







ŒUVRES COMPLÈTES
DE
M. LE C.TE DE BUFFON,

Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.

Tome Septième.

HISTOIRE DES ANIMAUX QUADRUPÈDES.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXV.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

TABLE.



HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE.

NOMENCLATURE
DES SINGES.

COMME endoctriner des Écoliers, ou parler à des Hommes, sont deux choses différentes; que les premiers reçoivent sans examen & même avec avidité l'arbitraire comme le réel, le faux comme le vrai, dès qu'il leur est présenté sous la forme de documens; que les autres au contraire rejettent avec dégoût ces mêmes documens, lorsqu'ils ne sont pas fondés; nous ne nous servirons d'aucune des méthodes qu'on a imaginées pour entasser sous le même nom de *Singe*, une multitude d'animaux d'espèces différentes & même très-éloignées.

J'appelle *singe* un animal sans queue, dont la face est aplatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles ressemblent à ceux de l'homme, & qui, comme lui, marche debout sur ses deux pieds : cette définition tirée de la nature même de l'animal & de ses rapports avec celle de l'homme, exclut, comme l'on voit, tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée, ou le museau long ; tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus ; tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds. D'après cette notion fixe & précise, voyons combien il existe d'espèces d'animaux auxquels on doive donner le nom de *singe*. Les Anciens n'en connoissoient qu'une seule ; le *pithecos* des Grecs, le *simia* des Latins, est un *singe*, un vrai *singe*, & c'est celui sur lequel Aristote, Pline & Galien ont institué toutes les comparaisons physiques, & fondé toutes les relations du singe à l'homme ; mais ce pithèque, ce singe des Anciens, si ressemblant à l'homme par la conformation extérieure, & plus semblable

encore par l'organiſation intérieure, en diffère néanmoins par un attribut qui, quoique relatif en lui-même, n'en eſt cependant ici pas moins eſſentiel, c'eſt la grandeur; la taille de l'homme en général eſt au-deſſus de cinq pieds, celle du pithèque n'atteint guère qu'au quart de cette hauteur; auſſi ce ſinge eût-il encore été plus reſſemblant à l'homme, les Anciens auroient eu raiſon de ne le regarder que comme un homoncule, un Nain manqué, un Pigmée capable tout au plus de combattre avec les grues, tandis que l'homme ſait dompter l'éléphant & vaincre le lion.

Mais depuis les Anciens, depuis la découverte des parties méridionales de l'Afrique & des Indes, on a trouvé un autre ſinge avec cet attribut de grandeur, un ſinge auſſi haut, auſſi fort que l'homme, auſſi ardent pour les femmes que pour ſes femelles; un ſinge qui ſait porter des armes, qui ſe ſert de pierres pour attaquer, & de bâtons pour ſe défendre, & qui d'ailleurs reſſemble encore à l'homme plus que le pithèque; car indépendamment de

ce qu'il n'a point de queue, de ce que ſa face eſt aplatie; que ſes bras, ſes mains, ſes doigts, ſes ongles ſont pareils aux nôtres, & qu'il marche toujours debout; il a une eſpèce de viſage, des traits approchans de ceux de l'homme, des oreilles de la même forme, des cheveux ſur la tête, de la barbe au menton, & du poil ni plus ni moins que l'homme en a dans l'état de nature. Auſſi les habitans de ſon pays, les Indiens policés n'ont pas héſité de l'aſſocier à l'eſpèce humaine par le nom d'*Orang-outang,* Homme ſauvage; tandis que les Nègres preſque auſſi ſauvages, auſſi laids que ces ſinges, & qui n'imaginent pas que pour être plus ou moins policé l'on ſoit plus ou moins homme, leur ont donné un nom propre *(Pongo),* un nom de bête & non pas d'homme; & cet orang-outang, ou ce pongo, n'eſt en effet qu'un animal, mais un animal tres-ſingulier, que l'homme ne peut voir ſans rentrer en lui-même, ſans ſe reconnoître, ſans ſe convaincre que ſon corps n'eſt pas la partie la plus eſſentielle de ſa nature.

Voilà donc deux animaux, le pithèque & l'orang-outang, auxquels on doit appliquer le nom de *singe*, & il y en a un troisième auquel on ne peut guère le refuser, quoiqu'il soit difforme, & par rapport à l'homme & par rapport au singe: cet animal jusqu'à présent inconnu, & qui a été apporté des Indes orientales sous le nom de *gibbon*, marche debout comme les deux autres, & a la face aplatie; il est aussi sans queue: mais ses bras, au lieu d'être proportionnés comme ceux de l'homme, ou du moins comme ceux de l'orang-outang ou du pithèque, à la hauteur du corps, sont d'une longueur si démesurée, que l'animal étant debout sur ses deux pieds, il touche encore la terre avec ses mains sans courber le corps & sans plier les jambes, ce singe est le troisième & le dernier auquel on doive donner ce nom, c'est dans ce genre une espèce monstrueuse, hétéroclite, comme l'est dans l'espèce humaine, la race des hommes à grosses jambes, dite de *Saint-Thomas (a)*.

(a) Voyez le discours sur les variétés de l'espèce humaine. *Tome V de cet Ouvrage.*

Après les ſinges, ſe préſente une autre famille d'animaux, que nous indiquerons ſous le nom générique de *babouin*, & pour les diſtinguer nettement de tous les autres, nous dirons que le babouin eſt un animal à queue courte, à face alongée, à muſeau large & relevé, avec des dents canines plus groſſes à proportion que celles de l'homme, & des callosités ſur les feſſes : par cette définition, nous excluons de cette famille tous les ſinges qui n'ont point de queue, toutes les guenons, tous les ſapajous & ſagoins qui n'ont pas la queue courte, mais qui tous l'ont auſſi longue ou plus longue que le corps, & tous les makis, loris & autres quadrumanes qui ont le muſeau mince & pointu. Les Anciens n'ont jamais eu de nom propre pour ces animaux ; Ariſtote eſt le ſeul qui paroît avoir déſigné l'un de ces babouins par le nom de *ſimia porcaria (b)*, encore

(b) Nota. Cette dénomination *ſimia porcaria*, qui ne ſe trouve que dans Ariſtote, & qui n'a été employée par aucun autre Auteur, étoit néanmoins une très-bonne expreſſion pour déſigner le babouin : car j'ai trouvé dans des Voyageurs, qui probablement n'avoient jamais lû Ariſtote, la même com-

n'en donne-t il qu'une indication fort indirecte; les Italiens sont les premiers qui l'aient nommé *babuino;* les Allemands l'ont appelé *bavion:* les François *babouin,* & tous les Auteurs, qui dans ces derniers siècles ont écrit en latin, l'ont désigné par le nom *papio;* nous l'appellerons nous-mêmes *papion* pour le distinguer des autres babouins qu'on a trouvés depuis dans les provinces méridionales de l'Afrique & des Indes. Nous connoissons trois espèces de ces animaux, 1.° le *papion* ou *babouin* proprement dit, dont nous venons de parler, qui se trouve en Lybie, en Arabie, &c. & qui vraisemblablement est le *simia porcaria* d'Aristote. 2.° Le mandrill qui est un babouin encore plus grand que le papion, avec la face violette, le nez & les joues sillonnées de rides profondes & obliques, qui se trouve en Guinée & dans les parties les plus chaudes de l'Afrique. 3.° L'ouanderou qui n'est

paraison du museau du babouin à celui du cochon; & d'ailleurs ces deux animaux se ressemblent un peu par la forme du corps.

pas ſi gros que le papion, ni ſi grand que le mandrill, dont le corps eſt moins épais, & qui a la tête & toute la face environnée d'une eſpèce de crinière très-longue & très-épaiſſe; on le trouve à Ceylan, au Malabar & dans les autres provinces méridionales de l'Inde; ainſi voilà trois ſinges & trois babouins bien définis, bien ſéparés, & tous ſix diſtinctement différens les uns des autres.

Mais, comme la Nature ne connoît pas nos définitions, qu'elle n'a jamais rangé ſes ouvrages par tas, ni les êtres par genres, que ſa marche au contraire va toujours par degrés, & que ſon plan eſt nuancé par-tout & s'étend en tout ſens, il doit ſe trouver entre le genre du ſinge *(c)* & celui du babouin, quelque eſpèce intermédiaire qui ne ſoit préciſément ni l'un ni l'autre, & qui cepen-

(c) Nota. Le gibbon commence déjà la nuance entre les ſinges & les babouins, en ce qu'il a des callosités ſur les feſſes comme les babouins, & les ongles des pieds de derrière plus pointus que ceux de l'orang-outang, qui n'a point de callosités ſur les feſſes, & qui a les ongles plats & arrondis comme l'homme.

dant participe des deux. Cette espèce intermédiaire existe en effet, & c'est l'animal que nous appelons *magot;* il se trouve placé entre nos deux définitions; il fait la nuance entre les singes & les babouins, il diffère des premiers, en ce qu'il a le museau alongé & de grosses dents canines, il diffère des seconds, parce qu'il n'a réellement point de queue quoiqu'il ait un petit appendice de peau qui a l'apparence d'une naissance de queue; il n'est par conséquent ni singe ni babouin, & tient en même temps de la nature des deux. Cet animal qui est fort commun dans la haute Égypte, ainsi qu'en Barbarie, étoit connu des Anciens: les Grecs & les Latins l'ont nommé *cynocéphale*, parce que son museau ressemble assez à celui d'un dogue: ainsi, pour présenter ces animaux, voici l'ordre dans lequel on doit les ranger; l'*orang-outang* ou *pongo*, premier singe; le *pithèque*, second singe; le *gibbon*, troisième singe, mais difforme; le *cynocéphale* ou *magot*, quatrième singe ou premier babouin; le *papion*, premier babouin; le *mandrill*,

ſecond babouin; l'*ouanderou*, troiſième babouin: cet ordre n'eſt ni arbitraire ni fictif, mais relatif à l'échelle même de la Nature.

Après les ſinges & les babouins, ſe trouvent les guenons; c'eſt ainſi que j'appelle, d'après notre idiome ancien, les animaux qui reſſemblent aux ſinges ou aux babouins; mais qui ont de longues queues, c'eſt-à-dire des queues auſſi longues ou plus longues que le corps. Le mot *guenon* a eu dans ces derniers ſiècles, deux acceptions différentes de celle que nous lui donnons ici; l'on a employé ce mot *guenon*, généralement pour déſigner les ſinges de petite taille *(d)*, & en même temps on l'a employé particulièrement pour nommer la femelle du ſinge; mais plus anciennement nous appelions *ſinges* ou *magots* les ſinges

(d) Les différences des ſinges ſe prennent en françois, principalement de leur grandeur; car les grands ſont ſimplement appelés *ſinges*, ſoit qu'ils aient une queue ou qu'ils n'en aient point, ou ſoit qu'ils aient le muſeau long comme un chien, ou qu'ils l'aient court; & les ſinges qui ſont petits, ſont appelés *guenons*. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, page 129.*

ſans queue, & *guenons* ou *mones* ceux qui avoient une longue queue : je pourrois le prouver par quelques paſſages de nos Voyageurs *(e)* des ſeizième & dix-ſeptième ſiècles. Le mot même de *guenon* ne s'éloigne pas, & peut-être a été dérivé de *kébos* ou *képos*, nom que les Grecs donnoient aux ſinges à longue queue. Ces *kèbes* ou *guenons* ſont plus petites & moins fortes que les babouins & les ſinges ; elles ſont aiſées à diſtinguer des uns & des autres par cette différence, & ſur-tout par leur longue queue. On peut auſſi les ſéparer aiſément des makis, parce qu'elles n'ont pas le muſeau pointu, & qu'au lieu de ſix dents inciſives qu'ont les makis, elles n'en ont que quatre comme les ſinges & les babouins. Nous

(e) Il y a au Sénégal pluſieurs eſpèces de ſinges, comme des *guenons*, avec une longue queue, & des *magots* qui n'en ont pas. *Voyage de le Maire, page 101.* — Dans les montagnes de l'Amérique méridionale, il ſe trouve une eſpèce de *mones* que les Sauvages appellent *cacuyen*, de même grandeur que les communes, ſans autre différence, ſinon qu'elle porte barbe au menton..... Avec ces *mones* ſe trouvent force petites bêtes jaunes, nommées *ſagoins*. *Singularités de la France antarctique, par Thevet, page 103.*

en connoissons neuf espèces, que nous indiquerons chacune par un nom différent, afin d'éviter toute confusion. Ces neuf espèces de guenons, sont, 1.° les macaques; 2.° les patas; 3.° les malbrouks; 4.° les mangabeys; 5.° la mone; 6.° le callitriche; 7.° le moustac; 8.° le talapoin; 9.° le douc. Les anciens Grecs ne connoissoient que deux de ces guenons, la mone & le callitriche, qui sont originaires de l'Arabie & des parties septentrionales de l'Afrique; ils n'avoient aucune notion des autres, parce qu'elles ne se trouvent que dans les provinces méridionales de l'Afrique & des Indes orientales, pays entièrement inconnus dans le temps d'Aristote. Ce grand Philosophe, & les Grecs en général, étoient si attentifs à ne pas confondre les êtres par des noms communs & dès-lors équivoques, qu'ayant appelé *pithecos* le singe sans queue, ils ont nommé *kébos* la guenon ou singe à longue queue: comme ils avoient reconnu que ces animaux étoient d'espèces différentes, & même assez éloignées, ils leur avoient à chacun donné un nom

propre, & ce nom étoit tiré du caractère le plus apparent; tous les ſinges & babouins qu'ils connoiſſoient, c'eſt-à-dire, le *pithèque* ou *ſinge* proprement dit, le *cynocéphale* ou *magot*, & le *ſimia porcaria* ou papion ont le poil d'une couleur à peu près uniforme; au contraire la guenon que nous appelons ici *mone*, & que les Grecs appeloient *kébos*, a le poil varié de couleurs différentes : on l'appelle même vulgairement le *ſinge varié;* c'étoit l'eſpèce de guenon la plus commune & la mieux connue du temps d'Ariſtote, & c'eſt de ce caractère qu'eſt dérivé le nom de *kébos*, qui déſigne en grec la variété dans les couleurs : ainſi tous les animaux de la claſſe des ſinges, babouins & guenons, indiqués par Ariſtote, ſe réduiſent à quatre, le *pithecos*, le *cynocephalos*, le *ſimia porcaria* & le *kébos*, que nous nous croyons fondés à repréſenter aujourd'hui comme étant réellement le *pithèque* ou *ſinge* proprement dit, le *magot*, le *papion* ou *babouin* proprement dit, & la *mone ;* parce que non-ſeulement les caractères particuliers que

leur donne Aristote leur conviennent en effet, mais encore, parce que les autres espèces que nous avons indiquées, & celles que nous indiquerons encore, devoient nécessairement lui être inconnues puisqu'elles sont natives & exclusivement habitantes des terres, où les Voyageurs Grecs n'avoient point encore pénétré de son temps.

Deux ou trois siècles après celui d'Aristote, on trouve dans les Auteurs grecs deux nouveaux noms, *callithrix* & *cercopithecos*, tous deux relatifs aux *guenons* ou *singes* à longue queue: à mesure qu'on découvroit la terre & qu'on s'avançoit vers le midi, soit en Afrique, soit en Asie, on trouvoit de nouveaux animaux, d'autres espèces de guenons, & comme la plupart de ces guenons n'avoient pas, comme le *kébos*, les couleurs variées, les Grecs imaginèrent de faire un nom générique *cercopithecos*, c'est-à-dire *singe à queue*, pour désigner toutes les espèces de guenons ou singes à longue queue; & ayant remarqué parmi ces espèces

nouvelles une guenon d'un poil verdâtre & de couleur vive, ils appelèrent cette eſpèce *callitrhix*, qui ſignifie *beau poil.* Ce callithrix ſe trouve en effet dans la partie méridionale de la Mauritanie & dans les terres voiſines du Cap-verd; c'eſt la guenon que l'on connoît vulgairement ſous le nom de *ſinge verd*; & comme nous rejetons dans cet ouvrage toutes les dénominations compoſées, nous lui avons conſervé ſon nom ancien, *callithrix* ou *callitriche.*

A l'égard des ſept autres eſpèces de guenons que nous avons indiquées ci-deſſus par les noms de *makaque, patas, malbrouk, mangabey, mouſtac, talapoin* & *douc*; elles étoient inconnues des Grecs & des Latins. Le makaque eſt natif de Congo; le patas du Sénégal; le mangabey, de Madagaſcar; le malbrouk, de Bengale; le mouſtac, de Guinée; le talapoin, de Siam; & le douc, de la Cochinchine. Toutes ces terres étoient également ignorées des Anciens, & nous avons eu grand ſoin de conſerver aux animaux qu'on

y a trouvés, les noms propres de leur pays.

Et comme la nature eſt conſtante dans ſa marche, qu'elle ne va jamais par ſauts, & que toujours tout eſt gradué nuancé, on trouve entre les babouins & les guenons, une eſpèce intermédiaire, comme celle du magot l'eſt entre les ſinges & les babouins : l'animal qui remplit cet intervalle, & forme cette eſpèce intermédiaire, reſſemble beaucoup aux guenons, ſur-tout aux makaques & en même temps il a le muſeau fort large & la queue courte comme les babouins, ne lui connoiſſant point de nom, nous l'avons appelé *maimon*, pour le diſtinguer des autres : il ſe trouve à Sumatra, c'eſt le ſeul de tous ces animaux, tant babouins que guenons, dont la queue ſoit dégarnie de poil ; & c'eſt par cette raiſon que les Auteurs qui en ont parlé, l'ont déſigné par la dénomination de *ſinge à queue de cochon*, ou de *ſinge à queue de rat.*

Voilà les animaux de l'ancien continent, auxquels on a donné le nom

commun de *singe*, quoiqu'ils soient non-seulement d'espèces éloignées, mais même de genres assez différens; & ce qui a mis le comble à l'erreur & à la confusion; c'est qu'on a donné ces mêmes noms de *singe*, de *cynocéphale*, de *kèbe* & de *cercopithèque*, noms faits, il y a quinze cents ans par les Grecs, à des animaux d'un nouveau monde, qu'on n'a découverts que depuis deux ou trois siècles. On ne se doutoit pas qu'il n'existoit dans les parties méridionales de ce nouveau continent, aucun des animaux de l'Afrique & des Indes orientales. On a trouvé en Amérique des bêtes avec des mains & des doigts; ce rapport seul a suffi pour qu'on les ait appelées *singes*: sans faire attention que pour transférer un nom, il faut au moins que le genre soit le même; & que pour l'appliquer juste, il faut encore que l'espèce soit identique; or ces animaux d'Amérique, dont nous ferons deux classes sous les noms de *sapajous* & de *sagoins*, sont très-différens de tous les singes de l'Asie & de l'Afrique;

& de la même manière qu'il ne se trouve dans le nouveau continent ni singes, ni babouins, ni guenons, il n'existe aussi ni sapajous, ni sagoins dans l'ancien. Quoique nous ayons déjà posé ces faits en général dans notre discours sur les animaux des deux continens, nous pouvons les prouver ici d'une manière plus particulière, & démontrer que de dix-sept espèces auxquelles on peut réduire tous les animaux appelés *singes* dans l'ancien continent, & de douze ou treize auxquelles on a transféré ce nom dans le nouveau, aucune n'est la même, ni ne se trouve également dans les deux: car sur ces dix-sept espèces de l'ancien continent, il faut d'abord retrancher les trois ou quatre singes, qui ne se trouvent certainement point en Amérique, & auxquels les sapajous & les sagoins ne ressemblent point du tout. 2.° Il faut en retrancher les trois ou quatre babouins, qui sont beaucoup plus gros que les sagoins ou les sapajous, & qui sont aussi d'une figure très-différente: il ne reste donc que les neuf guenons auxquelles

on puiſſe les comparer. Or toutes les guenons ont, auſſi-bien que les ſinges & les babouins, des caractères généraux & particuliers, qui les ſéparent en entier des ſapajous & des ſagoins; le premier de ces caractères eſt d'avoir les feſſes pelées, & des calloſités naturelles & inhérentes à ces parties; le ſecond, c'eſt d'avoir des abajoues, c'eſt-à-dire, des poches au bas des joues, où elles peuvent garder leurs alimens; & le troiſième, d'avoir la cloiſon des narines étroite, & ces mêmes narines ouvertes au-deſſous du nez comme celles de l'homme. Les ſapajous & les ſagoins n'ont aucun de ces caractères; ils ont tous la cloiſon des narines fort épaiſſe, les narines ouvertes ſur les côtés du nez & non pas en deſſous; ils ont du poil ſur les feſſes, & point de calloſités; ils n'ont point d'abajoues; ils diffèrent donc des guenons, non-ſeulement, par l'eſpèce; mais même par le genre, puiſqu'ils n'ont aucun des caractères généraux qui leur ſont communs à toutes; & cette différence dans le genre en ſuppoſe néceſſairement de bien plus grandes dans les

espèces, & démontre qu'elles sont très-éloignées.

C'est donc mal-à-propos que l'on a donné le nom de *singe* & de *guenon* aux *sapajous* & aux *sagoins;* il falloit leur conserver leurs noms, & au lieu de les associer aux singes, commencer par les comparer entr'eux: ces deux familles diffèrent l'une de l'autre par un caractère remarquable; tous les sapajous se servent de leur queue comme d'un doigt, pour s'accrocher, & même pour saisir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main, les sagoins au contraire ne peuvent se servir de leur queue pour cet usage; leur face, leurs oreilles, leur poil sont aussi différens: on peut donc en faire aisément deux genres distincts & séparés.

Sans nous servir de dénominations qui ne peuvent s'appliquer qu'aux singes, aux babouins & aux guenons; sans employer des noms qui leur appartiennent & qu'on ne doit pas donner à d'autres, nous avons tâché d'indiquer tous les sapajous & tous les sagoins par les noms propres qu'ils ont dans leur pays natal. Nous connoissons six ou sept espèces

de ſapajous & ſix eſpèces de ſagoins, dont la plupart ont des variétés ; nous en donnerons l'hiſtoire & la deſcription dans ce volume, nous avons recherché leurs noms avec le plus grand ſoin dans tous les Auteurs, & ſur-tout dans les Voyageurs qui les ont indiqués les premiers. En général, lorſque nous n'avons pu ſavoir le nom que chacun porte dans ſon pays, nous avons cru devoir le tirer de la nature même de l'animal, c'eſt-à-dire, d'un caractère qui ſeul fût ſuffiſant pour le faire reconnoître & diſtinguer de tous les autres. L'on verra dans chaque article les raiſons qui nous ont fait adopter ces noms.

Et à l'égard des variétés, leſquelles dans la claſſe entière de ces animaux ſont peut-être plus nombreuſes que les eſpèces, on les trouvera auſſi très-ſoigneuſement comparées à chacune de leurs eſpèces propres. Nous connoiſſons & nous avons eu, la plupart vivans, quarante de ces animaux plus ou moins différens entr'eux ; il nous a paru qu'on devoit les réduire à trente eſpèces ; ſavoir, trois ſinges, une intermédiaire entre les

singes & les babouins; trois babouins une intermédiaire entre les babouins & les guenons; neuf guenons, sept sapajous & six sagoins, & que tous les autres ne doivent au moins, pour la plupart, être considérés que comme des variétés: mais comme nous ne sommes pas absolument certains que quelques-unes de ces variétés ne puissent être en effet des espèces distinctes, nous tâcherons de leur donner aussi des noms qui ne seront que précaires, supposé que ce ne soient que des variétés, & qui pourront devenir propres & spécifiques, si elles sont réellement des espèces distinctes & séparées.

A l'occasion de toutes ces bêtes, dont quelques-unes ressemblent si fort à l'homme, considérons pour un instant les animaux de la terre sous un nouveau point de vue: c'est sans raison suffisante qu'on leur a donné généralement à tous le nom de quadrupèdes. Si les exceptions n'étoient qu'en petit nombre, nous n'attaquerions pas l'application de cette dénomination: nous avons dit, & nous savons que nos définitions, nos noms

quelque généraux qu'ils puiſſent être, ne comprennent jamais tout ; qu'il exiſte toujours des êtres en-deçà ou au-delà ; qu'il s'en trouve de mitoyens ; que plusieurs, quoique placés en apparence au milieu des autres ne laiſſent pas d'échapper à la liſte ; que le nom général qu'on voudroit leur impoſer eſt une formule incomplète, une ſomme dont ſouvent ils ne ſont pas partie ; parce que la Nature ne doit jamais être préſentée que par unités & non par aggrégats, parce que l'homme n'a imaginé les noms généraux que pour aider à ſa mémoire, & tâcher de ſuppléer à la trop petite capacité de ſon entendement ; parce qu'enſuite il en a fait abus en regardant ce nom général, comme quelque choſe de réel ; parce qu'enfin il a voulu y rappeler des êtres, & même des claſſes d'êtres, qui demandoient un autre nom ; je puis en donner & l'exemple & la preuve, ſans ſortir de l'ordre des quadrupèdes, qui de tous les animaux ſont ceux que l'homme connoît le mieux, & auxquels il étoit par conſéquent en état de donner les dénominations les plus préciſes.

Le nom de *quadrupèdes* suppose qu
l'animal ait *quatre pieds.*; s'il manq
de deux pieds comme le lamantin,
n'est plus quadrupède; s'il a des br
& des mains comme le singe, il n'
plus quadrupède; s'il a des aîles com
la chauve-souris, il n'est plus quadr
pède, & l'on fait abus de cette dénom
nation générale lorsqu'on l'applique
ces animaux. Pour qu'il y ait de la pr
cision dans les mots, il faut de la vér
dans les idées qu'ils représentent. Faiso
pour les mains un nom pareil à ce
qu'on a fait pour les pieds, & alors no
dirons avec vérité & précision, q
l'homme est le seul qui soit bimane
bipède, parce qu'il est le seul qui ait de
mains & deux pieds; que le laman
n'est que bimane; que la chauve-sou
n'est que bipède; & que le singe
quadrumane. Maintenant appliquons
nouvelles dénominations générales à t
les êtres particuliers, auxquels elles c
viennent; car c'est ainsi qu'il faut to
jours voir la Nature, nous trouver
que sur environ deux cents espèces d
nimaux qui peuplent la surface de
ter

terre, & auxquelles on a donné le nom commun de *quadrupède*, il y a d'abord trente-cinq eſpèces de ſinges, babouins, guenons, ſapajous, ſagoins & makis, qu'on doit en retrancher, parce qu'ils ſont quadrumanes; qu'à ces trente-cinq eſpèces, il faut ajouter celles du loris, du ſarigue, de la marmoſe, du cayopollin, du tarſier, du phalanger, &c. qui ſont auſſi quadrumanes comme les ſinges, guenons, ſapajous & ſagoins: que par conſéquent la liſte des quadrumanes étant au moins de quarante eſpèces *(f)*, le nombre réel des quadrupèdes eſt déjà réduit d'un cinquième: qu'enſuite ôtant douze ou quinze eſpèces de bipèdes; ſavoir, les chauve-ſouris & les rouſſettes, dont les pieds de devant ſont plutôt des ailes que des pieds; & en retranchant auſſi trois ou quatre gerboiſes qui ne peuvent marcher que ſur les pieds de derrière, parce que ceux de devant ſont trop courts, en ôtant

(f) Nota. Nous ne diſons pas trop, en ne comptant que quarante eſpèces dans la liſte des quadrumanes; car il y a dans les guenons, ſapajous, ſagoins, ſarigues, &c. pluſieurs variétés qui pourroient bien être des eſpèces réellement diſtinctes.

encore le lamantin qui n'a point de pieds de derrière, les morſes, le dugon, & les phoques auxquels ils ſont inutiles, ce nombre des quadrupèdes ſe trouvera diminué de preſque un tiers; & ſi on vouloit encore en ſouſtraire les animaux qui ſe ſervent des pieds de devant comme de mains, tels que les ours, les marmottes, les coatis, les écureuils, les rats & beaucoup d'autres, la dénomination de quadrupède paroîtra mal appliquée à plus de la moitié des animaux : & en effet, les vrais quadrupèdes ſont les ſolipèdes & les pieds fourchus; dès qu'on deſcend à la claſſe des fiſſipèdes, on trouve des quadrumanes ou des quadrupèdes ambigus, qui ſe ſervent de leurs pieds de devant comme de mains, & qui doivent être ſéparés ou diſtingués des autres. Il y a trois eſpèces de ſolipèdes, le cheval, le zèbre & l'âne; en y ajoutant l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le chameau, dont les pieds quoique terminés par des ongles, ſont ſolides, & ne leur ſervent qu'à marcher, l'on a déjà ſept eſpèces auxquelles le nom de quadru-

pède convient parfaitement : il y a un beaucoup plus grand nombre de pieds-fourchus que de ſolipèdes : les bœufs, les béliers, les chèvres, les gazelles, les bubales, les chevrotains, le lama, la vigogne, la giraffe, l'élan, le renne, les cerfs, les daims, les chevreuils, &c. ſont tous des pieds-fourchus & compoſent en tout un nombre d'environ quarante eſpèces ; ainſi voilà déjà cinquante animaux, c'eſt-à-dire dix ſolipèdes, & quarante pieds-fourchus, auxquels le nom de quadrupède a été bien appliqué : dans les fiſſipèdes, le lion, le tigre, les panthères, le léopard, les lynx, le chat, le loup, le chien, le renard, l'hyæne, les civettes, le blaireau, les fouines, les belettes, les furets, les porcs-épics, les hériſſons, les tatous, les fourmillers & les cochons qui font la nuance entre les fiſſipèdes & les pieds-fourchus, forment un nombre de plus de quarante autres eſpèces, auxquelles le nom de quadrupède convient auſſi dans toute la rigueur de l'acception ; parce que quoiqu'ils aient le pied de devant diviſé en quatre ou cinq doigts, ils ne s'en

ſervent jamais comme de main : mais tous les autres fiſſipèdes, qui ſe ſervent de leurs pieds de devant pour ſaiſir & porter à leur gueule, ne ſont pas de purs quadrupèdes; ces eſpèces qui ſont auſſi au nombre de quarante, ſont une claſſe intermédiaire entre les quadrupèdes & les quadrumanes, & ne ſont préciſément ni des uns ni des autres: il y a donc dans le réel plus d'un quart des animaux auxquels le nom de quadrupède diſconvient, & plus d'une moitié auxquels il ne convient pas dans toute l'étendue de ſon acception.

Les quadrumanes rempliſſent le grand intervalle qui ſe trouve entre l'homme & les quadrupèdes; les bimanes ſont un terme moyen dans la diſtance encore plus grande de l'homme aux cétacées *(g)*; les bipèdes avec des ailes ſont la nuance des quadrupèdes aux oiſeaux, & les fiſſipèdes qui ſe ſervent de leurs pieds comme de mains, rempliſſent tous les degrés qui

(g) Nota. Dans cette phraſe & dans toutes les autres ſemblables, je n'entends parler que de l'homme phyſique, c'eſt-à-dire, de la forme du corps de l'homme, comparée à la forme du corps des animaux.

ſe trouvent entre les quadrumanes & les quadrupèdes : mais c'eſt nous arrêter aſſez ſur cette vue ; quelqu'utile qu'elle puiſſe être pour la connoiſſance diſtincte des animaux, elle l'eſt encore plus par l'exemple, & par la nouvelle preuve qu'elle nous donne, qu'il n'y a aucune de nos définitions qui ſoit préciſe, aucun de nos termes généraux qui ſoit exact, lorſqu'on vient à les appliquer en particulier aux choſes ou aux êtres qu'ils repréſentent.

Mais par quelle raiſon ces termes généraux, qui paroiſſent être le chef-d'œuvre de la penſée, ſont-ils ſi défectueux ! pourquoi ces définitions qui ſemblent n'être que les purs réſultats de la combinaiſon des êtres, ſont-elles ſi fautives dans l'application ! eſt-ce erreur néceſſaire, défaut de rectitude dans l'eſprit humain ? ou plutôt n'eſt-ce pas ſimple incapacité, pure impuiſſance de combiner & même de voir à la fois un grand nombre de choſes ? Comparons les œuvres de la Nature aux ouvrages de l'homme, cherchons comment tous deux opèrent, & voyons ſi

l'esprit quelqu'actif, quelqu'étendu qu'il soit, peut aller de pair & suivre la même marche, sans se perdre lui-même ou dans l'immensité de l'espace, ou dans les ténèbres du temps, ou dans le nombre infini de la combinaison des êtres. Que l'homme dirige la marche de son esprit sur un objet quelconque : s'il voit juste, il prend la ligne droite, parcourt le moins d'espace & emploie le moins de temps possible pour atteindre à son but ; combien ne lui faut-il pas déjà de réflexions & de combinaisons pour ne pas entrer dans les lignes obliques, pour éviter les fausses routes, les culs-de-sacs, les chemins creux qui tous se présentent les premiers, & en si grand nombre, que le choix du vrai sentier suppose la plus grande justesse de discernement ! cela cependant est possible, c'est-à-dire n'est pas au-dessus des forces d'un bon esprit, il peut marcher droit sur sa ligne & sans s'écarter : voilà sa manière d'aller la plus sûre & la plus ferme : mais il va sur une ligne pour arriver à un point ; & s'il veut saisir un autre point, il ne peut l'atteindre

que par une autre ligne: la trame de ses idées est un fil délié, qui s'étend en longueur sans autres dimensions: la Nature au contraire ne fait pas un seul pas qui ne soit en tout sens: en marchant en avant, elle s'étend à côté & s'élève au-dessus; elle parcourt & remplit à la fois les trois dimensions; & tandis que l'homme n'atteint qu'un point, elle arrive au solide, en embrasse le volume & pénètre la masse dans toutes leurs parties. Que font nos Phidias lorsqu'ils donnent une forme à la matière brute? à force d'art & de temps ils parviennent à faire une surface qui représente exactement les dehors de l'objet qu'ils se sont proposé: chaque point de cette surface qu'ils ont créée, leur a coûté mille combinaisons; leur génie a marché droit sur autant de lignes qu'il y a de traits dans leur figure; le moindre écart l'auroit déformée: ce marbre si parfait qu'il semble respirer, n'est donc qu'une multitude de points auxquels l'Artiste n'est arrivé qu'avec peine & successivement; parce que l'esprit humain ne saisissant à la fois qu'une seule

dimenſion, & nos ſens ne s'appliquant qu'aux ſurfaces, nous ne pouvons pénétrer la matière & ne ſavons que l'effleurer: la Nature au contraire ſait la braſſer & la remuer à fond: elle produit ſes formes par des actes preſqu'inſtantanés; elle les développe en les étendant à la fois dans les trois dimenſions; en même temps que ſon mouvement atteint à la ſurface, les forces pénétrantes dont elle eſt animée, opèrent à l'intérieur; chaque molécule eſt pénétrée; le plus petit atome, dès qu'elle veut l'employer, eſt forcé d'obéir; elle agit donc en tout ſens; elle travaille en avant, en arrière, en bas, en haut, à droite, à gauche, de tous côtés à la fois, & par conſéquent elle embraſſe non-ſeulement la ſurface, mais le volume, la maſſe & le ſolide entier dans toutes ſes parties: auſſi quelle différence dans le produit, quelle comparaiſon de la ſtatue au corps organiſé, mais auſſi quelle inégalité dans la puiſſance, quelle diſproportion dans les inſtrumens! L'homme ne peut employer que la force qu'il a; borné à une petite quantité de mouvemens

qu'il ne peut communiquer que par la voie de l'impulſion, il ne peut agir que ſur les ſurfaces, puiſqu'en général la force d'impulſion ne ſe tranſmet que par le contact des ſuperficies; il ne voit, il ne touche donc que la ſurface des corps, & lorſque pour tâcher de les mieux connoître, il les ouvre, les diviſe & les ſépare, il ne voit & ne touche encore que des ſurfaces: pour pénétrer l'intérieur, il lui faudroit une partie de cette force qui agit ſur la maſſe, qui fait la peſanteur & qui eſt le principal inſtrument de la Nature; ſi l'homme pouvoit diſpoſer de cette force pénétrante, comme il diſpoſe de celle d'impulſion, ſi ſeulement il avoit un ſens qui y fût relatif, il verroit le fond de la matière; il pourroit l'arranger en petit, comme la Nature la travaille en grand: c'eſt donc faute d'inſtrumens, que l'art de l'homme ne peut approcher de celui de la Nature; ſes figures, ſes reliefs, ſes tableaux, ſes deſſins ne ſont que des ſurfaces ou des imitations de ſurfaces, parce que les images qu'il reçoit par ſes ſens ſont

toutes ſuperficielles, & qu'il n'a nul moyen de leur donner du corps.

Ce qui eſt vrai pour les arts, l'eſt auſſi pour les ſciences; ſeulement elles ſont moins bornées, parce que l'eſprit eſt leur ſeul inſtrument, parce que dans les arts il eſt ſubordonné aux ſens, & que dans les ſciences il leur commande, d'autant qu'il s'agit de connoître & non pas d'opérer, de comparer & non pas d'imiter: or, l'eſprit, quoique reſſerré par les ſens, quoique ſouvent abuſé par leurs faux rapports, n'en eſt ni moins pur, ni moins actif; l'homme qui a voulu ſavoir, a commencé par les rectifier, par démontrer leurs erreurs, il les a traités comme des organes mécaniques, des inſtrumens qu'il faut mettre en expérience pour les vérifier & juger de leurs effets: marchant enſuite la balance à la main & le compas de l'autre, il a meſuré & le temps & l'eſpace: il a reconnu tous les dehors de la Nature, & ne pouvant en pénétrer l'intérieur par les ſens, il l'a deviné par comparaiſon & jugé par analogie; il a trouvé qu'il exiſtoit dans la matière une force géné-

rale, différente de celle d'impulſion, une force qui ne tombe point ſous nos ſens, & dont par conſéquent nous ne pouvons diſpoſer, mais que la Nature emploie comme ſon agent univerſel; il a démontré que cette force appartenoit à toute matière également, c'eſt-à-dire, proportionnellement à ſa maſſe ou quantité réelle; que cette force ou plutôt ſon action s'étendoit à des diſtances immenſes, en décroiſſant comme les eſpaces augmentent; enſuite tournant ſes vues ſur les êtres vivans, il a vu que la chaleur étoit une autre force néceſſaire à leur production; que la lumière étoit une matière vive, douée d'une élaſticité & d'une activité ſans bornes; que la formation & le développement des êtres organiſés ſe font par le concours de toutes ces forces réunies; que l'extenſion, l'accroiſſement des corps vivans ou végétans ſuit exactement les loix de la force attractive, & s'opère en effet en augmentant à la fois dans les trois dimenſions; qu'un moule une fois formé doit, par ces mêmes loix d'affinité, en produire d'autres tout

ſemblables, & ceux-ci d'autres encore, ſans aucune altération de la forme primitive. Combinant enſuite ces caractères communs, ces attributs égaux de la Nature vivante & végétante, il a reconnu qu'il exiſtoit & dans l'une & dans l'autre, un fonds inépuiſable & toujours reverſible de ſubſtance organique & vivante, ſubſtance auſſi réelle, auſſi durable que la matière brute; ſubſtance permanente à jamais dans ſon état de vie, comme l'autre dans ſon état de mort; ſubſtance univerſellement répandue, qui, paſſant des végétaux aux animaux par la voie de la nutrition, retournant des animaux aux végétaux par celle de la putréfaction, circule inceſſamment pour animer les êtres: il a vu que ces molécules organiques vivantes exiſtoient dans tous les corps organiſés, qu'elles y étoient combinées en plus ou moins grande quantité avec la matière morte, plus abondantes dans les animaux où tout eſt plein de vie, plus rares dans les végétaux où le mort domine & le vivant paroît éteint, où l'organique ſurchargé par le brut, n'a plus ni mouvement

progreſſif, ni ſentiment, ni chaleur, ni vie, & ne ſe manifeſte que par le développement & la reproduction; & réfléchiſſant ſur la manière dont l'un & l'autre s'opèrent, il a reconnu que chaque être vivant eſt un moule auquel s'aſſimilent les ſubſtances dont il ſe nourrit; que c'eſt par cette aſſimilation que ſe fait l'accroiſſement du corps; que ſon développement n'eſt pas une ſimple augmentation du volume, mais une extenſion dans toutes les dimenſions, une pénétration de matière nouvelle dans toutes les parties de la maſſe: que ces parties augmentant proportionnellement au tout, & le tout proportionnellement aux parties, la forme ſe conſerve & demeure toujours la même juſqu'à ſon développement entier; qu'enfin le corps ayant acquis toute ſon étendue, la même matière juſqu'alors employée à ſon accroiſſement eſt dès-lors renvoyée, comme ſuperflue, de toutes les parties auxquelles elle s'étoit aſſimilée, & qu'en ſe réuniſſant dans un point commun, elle y forme un nouvel être ſemblable au premier, qui n'en diffère que du

petit au grand, & qui n'a beſoin pour l
repréſenter, que d'atteindre aux mêm
dimenſions en ſe développant à ſon tou
par la même voie de la nutrition. Il
reconnu que l'homme, le quadrupède
le cétacée, l'oiſeau, le reptile, l'inſecte
l'arbre, la plante, l'herbe, ſe nourriſſent
ſe développent & ſe reproduiſent p
cette même loi, & que ſi la manièr
dont s'exécutent leur nutrition & leu
génération paroît ſi différente, c'eſt qu
quoique dépendante d'une cauſe gén
rale & commune, elle ne peut s'exerc
en particulier que d'une façon relati
à la forme de chaque eſpèce d'êtres:
chemin faiſant (car il a fallu des ſiècl
à l'eſprit humain pour arriver à c
grandes vérités, deſquelles toutes l
autres dépendent), il n'a ceſſé de com
parer les êtres; il leur a donné des nom
particuliers pour les diſtinguer les u
des autres, & des noms généraux po
les réunir ſous un même point de vu
prenant ſon corps pour le module ph
ſique de tous les êtres vivans, & l
ayant meſurés, ſondés, comparés da
toutes leurs parties, il a vu que la form

de tout ce qui reſpire eſt à peu près la même, qu'en diſſéquant le ſinge, on pouvoit donner l'anatomie de l'homme; qu'en prenant un autre animal, on trouvoit toujours le même fonds d'organiſation, les mêmes ſens, les mêmes viſcères, les mêmes os, la même chair, le même mouvement dans les fluides, le même jeu, la même action dans les ſolides; il a trouvé dans tous, un cœur, des veines & des artères; dans tous, les mêmes organes de circulation, de reſpiration, de digeſtion, de nutrition, d'excrétion; dans tous, une charpente ſolide compoſée des mêmes pièces à peu près aſſemblées de la même manière; & ce plan toujours le même, toujours ſuivi de l'homme au ſinge, du ſinge aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacées, aux oiſeaux, aux poiſſons, aux reptiles; ce plan, dis-je, bien ſaiſi par l'eſprit humain, eſt un exemplaire fidèle de la Nature vivante, & la vue la plus ſimple & la plus générale ſous laquelle on puiſſe la conſidérer: & lorſqu'on veut l'étendre & paſſer de ce qui vit à ce qui végète, on voit ce plan qui

d'abord n'avoit varié que par nuances
se déformer par degrés des reptiles au
insectes, des insectes aux vers, d
vers aux zoophytes, des zoophytes au
plantes; & quoiqu'altéré dans tout
ses parties extérieures, conserver néan
moins le même fonds, le même caractè
dont les traits principaux sont la nutr
tion, le développement & la repro
duction; traits généraux & communs
toute substance organisée, traits étern
& divins que le temps, loin d'effacer
de détruire, ne fait que renouveler
rendre plus évidens.

Si de ce grand tableau des ressem
blances, dans lequel l'Univers vivant
présente, comme ne faisant qu'une mêm
famille, nous passons à celui des diffé
rences, où chaque espèce réclame u
place isolée & doit avoir son portrait
part; on reconnoîtra qu'à l'exception d
quelques espèces majeures, telles qu
l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopo
tame, le tigre, le lion, qui doivent
avoir leur cadre, tous les autres semblent
se réunir avec leurs voisins & form
des groupes de similitudes dégradées

des genres que nos Nomenclateurs ont préſentés par un lacis de figures dont les unes ſe tiennent par les pieds, les autres par les dents, par les cornes, par le poil & par d'autres rapports encore plus petits. Et ceux même dont la forme nous paroît la plus parfaite, c'eſt-à-dire, la plus approchante de la nôtre, les ſinges, ſe préſentent enſemble & demandent déjà des yeux attentifs pour être diſtingués les uns des autres, parce que c'eſt moins à la forme qu'à la grandeur qu'eſt attaché le privilége de l'eſpèce iſolée, & que l'homme lui-même, quoique d'eſpèce unique, infiniment différente de toutes celles des animaux, n'étant que d'une grandeur médiocre eſt moins iſolé & a plus de voiſins que les grands animaux. On verra dans l'hiſtoire de l'orang-outang, que ſi l'on ne faiſoit attention qu'à la figure, on pourroit également regarder cet animal comme le premier des ſinges ou le dernier des hommes, parce qu'à l'exception de l'ame, il ne lui manque rien de tout ce que nous avons, & parce qu'il diffère moins de l'homme pour le

corps, qu'il ne diffère des autres ani maux auxquels on a donné le même nom de singe.

L'ame, la pensée, la parole ne dé pendent donc pas de la forme ou de l'organisation du corps; rien ne prouve mieux que c'est un don particulier, fait à l'homme seul, puisque l'orang outang qui ne parle ni ne pense, a néanmoins le corps, les membres, les sens, le cerveau & la langue entièrement semblables à l'homme, puisqu'il peut faire ou contrefaire tous les mouvemens toutes les actions humaines, & que ce pendant il ne fait aucun acte de l'homme; c'est peut-être faute d'éducation, c'est encore faute d'équité dans votre juge ment; vous comparez, dira-t-on fort injustement le singe des bois avec l'homme des villes; c'est à côté de l'homme sauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a rien transmis, qu'il faut le placer pour les juger l'un & l'autre & a-t-on une idée juste de l'homme dans l'état de pure nature? la tête cou verte de cheveux hérissés, ou d'une laine crépue; la face voilée par une longue

barbe, ſurmontée de deux croiſſans de poils encore plus groſſiers, qui par leur largeur & leur ſaillie raccourciſſent le front, & lui font perdre ſon caractère auguſte, & non-ſeulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent & les arrondiſſent comme ceux des animaux ; les lèvres épaiſſes & avancées ; le nez aplati ; le regard ſtupide ou farouche ; les oreilles, le corps & les membres velus ; la peau dure comme un cuir noir ou tanné ; les ongles longs, épais & crochus, une ſemelle calleuſe en forme de corne ſous la plante des pieds : & pour attributs du ſexe, des mamelles longues & molles, la peau du ventre pendante juſque ſur les genoux ; les enfans ſe vautrant dans l'ordure & ſe traînant à quatre ; le père & la mère aſſis ſur leurs talons, tous hideux, tous couverts d'une craſſe empeſtée. Et cette eſquiſſe tirée d'après le ſauvage Hottentot, eſt encore un portrait flatté ; car il y a plus loin de l'homme dans l'état de pure nature à l'Hottentot, que de l'Hottentot à nous : chargez donc encore le tableau ſi vous voulez comparer le

ſinge à l'homme, ajoutez-y les rappor d'organiſation, les convenances de tem pérament, l'appétit véhément des ſinge mâles pour les femmes, la même con formation dans les parties génitales d deux ſexes; l'écoulement périodiqu dans les femelles, & les mélanges for ou volontaires des Négreſſes aux ſing dont le produit eſt rentré dans l' ou l'autre eſpèce; & voyez, ſupp qu'elles ne ſoient pas la même, comb l'intervalle qui les ſépare eſt difficile ſaiſir.

Je l'avoue, ſi l'on ne devoit jug que par la forme, l'eſpèce du ſin pourroit être priſe pour une variété de l'eſpèce humaine: le Créateur n'a p voulu faire pour le corps de l'hom un modèle abſolument différent de ce de l'animal; il a compris ſa form comme celle de tous les animaux, da un plan général; mais en même tem qu'il lui a départi cette forme matérie ſemblable à celle du ſinge, il a péné ce corps animal de ſon ſouffle divi s'il eût fait la même faveur, je ne pas au ſinge, mais à l'eſpèce la p

vile, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espèce seroit bientôt devenue la rivale de l'homme; vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé: quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hottentot & le singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée & au dehors par la parole.

Qui pourra jamais dire en quoi l'organisation d'un imbécille diffère de celle d'un autre homme? le défaut est certainement dans les organes matériels, puisque l'imbécille a son ame comme un autre: or, puisque d'homme à homme, où tout est entièrement conforme & parfaitement semblable, une différence si petite qu'on ne peut la saisir, suffit pour détruire la pensée ou l'empêcher de naître, doit-on s'étonner qu'elle ne soit jamais née dans le singe qui n'en a pas le principe?

L'ame en général a son action propre & indépendante de la matière; mais comme il a plu à son divin Auteur de l'unir avec le corps, l'exercice de ses

actes particuliers dépend de la consti
tution des organes matériels: & cet
dépendance est non-seulement prouv
par l'exemple de l'imbécille, mais mê
démontrée par ceux du malade en délir
de l'homme en santé qui dort, de l'enfa
nouveau né qui ne pense pas encore,
du vieillard décrépit qui ne pense plu
il semble même que l'effet principal
l'éducation soit moins d'instruire l'a
ou de perfectionner ses opérations sp
rituelles, que de modifier les organ
matériels, & de leur procurer l'état
plus favorable à l'exercice du princi
pensant: or il y a deux éducations q
me paroissent devoir être soigneusem
distinguées, parce que leurs prod
sont fort différens; l'éducation de l'i
dividu qui est commune à l'homme
aux animaux, & l'éducation de l'espè
qui n'appartient qu'à l'homme: un jeu
animal tant par l'incitation que par l'
xemple, apprend en quelques semain
d'âge à faire tout ce que ses père & mè
font; il faut des années à l'enfant, par
qu'en naissant il est sans comparaiso
beaucoup moins avancé, moins fort

moins formé que ne le sont les petits animaux ; il l'est même si peu, que dans ce premier temps il est nul pour l'esprit relativement à ce qu'il doit être un jour : l'enfant est donc beaucoup plus lent que l'animal à recevoir l'éducation individuelle ; mais par cette raison même il devient susceptible de celle de l'espèce ; les secours multipliés, les soins continuels qu'exige pendant long-temps son état de foiblesse, entretiennent, augmentent l'attachement des pères & meres : & en soignant le corps ils cultivent l'esprit ; le temps qu'il faut au premier pour se fortifier, tourne au profit du second ; le commun des animaux est plus avancé pour les facultés du corps à deux mois, que l'enfant ne peut l'être à deux ans : il y a donc douze fois plus de temps employé à sa première éducation, sans compter les fruits de celle qui suit, sans considérer que les animaux se détachent de leurs petits, dès qu'ils les voient en état de se pourvoir d'eux-mêmes ; que dès-lors ils se séparent & bientôt ne se connoissent plus ; en sorte que tout attachement, toute éducation cessent de

très-bonne heure, & dès le moment o
les secours ne sont plus nécessaires;
ce temps d'éducation étant si court,
produit ne peut en être que très-peti
& il est même étonnant que les animau
acquièrent en deux mois tout ce qui leu
est nécessaire pour l'usage du reste de
vie; & si nous supposions qu'un enfa
dans ce même petit temps devînt ass
formé, assez fort de corps, pour quitt
ses parens & s'en séparer sans besoin, sa
retour, y auroit-il une différence app
rente & sensible entre cet enfant & l'an
mal? quelque spirituels que fussent
parens, auroient-ils pu dans ce co
espace de temps préparer, modifier
organes, & établir la moindre comm
nication de pensées entre leur ame &
sienne? pourroient-ils éveiller sa m
moire, ni la toucher par des actes ass
souvent réitérés pour y faire impressio
pourroient-ils même exercer ou dégou
dir l'organe de la parole? il faut, avant q
l'enfant prononce un seul mot, que s
oreille soit mille & mille fois frappée d
même son; & avant qu'il ne puisse l'a
pliquer & le prononcer à propos, il fa
enc

encore mille & mille fois lui préſenter la même combinaiſon du moi & de l'objet auquel il a rapport : l'éducation, qui ſeule peut développer ſon ame, veut donc être ſuivie long-temps & toujours ſoutenue ; ſi elle ceſſoit, je ne dis pas à deux mois comme celle des animaux, mais même à un an d'âge, l'ame de l'enfant qui n'auroit rien reçu ſeroit ſans exercice, & faute de mouvement communiqué demeureroit inactive comme celle de l'imbécille, à laquelle le défaut des organes, empêche que rien ne ſoit tranſmis ; & à plus forte raiſon, ſi l'enfant étoit né dans l'état de pure nature, s'il n'avoit pour inſtituteur que ſa mère hottentote, & qu'à deux mois d'âge il fût aſſez formé de corps pour ſe paſſer de ſes ſoins & s'en ſéparer pour toujours, cet enfant ne ſeroit-il pas au-deſſous de l'imbécille, & quant à l'extérieur tout-à-fait de pair avec les animaux ! mais dans ce même état de nature, la première éducation, l'éducation de néceſſité exige autant de temps que dans l'état civil ; parce que dans tous deux l'enfant eſt également foible, également lent à

croître ; que par conséquent il a besoi
de secours pendant un temps égal
qu'enfin il périroit s'il étoit abandonn
avant l'âge de trois ans. Or cette habi
tude nécessaire, continuelle & commun
entre la mère & l'enfant pendant un
long temps, suffit pour qu'elle lui com
munique tout ce qu'elle possède, & quan
on voudroit supposer faussement qu
cette mère dans l'état de nature ne po
sède rien, pas même la parole, cet
longue habitude avec son enfant ne suf
roit-elle pas pour faire naître une langu
ainsi cet état de pure nature où l'on sup
pose l'homme sans pensée, sans parol
est un état idéal, imaginaire qui n
jamais existé ; la nécessité de la long
habitude des parens à l'enfant, produit
société au milieu du désert ; la fami
s'entend & par signes & par sons,
ce premier rayon d'intelligence, entr
tenu, cultivé, communiqué, a fait ens
éclore tous les germes de la pensée
comme l'habitude n'a pu s'exercer,
soutenir si long-temps sans produire d
signes mutuels & des sons réciproque
ces signes ou ces sons toujours répé

& gravés peu à peu dans la mémoire de l'enfant deviennent des expreſſions conſtantes; quelque courte qu'en ſoit la liſte, c'eſt une langue qui deviendra bientôt plus étendue, ſi la famille augmente, & qui toujours ſuivra dans ſa marche tous les progrès de la ſociété. Dès qu'elle commence à ſe former, l'éducation de l'enfant, n'eſt plus une éducation purement individuelle, puiſque ſes parens lui communiquent non-ſeulement ce qu'ils tiennent de la Nature, mais encore ce qu'ils ont reçu de leurs aïeux & de la ſociété dont ils font partie; ce n'eſt plus une communication faite par des individus iſolés, qui comme dans les animaux, ſe borneroit à tranſmettre leurs ſimples facultés; c'eſt une inſtitution à laquelle l'eſpèce entière a part, & dont le produit fait la baſe & le lien de la ſociété.

Parmi les animaux même, quoique tous dépourvus du principe penſant, ceux dont l'éducation eſt la plus longue ſont auſſi ceux qui paroiſſent avoir le plus d'intelligence; l'éléphant, qui de tous eſt le plus long-temps à croître, & qui a beſoin des ſecours de ſa mère

pendant toute la première année, est aussi le plus intelligent de tous : le cochon d'Inde, auquel il ne faut que trois semaines d'âge pour prendre tout son accroissement & se trouver en état d'engendrer, est peut-être par cette seule raison l'un des plus stupides ; & à l'égard du singe, dont il s'agit ici de décider la nature, quelque ressemblant qu'il soit à l'homme, il a néanmoins une si forte teinture d'animalité qu'elle se reconnoît dès le moment de la naissance ; car il est à proportion plus fort & plus formé que l'enfant, il croît beaucoup plus vîte, les secours de la mère ne lui sont nécessaires que pendant les premiers mois, il ne reçoit qu'une éducation purement individuelle, & par conséquent aussi stérile que celle des autres animaux.

Il est donc animal, & malgré sa ressemblance à l'homme, bien loin d'être le second dans notre espèce, il n'est pas le premier dans l'ordre des animaux, puisqu'il n'est pas le plus intelligent ; c'est uniquement sur ce rapport de ressemblance corporelle qu'est appuyé le préjugé de la grande opinion

qu'on s'eſt formée des facultés du ſinge; il nous reſſemble, a-t-on dit, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, il doit donc non-ſeulement nous imiter, mais faire encore de lui-même tout ce que nous faiſons. On vient de voir que toutes les actions qu'on doit appeler *humaines*, ſont relatives à la ſociété; qu'elles dépendent d'abord de l'ame & enſuite de l'éducation dont le principe phyſique eſt la néceſſité de la longue habitude des parens à l'enfant; que dans le ſinge cette habitude eſt fort courte, qu'il ne reçoit comme les autres animaux qu'une éducation purement individuelle, & qu'il n'eſt pas même ſuſceptible de celle de l'eſpèce, par conſéquent il ne peut rien faire de tout ce que l'homme fait, puiſqu'aucune de ſes actions, n'a le même principe ni la même fin; & à l'égard de l'imitation qui paroît être le caractère le plus marqué, l'attribut le plus frappant de l'eſpèce du ſinge, & que le vulgaire lui accorde comme un talent unique, il faut avant de décider, examiner ſi cette imitation eſt libre ou forcée: le ſinge nous imite-t-il, parce qu'il le

veut, ou bien parce que sans le vouloir il le peut? j'en appelle sur cela volontiers à tous ceux qui ont observé cet animal sans prévention, & je suis convaincu qu'ils diront avec moi, qu'il n'y a rien de libre, rien de volontaire dans cette imitation, le singe ayant des bras & des mains, s'en sert comme nous, mais sans songer à nous; la similitude des membres & des organes, produit nécessairement des mouvemens & quelquefois même des suites de mouvemens qui ressemblent aux nôtres; étant conformé comme l'homme, le singe ne peut que se mouvoir comme lui; mais se mouvoir de même n'est pas agir pour imiter: qu'on donne à deux corps bruts, la même impulsion; qu'on construise deux pendules, deux machines pareilles, elles se mouveront de même, & l'on auroit tort de dire que ces corps bruts ou ces machines ne se meuvent ainsi que pour s'imiter; il en est de même du singe relativement au corps de l'homme, ce sont deux machines construites, organisées de même, qui par nécessité de nature se meuvent à très-peu près de

la même façon : néanmoins parité n'eſt pas imitation, l'une gît dans la manière & l'autre n'exiſte que par l'eſprit ; l'imitation ſuppoſe le deſſein d'imiter ; le ſinge eſt incapable de former ce deſſein, qui demande une ſuite de penſées, & par cette raiſon l'homme peut, s'il le veut, imiter le ſinge, & le ſinge ne peut pas même vouloir imiter l'homme.

Et cette parité qui n'eſt que le phyſique de l'imitation, n'eſt pas auſſi complète ici que la ſimilitude, dont cependant elle émane comme effet immédiat ; le ſinge reſſemble plus à l'homme par le corps & les membres que par l'uſage qu'il en fait ; en l'obſervant avec quelque attention on s'apercevra aiſément que tous ſes mouvemens ſont bruſques, intermittens, précipités ; & que pour les comparer à ceux de l'homme, il faudroit leur ſuppoſer une autre échelle ou plutôt un module différent : toutes les actions du ſinge tiennent de ſon éducation qui eſt purement animale, elles nous paroiſſent ridicules, inconſéquentes, extravagantes, parce que nous nous trompons d'échelle en les rapportant à nous,

& que l'unité qui doit leur ſervir de meſure eſt très-différente de la nôtre: comme ſa nature eſt vive, ſon tempérament chaud, ſon naturel pétulant, qu'aucune de ſes affections n'a été mitigée par l'éducation; toutes ſes habitudes ſont exceſſives & reſſemblent beaucoup plus au mouvement d'un maniaque qu'aux actions d'un homme ou même d'un animal tranquille: c'eſt par la même raiſon que nous le trouvons indocile, & qu'il reçoit difficilement les habitudes qu'on voudroit lui tranſmettre: il eſt inſenſible aux careſſes & n'obéit qu'au châtiment; on peut le tenir en captivité, mais non pas en domeſticité; toujours triſte ou revêche, toujours répugnant, grimaçant, on le dompte plutôt qu'on ne le prive: auſſi l'eſpèce n'a jamais été domeſtique nulle part; & par ce rapport il eſt plus éloigné de l'homme que la plupart des animaux: car la docilité ſuppoſe quelque analogie entre celui qui donne & celui qui reçoit, c'eſt une qualité relative qui ne peut être exercée que lorſqu'il ſe trouve des deux parts un

certain nombre de facultés communes, qui ne diffèrent entr'elles que parce qu'elles font actives dans le maître & passives dans le sujet. Or le passif du singe, a moins de rapport avec l'actif de l'homme, que le passif du chien ou de l'éléphant qu'il suffit de bien traiter pour leur communiquer les sentimens doux & même délicats de l'attachement fidèle, de l'obeissance volontaire, du service gratuit & du dévouement sans réserve.

Le singe est donc plus loin de l'homme que la plupart des autres animaux par les qualités relatives: il en diffère aussi beaucoup par le tempérament; l'homme peut habiter tous les climats; il vit, il multiplie dans ceux du Nord & dans ceux du midi; le singe a de la peine à vivre dans les contrées tempérées, & ne peut multiplier que dans les pays les plus chauds: cette différence dans le tempérament en suppose d'autres dans l'organisation, qui, quoique cachées, n'en sont pas moins réelles; elle doit aussi influer beaucoup sur le naturel; l'excès de chaleur qui est nécessaire à la pleine vie de cet animal, rend excessives

toutes ses affections, toutes ses qualités: & il ne faut pas chercher une autre cause à sa pétulance, à sa lubricité & à ses autres passions qui toutes nous paroissent aussi violentes que désordonnées.

Ainsi ce singe, que les Philosophes, avec le vulgaire, ont regardé comme un être difficile à définir, dont la nature étoit au moins équivoque & moyenne entre celle de l'homme & celle des animaux, n'est dans la vérité qu'un pur animal, portant à l'extérieur un masque de figure humaine, mais dénué à l'intérieur de la pensée & de tout ce qui fait l'homme; un animal au-dessous de plusieurs autres par les facultés relatives, & encore essentiellement différent de l'homme, par le naturel, par le tempérament, & aussi par la mesure du temps nécessaire à l'éducation, à la gestation, à l'accroissement du corps, à la durée de la vie, c'est-à-dire par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle *nature* dans un être particulier.

LES ORANGS-OUTANGS, OU LE PONGO (a) ET LE JOCKO (b).

Nous présentons ces deux animaux ensemble, parce qu'il se peut qu'ils ne fassent tous deux qu'une seule & même

(a) *Orang-outang*, nom de cet animal aux Indes orientales; *Pongo*, nom de ce même animal à Lowando, province de Congo; *Kukurlacko*, dans quelques endroits des Indes orientales, selon Kjoep, *chapitre 86*, cité par Linnæus.

Homo silvestris. Orang-outang. Bontius, *pag. 84*, *fig*. ibid. *Nota*. Cette figure représente plutôt une femme qu'une femelle de singe.

Satyri silvestres. Orang-outang *dicti Icones arborum*. . . . . *ut & animalium*. Lugd. Bat. *apud* Vanderaa. *Tab. antepenult. duæ figuræ*.

Troglodites. *Homo nocturnus*. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 24.

Ooran-outan. Capt. Beakmans Travel to Borneo. *London*, *1718*, *fig*.

Oerangs-oetangs, de Ceylan. *Voyages de Gauthier Schoutten aux Indes orientales. Amsterdam, 1707*.

Drill, selon Charleton. *Exercit. pag. 16*.

Smitten, selon Bosman. *Voyage de Guinée*, *page 528*.

espèce. Ce sont de tous les singes ceux qui ressemblent le plus à l'homme,

Barris, selon plusieurs Voyageurs.

Pongo, selon Battel, Purchass & autres.

(*b*) *Jocko. Enjocko*, nom de cet animal à Congo que nous avons adopté. *En*, est l'article que nous avons retranché. L'*Empakassa* de Congo s'appelle *Pacassa* ou *Pacasse*. & par conséquent on doit appeler l'*Enjocko*, *Jocko*. *Baris*, en Guinée selon Fr. Pyrard, *page 369*, & aussi selon le P. du Jarric. *Champanzée*, *Quimpezée*, par les Anglois qui fréquentent la côte d'Angole; on l'a aussi appelée *Homme sauvage; Homme des bois*, comme le *Pongo;* d'autres l'ont nommé *Pigmée de Guinée*. *Quojasmoras*, dans quelques endroits de l'Afrique, selon Dapper. *Quojavoran*, *Quinomorrou*, selon d'autres; *Selvago* ou le *Sauvage*, par les Portugais.

Satyrus Indicus. Tulpius. *Observ. med.* lib. III cap. LVI, fig. *ibid.*

Homo silvestris. Ourang-outang. Tyson, Anatomy of a *Pigmie*. London, 1699, fig. pag. 108.

Baris sive Barris. Pygmeus Guineensis, Chimpanzée Anglis. Descrip. of some curious creatures, &c. *London*, 1719, *in-8.° fig.*

The man of the Woods Edwards Gleanings. *London*, 1758, pag. 6, fig. *ibid.*

Satyrus simia ecaudata subtus nuda. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 25.

Simia unguibus omnibus; planis & rotundatis; cæsarie faciem cingente . . . Homo silvestris, l'Homme des bois. Briss. *Regn. anim.* pag. 189.

ceux qui par conséquent sont les plus dignes d'être observés ; nous avons vu le petit orang-outang ou le jocko vivant, & nous en avons conservé les dépouilles ; mais nous ne pouvons parler du pongo ou grand orang-outang, que d'après les relations des Voyageurs : si elles étoient fidèles, si souvent elles n'étoient pas obscures, fautives, exagérées, nous ne douterions pas qu'il ne fût d'une autre espèce que le jocko ; d'une espèce plus parfaite & plus voisine encore de l'espèce de l'homme. Bontius qui étoit médecin en chef à Batavia, & qui nous a laissé de bonnes observations sur l'Histoire naturelle de cette partie des Indes, dit expressément *(c)* qu'il a vu avec admiration quelques individus de cette espèce marchant debout sur leurs pieds, &

(c) Quod meretur admirationem, vidi ego aliquot utriusque sexûs erectè incedentes imprimis (cujus effigiem hîc exhibeo) satyram femellam tantâ verecundiâ ab ignotis sibi hominibus occultantem, tum quoque faciem manibus (liceat ita dicere) tegentem, ubertimque lacrymantem, gemitus cientem & cæteros humanos actus exprimentem, ut nihil humani ei deesse diceres præter loquelam. . . . Nomen ei induut Ourang-outang *quod hominem silvæ significat.* Jac. Bont. *Hist. nat. Ind.* cap. XXXII, pag. 84 & 85.

entr'autres une femelle (dont il donne la figure) qui sembloit avoir de la pudeur, qui se couvroit de sa main à l'aspect des hommes qu'elle ne connoissoit pas, qui pleuroit, gémissoit & faisoit les autres actions humaines, de manière qu'il sembloit que rien ne lui manquât que la parole. M. Linnæus *(d)* dit d'après Kjoep & quelques autres Voyageurs, que cette faculté même ne manque pas à l'orang-outang, qu'il pense, qu'il parle & s'exprime en sifflant; il l'appelle *homme nocturne*, & en donne en même temps une description, par laquelle il ne seroit guère possible de décider si c'est un animal ou un homme. Seulement on doit remarquer que cet être, quel qu'il soit, n'a selon lui que la

(d) Homo nocturnus. Homo silvestris Orang-outang *Bontii. Corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minus, pili albi contortuplicati, oculi orbiculati, iride pupillaque aurea. Palpebræ antice incumbentes cum membrana nictitante. Visus lateralis, nocturnus. Ætas viginti quinque annorum. Die cæcutit, latet; noctu videt, exit, furatur.* Loquitur sibilo, cogitat, credit sui causâ factam tellurem, se aliquando iterum fore imperantem, *si fides peregrinatoribus* .... *Habitat in Javæ, Amboinæ, Ternatæ speluncis.* Linn. *syst. nat.* edit. X, pag. 24.

moitié de la hauteur de l'homme; & comme Bontius ne fait nulle mention de la grandeur de son orang-outang, on pourroit penser avec M. Linnæus que c'est le même : mais alors cet orang-outang de Linnæus & de Bontius ne seroit pas le véritable qui est de la taille des plus grands hommes : ce ne seroit pas non plus celui que nous appelons *jocko* & que j'ai vu vivant ; car quoiqu'il soit de la taille que M. Linnæus donne au sien, il en diffère néanmoins par tous les autres caractères. Je puis assurer, l'ayant vu plusieurs fois, que non-seulement il ne parle ni ne siffle pour s'exprimer, mais même qu'il ne fait rien qu'un chien bien instruit ne pût faire : & d'ailleurs il diffère presqu'en tout de la description que M. Linnæus donne de l'orang-outang, & se rapporte beaucoup mieux à celle du *satyrus* de ce même Auteur : je doute donc beaucoup de la vérité de la description de cet *homme nocturne* ; je doute même de son existence, & c'est probablement un Nègre blanc, un chacrelas *(e)* que les Voyageurs,

(e) Voyez ce que nous avons dit de cette race

cités par M. Linnæus, auront mal vû & mal décrit. Car ces chacrelas ont en effet, comme l'*homme nocturne* de cet Auteur, les cheveux blancs, laineux & frisés, les yeux rouges, la vue foible, &c. mais ce sont des hommes, & ces hommes ne sifflent pas & ne sont pas des pigmées de trente pouces de hauteur; ils pensent, parlent & agissent comme les autres hommes, & sont aussi de la même grandeur.

En écartant donc cet être mal décrit, en supposant aussi un peu d'exagération dans le récit de Bontius, un peu de préjugé dans ce qu'il raconte de la pudeur de sa femelle orang-outang, il ne nous restera qu'un animal, un singe, dont nous trouvons ailleurs des indications plus précises. Edward Tyson *(f)*, célèbre Anatomiste Anglois, qui a fait une très-bonne description tant des parties extérieures qu'intérieures de l'orang-outang, dit qu'il y en a de deux

d'hommes dans notre discours sur les variétés de l'espèce humaine. *Vol. V de cette Histoire Naturelle.*

(f) The anatomy of a Pygmie. *London, 1699, in-quarto.*

eſpèces, & que celui qu'il décrit n'eſt pas ſi grand que l'autre appelé *barris (g)* ou *baris* par les Voyageurs, & vulgairement *drill* par les Anglois. Ce *barris* ou *drill* eſt en effet le grand orang-outang des Indes orientales ou le pongo de Guinée, & le pigmée décrit par Tyſon eſt le jocko que nous avons vu vivant. Le Philoſophe Gaſſendi ayant avancé, ſur le rapport d'un Voyageur nommé *S.t Amand*, qu'il y avoit dans l'île de Java une eſpèce de créature qui faiſoit la nuance entre l'homme & le ſinge, on n'héſita pas à nier le fait; pour le prouver, Peireſc produiſit une lettre d'un M. Noël *(Natalis)* Médecin qui demeuroit en Afrique, par laquelle il aſſure *(h)* qu'on trouve en Guinée de très-grands ſinges appelés *barris*, qui marchent ſur deux pieds, qui ont plus de

(g) The *Baris* or *Barris*, Which they deſcribe to be much taller than our animal, probably may be what we call a *Drill*. Tyſon, *anat. of a pygmie*, pag. 1.

(h) *Sunt in Guineâ ſimiæ, barbâ proccrâ canâque & pexâ propemodum venerabiles, incedunt lentè ac videntur præ cæteris ſapere; maximi ſunt &* Barris *dicuntur; pollent maximè judicio, ſemel dumtaxat quidpiam*

gravité & beaucoup plus d'intelligence que tous les autres singes, & qui sont très-ardens pour les femmes. Darcos, & ensuite Nieremberg *(i)* & Dapper *(k)* disent à peu près les mêmes choses du barris. Battel *(l)* l'appelle *pongo*, & assure « qu'il est dans toutes ses proportions » semblable à l'homme, seulement qu'il » est plus grand ; grand, dit-il, comme » un géant ; qu'il a la face comme » l'homme, les yeux enfoncés, de longs » cheveux aux côtés de la tête, le visage » nu & sans poil, aussi-bien que les » oreilles & les mains, le corps légère- » ment velu, & qu'il ne diffère de » l'homme à l'extérieur que par les jam- » bes, parce qu'il n'a que peu ou point » de mollets ; que cependant il marche

docendi. Veste induti illico bipedes incedunt. Scitè ludunt fistulâ, cytharâ aliisque id genus . . . . Fœminæ denique in hiis patiuntur menstrua, & mares mulierum sunt appetentissimi. Gassendi, lib. V.

(i) Nieremberg. *Hist. Nat. Peregr.* lib. IX, cap. 44 & 45.

(k) Description de l'Afrique, par Dapper, *page 249.*

(l) Purchass Pilgrims, part. II, lib. VII, chap. III. *Histoire générale des voyages,* tome V, page 89.

toujours debout; qu'il dort sur les « arbres & se construit une hutte, un « abri contre le soleil & la pluie, qu'il « vit de fruits & ne mange point de « chair; qu'il ne peut parler quoiqu'il « ait plus d'entendement que les autres « animaux; que quand les Nègres font « du feu dans les bois, ces pongos « viennent s'asseoir autour & se chauffer, « mais qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour « entretenir le feu en y mettant du bois, « qu'ils vont de compagnie, & tuent « quelquefois des Nègres dans les lieux « écartés; qu'ils attaquent même l'élé- « phant, qu'ils le frappent à coups de « bâton & le chassent de leurs bois; « qu'on ne peut prendre ces pongos « vivans, parce qu'ils sont si forts, que « dix hommes ne suffiroient pas pour en « dompter un seul; qu'on ne peut donc « attraper que les petits tout jeunes; « que la mère les porte marchant de- « bout, & qu'ils se tiennent attachés à « son corps avec les mains & les ge- « noux; qu'il y a deux espèces de ces « singes très-ressemblans à l'homme, le « pongo qui est aussi grand & plus gros «

» qu'un homme, & l'enjocko qui est
beaucoup plus petit, &c. »: c'est de ce
passage très-précis que j'ai tiré les noms
de *pongo* & de *jocko*. Battel dit encore
que lorsqu'un de ces animaux meurt,
les autres couvrent son corps d'un amas
de branches & de feuillages. Purchass
ajoute en forme de note, que dans les
conversations qu'il avoit eues avec Battel
il avoit appris de lui qu'un pongo lui
enleva un petit Nègre qui passa un an
entier dans la société de ces animaux;
qu'à son retour ce petit Nègre raconta
qu'ils ne lui avoient fait aucun mal; que
communément ils étoient de la hauteur
de l'homme, mais qu'ils sont plus gros
& qu'ils ont à peu près le double du
volume d'un homme ordinaire. Jobson
assure avoir vu dans les endroits fré-
quentés par ces animaux une sorte d'habi-
tation composée de branches entrelassées
qui pouvoit servir du moins à les
garantir de l'ardeur du soleil *(m)*. « Les
» singes de Guinée, dit Bosman, *(n)*

(m) Histoire générale des Voyages, *tome III*,
page 295.

(n) Voyage de Guinée, par Bosman, *p. 258*.

que l'on appelle *smitten* en Flamand, « sont de couleur fauve, & deviennent « extrêmement grands : j'en ai vu, « ajoute-t-il, un de mes propres yeux « qui avoit cinq pieds de haut..... « Ces singes ont une assez vilaine figure, « aussi-bien que ceux d'une seconde « espèce qui leur ressemblent en tout, « si ce n'est que quatre de ceux-ci « seroient à peine aussi gros qu'un de « la première espèce.... On peut leur « apprendre presque tout ce que l'on « veut ».... Gauthier Schoutten *(o)* dit « que les singes appelés par les Indiens *orangs-outangs*, sont presque de la « même figure & de la même grandeur « que les hommes, mais qu'ils ont le « dos & les reins tout couverts de poil, « sans en avoir néanmoins au-devant du « corps; que les femelles ont deux « grosses mamelles ; que tous ont le « visage rude, le nez plat, même en- « foncé, les oreilles comme les hommes; « qu'ils sont robustes, agiles, hardis, « qu'ils se mettent en défense contre les «

(o) Voyage de Gauthier Schoutten. *Amsterdam*, *1707, in-12.*

» hommes armés, qu'ils sont passionné
» pour les femmes; qu'il n'y a point
» de sûreté pour elles à passer dans le
» bois, où elles se trouvent tout d'un
» coup attaquées & violées par ce
singes ». Dampier, Froger & d'autre
Voyageurs assurent qu'ils enlèvent de
petites filles de huit ou dix ans, qu'i
les emportent au-dessus des arbres
qu'on a mille peines à les leur ôter. Nou
pouvons ajouter à tous ces témoignage
celui de M. de la Brosse, qui a écri
son voyage à la côte d'Angole en 173
& dont on nous a communiqué l'extrai
ce Voyageur assure « que les orangs
» outangs qu'il appelle *quimpezés*, t
» chent de surprendre des Négresse
» qu'ils les gardent avec eux pour e
» jouir; qu'ils les nourrissent très-bien
» j'ai connu, dit-il, à Lowango une
» Négresse qui étoit restée trois an
» avec ces animaux; ils croissent de six
» à sept pieds de haut; ils sont d'une
» force sans égale, ils cabanent & se
» servent de bâtons pour se défendre
» ils ont la face plate, le nez camus &
» épaté, les oreilles plates, sans bourelet

la peau un peu plus claire que celle « d'un mulâtre : un poil long & clair- « semé dans plusieurs parties du corps, « le ventre extrêmement tendu, les ta- « lons plats & élevés d'un demi-pouce « environ par-derrière ; ils marchent sur « leurs deux pieds, & sur les quatre « quand ils en ont la fantaisie : nous « en achetames deux jeunes, un mâle « qui avoit quatorze lunes, & une fe- « melle qui n'avoit que douze lunes « d'âge, &c. »

Voilà ce que nous avons trouvé de plus précis & de plus certain au sujet du grand *orang-outang* ou *pongo*; & comme la grandeur est le seul caractère bien marqué par lequel il diffère du jocko, je persiste à croire qu'ils sont de la même espèce : car il y a ici deux choses possibles ; la première que le jocko soit une variété constante, c'est-à-dire, une race beaucoup plus petite que celle du pongo; à la vérité ils sont tous deux du même climat ; ils vivent de la même façon, & devroient par conséquent se ressembler en tout, puisqu'ils subissent & reçoivent également

les mêmes altérations, les mêmes influences de la terre & du ciel; mais n'avons-nous pas dans l'eſpèce humaine un exemple de variété ſemblable! le Lappon & le Finlandois ſous le même climat diffèrent entr'eux preſqu'autant par la taille & beaucoup plus pour les autres attributs, que le *jocko* ou *petit ourang-outang* ne diffère du grand. La ſeconde choſe poſſible, c'eſt que le *jocko* ou *petit orang-outang* que nous avons vu vivant, celui de Tulpius, celui de Tyſon & les autres qu'on a tranſportés en Europe, n'étoient peut-être tous que de jeunes animaux qui n'avoient encore pris qu'une partie de leur accroiſſement. Celui que j'ai vu avoit près de deux pieds & demi de hauteur. Le ſieur Nonfoux auquel il appartenoit, m'aſſura qu'il n'avoit que deux ans: il auroit donc pu parvenir à plus de cinq pieds de hauteur s'il eût vécu, en ſuppoſant ſon accroiſſement proportionnel à celui de l'homme. L'orang-outang de Tyſon étoit encore plus jeune, car il n'avoit qu'environ deux pieds de hauteur, & ſes dents n'étoient

pas

pas entièrement formées. Celui de Tulpius étoit à peu-près de la grandeur de celui que j'ai vu; il en est de même de celui qui est gravé dans les Glanures de M. Edwards: il est donc très-probable que ces jeunes animaux auroient pris avec l'âge un accroissement considérable, & que s'ils eussent été en liberté dans leur climat, ils auroient acquis la même hauteur, les mêmes dimensions que les Voyageurs donnent à leur grand orang-outang; ainsi nous ne considèrerons plus ces deux animaux comme différens entr'eux, mais comme ne faisant qu'une seule & même espèce, en attendant que des connoissances plus précises détruisent ou confirment cette opinion qui nous paroît fondée.

L'orang-outang que j'ai vu marchoit toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes; son air étoit assez triste, sa démarche grave; ses mouvemens mesurés, son naturel doux & très-différent de celui des autres singes: il n'avoit ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons;

il avoit été, dira-t-on, instruit & bien appris, mais les autres que je viens de citer & que je lui compare, avoient eu de même leur éducation; le signe & la parole suffisoient pour faire agir notre orang-outang, il falloit le bâton pour le babouin, & le fouet pour tous les autres qui n'obéissent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux & comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller & de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer, lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une tasse & une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître & souvent de lui-même. Il ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même avec circonspection, & se présentoit comme pour demander de

careſſes; il aimoit prodigieuſement les bonbons, tout le monde lui en donnoit; & comme il avoit une toux fréquente & la poitrine attaquée, cette grande quantité de choſes ſucrées contribua ſans doute à abréger ſa vie : il ne vécut à Paris qu'un été; & mourut l'hiver ſuivant à Londres; il mangeoit preſque de tout, ſeulement il préféroit les fruits mûrs & ſecs à tous les autres alimens; il buvoit du vin, mais en petite quantité, & le laiſſoit volontiers pour du lait, du thé ou d'autres liqueurs douces, Tulpius *(p)* qui a donné une bonne deſcription

(p) Erat hic ſatyrus quadrupes, ſed ab humanâ ſpecie quam præ ſe fert vocatur Indis Ourang-outang, *Homo ſilveſtris : uti Africanis* Quojas-morrou : *exprimens longitudine puerum trimum; ut craſſitie ſexennem, corpore erat nec obeſo nec gracili, ſed quadrato, habiliſſimo tamen ac perniciſſimo. Artubus verò tam ſtrictis & muſculis adeo vaſtis, ut quidvis & auderet & poſſet. Anterius undique glaber at ponè hirſutus ac nigris crinibus obſitus. Facies mentiebatur hominem, ſed nares ſimæ & aduncæ rugoſam & edentulam anum. Aures verò nil diſcrepant ab humanâ formâ uti neque pectus ornatum utrinque mammâ prætumidâ (erat enim ſexus fœminei). Venter habebat umbilicum profundiorem, & artus, cum ſuperiores tum inferiores, tam exactam cum homine ſimilitudinem ut vix ovum ovo videris ſimilius. Nec cubito defuit debita*

avec la figure d'un de ces animaux qu'on avoit présenté vivant à Frédéric Henri, Prince d'Orange, en raconte les mêmes choses à peu près que celles que nous avons vues nous-mêmes, & que nous venons de rapporter; mais si l'on veut reconnoître ce qui appartient en propre à cet animal, & le distinguer de ce qu'il avoit reçu de son maître; si l'on veut séparer sa nature de son éducation, qui en effet lui étoit étrangère, puisqu'au lieu de la tenir de ses pères & mères; il l'avoit reçue des hommes, il faut comparer ces faits, dont nous avons été témoins, avec ceux que nous ont donnés les Voyageurs qui ont vu ces animaux dans leur état

commissura, nec manibus digitorum ordo; nedum pollicis figura humana vel cruribus suræ vel pedi calcis fulcrum. Quæ concinna ac decens membrorum forma in caussa fuit, quòd multoties incederet erectus, neque attolleret minus gravatè, quàm transferret facilè quodlecumque gravissimi oneris pondus. Bibiturus prehendebat canthari ansam manu alterâ, alteram verò vasis fundo supponens; abstergebat deinde madorem labiis relictum. . . . Eandem dexteritatem observabat cubitum iturus; inclinans caput in pulvinar & corpus stragulis convenienter operiens, &c. Tulpii. *Observ. Medicar* lib. III, cap. LVI.

de nature, en liberté & en captivité. M. de la Brosse qui avoit acheté d'un Nègre deux petits orangs-outangs qui n'avoient qu'un an d'âge, ne dit pas si le Nègre les avoit éduqués, il paroît assurer au contraire que c'étoient d'eux-mêmes qu'ils faisoient une grande partie des choses que nous avons rapportées ci-dessus. « Ces animaux, dit-il, ont l'instinct de s'asseoir à table comme « les hommes ; ils mangent de tout sans « distinction ; ils se servent de couteau, « de la cuiller & de la fourchette pour « couper & prendre ce qu'on leur sert « sur l'assiette: ils boivent du vin & « d'autres liqueurs : nous les portames « à bord ; quand ils étoient à table, ils « se faisoient entendre des Mousses « lorsqu'ils avoient besoin de quelque « chose ; & quelquefois quand ces en- « fans refusoient de leur donner ce qu'ils « demandoient, ils se mettoient en « colère, leur saisissoient les bras, les « mordoient & les abattoient sous eux..... « Le mâle fut malade en rade : il se « faisoit soigner comme une personne ; « il fut même saigné deux fois au bras «

» droit: toutes les fois qu'il se trouva » depuis incommodé, il montroit son » bras pour qu'on le saignât; comme » s'il eût su que cela lui avoit fait du bien ».

Henri Grosse *(q)* dit « qu'il se trouve » de ces animaux vers le nord de Coromandel; dans les forêts du domaine » du Raïa de Carnate; qu'on en fit » présent de deux, l'un mâle, l'autre » femelle à M. Horne, Gouverneur » de Bombay; qu'ils avoient à peine » deux pieds de haut, mais la forme » entièrement humaine; qu'ils mar» choient sur leurs deux pieds, & qu'ils » étoient d'un blanc pâle, sans autres » cheveux ni poils qu'aux endroits où » nous en avons communément; que » leurs actions étoient très-semblables » pour la plupart aux actions humaines, » & que leur mélancolie faisoit voir » qu'ils sentoient fort bien leur cap» tivité; qu'ils faisoient leur lit avec » soin dans la cage dans laquelle on les

(q) Voyage aux Indes orientales, par Henri Grosse, traduit de l'Anglois. *Londres*, 1758, pages 329 *& suivantes*.

avoit envoyés ſur le vaiſſeau; que « quand on les regardoit, ils cachoient « avec leurs mains les parties que la « modeſtie empêche de montrer. La « femelle, ajoute-t-il, mourut de ma- « ladie ſur le vaiſſeau, & le mâle « donnant toutes ſortes de ſignes de « douleur prit tellement à cœur la mort » de ſa compagne, qu'il refuſa de man- « ger & ne lui ſurvécut pas plus de « deux jours ».

François Pyrard *(r)* rapporte « qu'il ſe trouve dans la province de Sierra-liona « une eſpèce d'animaux, appelée *baris*, « qui ſont gros & membrus, leſquels « ont une telle induſtrie, que ſi on les « nourrit & inſtruit de jeuneſſe, ils « ſervent comme une perſonne; qu'ils « marchent d'ordinaire ſur les deux « pattes de derrière ſeulement; qu'ils « pilent ce qu'on leur donne à piler dans « des mortiers; qu'ils vont querir de l'eau « à la rivière dans de petites cruches qu'ils « portent toutes pleines ſur leur tête, « mais qu'arrivant bientôt à la porte de «

(r) Voyages de Francois Pyrard de Laval. *Paris*, 1619, *tome II*, *page* 331.

» la maison, si on ne leur prend bientôt
» leurs cruches ils les laissent tomber,
» & voyant la cruche versée & rompue,
» ils se mettent à crier & à pleurer ». Le Père du Jaric, cité par Nieremberg (s), dit la même chose & presque dans les mêmes termes. Le témoignage de Schoutten (t), s'accorde avec celui de Pyrard au sujet de l'éducation de ces animaux; « on en prend, dit-il, avec
» des lacs, on les apprivoise, on leur
» apprend à marcher sur les pieds de
» derrière & à se servir des pieds de
» devant qui sont à peu-près comme
» des mains, pour faire certains ouvrages
» & même ceux du ménage, comme
» rincer des verres, donner à boire,
» tourner la broche, &c. » J'ai vu à Java, dit le Guat (u), « un singe fort
» extraordinaire; c'étoit une femelle;
» elle étoit de grande taille & marchoit

(s) Eus. Nieremberg. *Hist. nat. Peregrin.* lib. IX, cap. XLV.

(t) Voyage de Gaut. Schoutten aux Indes orientales. *Amsterd.* 1707.

(u) Voyage de Fr. le Guat. *Tome II*, pages 96 & 97.

souvent fort droit sur ses pieds de « derrière : alors elle cachoit d'une de « ses mains l'endroit de son corps qui « distinguoit son sexe ; elle avoit le « visage sans autre poil que celui des « sourcils, & elle ressembloit assez en « général à ces faces grotesques des « femmes Hottentotes que j'ai vues au « Cap : elle faisoit tous les jours pro- « prement son lit, s'y couchoit la tête « sur un oreiller & se couvroit d'une « couverture...... Quand elle avoit « mal à la tête, elle se serroit d'un « mouchoir, & c'étoit un plaisir de la « voir ainsi coiffée dans son lit. Je « pourrois en raconter diverses autres « petites choses qui paroissent extrême- « ment singulières, mais j'avoue que je « ne pouvois pas admirer cela autant « que le faisoit la multitude, parce que « n'ignorant pas le dessein qu'on avoit « de porter cet animal en Europe pour « le faire voir, j'avois beaucoup de « penchant à supposer qu'on l'avoit « dressé à la plupart des singeries que « le peuple regardoit comme lui étant « naturelles : à la vérité c'étoit une sup- «

» position. Il mourut à la hauteur du cap » de Bonne-espérance dans un vaisseau » sur lequel j'étois; il est certain que la » figure de ce singe ressembloit beaucoup à celle de l'homme, &c. » Gemelli Carreri dit en avoir vu un qui se plaignoit comme un enfant, qui marchoit sur les deux pieds de derrière, en portant sa natte sous son bras pour se coucher & dormir. Ces singes, ajoute-t-il, paroissent avoir plus d'esprit que les hommes, à certains égards: car, quand ils ne trouvent plus de fruits sur les montagnes, ils vont au bord de la mer où ils attrapent des crabes, des huîtres & autres choses semblables. Il y a une espèce d'huîtres qu'on appelle *taclovo*, qui pèsent plusieurs livres & qui sont souvent ouvertes sur le rivage; or le singe craignant que quand il veut les manger, elles ne lui attrapent la patte en se refermant, il jette une pierre dans la coquille qui l'empêche de se fermer, & ensuite il mange l'huître sans crainte.

« Sur les côtes de la rivière de Gambie, » dit Froger *(x)*, les singes y sont plus

(x) Relation du voyage de Gennes, par Froger, *pages 42 & 43.*

gros & plus méchans qu'en aucun «
endroit de l'Afrique; les Nègres les «
craignent & ils ne peuvent aller seuls «
dans la campagne sans courir risque «
d'être attaqués par ces animaux qui «
leur présentent un bâton & les obligent «
à se battre.... Souvent on les a vus «
porter sur les arbres des enfans de sept «
à huit ans qu'on avoit une peine in- «
croyable à leur ôter; la plupart des «
Nègres croient que c'est une nation «
étrangère qui est venue s'établir dans «
leur pays, & que s'ils ne parlent pas, «
c'est qu'ils craignent qu'on ne les «
oblige à travailler ».

« On se passeroit bien, dit un autre Voyageur *(y)*, de voir à Macacar un «
aussi grand nombre de singes, car leur «
rencontre est souvent funeste; il faut «
toujours être bien armé pour s'en «
défendre..... Ils n'ont point de «
queue, ils se tiennent toujours droits «
comme des hommes, & ne vont ja- «
mais que sur les deux pieds de der- «
rière ».

(y) Description historique du royaume de Macacar. *Paris, 1688, page 51.*

Voilà du moins, à très-peu-près, tout ce que les Voyageurs les moins crédules & les plus véridiques nous disent de cet animal ; j'ai cru devoir rapporter leurs passages en entier, parce que tout peut paroître important dans l'histoire d'une bête si ressemblante à l'homme : & pour qu'on puisse prononcer avec encore plus de connoissance sur sa nature, nous allons exposer aussi toutes les différences qui éloignent cette espèce de l'espèce humaine, & toutes les conformités qui l'en approchent ; il diffère de l'homme à l'extérieur par le nez qui n'est pas proéminent, par le front qui est trop court, par le menton qui n'est pas relevé à la base ; il a les oreilles proportionnellement trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre, l'intervalle entre le nez & la bouche est aussi trop étendu ; ce sont-là les seules différences de la face de l'orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps & les membres diffèrent en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue & trop serrée,

les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains ; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce ; les parties de la femelle sont à l'extérieur fort semblables à celles de la femme.

A l'intérieur, cette espèce diffère de l'espèce humaine par le nombre des côtes ; l'homme n'en a que douze, l'orang-outang en a treize ; il a aussi les vertèbres du cou plus courtes, les os du bassin plus serrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncées ; il n'y a point d'apophyse épineuse à la première vertèbre du cou ; les reins sont plus ronds que ceux de l'homme, & les uretères ont une forme différente, aussi-bien que la vessie & la vésicule du fiel qui sont plus étroites & plus longues que dans l'homme ; toutes les autres parties du corps, de la tête & des membres, tant extérieures qu'intérieures, sont si parfaitement semblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration, & sans être étonné que d'une conformation si

pareille & d'une organisation qui est absolument la même, il n'en résulte pas les mêmes effets. Par exemple, la langue & tous les organes de la voix sont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'orang-outang ne parle pas ; le cerveau est absolument de la même forme & de la même proportion, & il ne pense pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matière seule, quoique parfaitement organisée, ne peut produire ni la pensée ni la parole qui en est le signe, à moins qu'elle ne soit animée par un principe supérieur ! L'homme & l'orang-outang sont les seuls qui aient des fesses & des mollets, & qui par conséquent soient faits pour marcher debout ; les seuls qui aient la poitrine large, les épaules aplaties & les vertèbres conformées l'un comme l'autre ; les seuls dont le cerveau, le cœur, les poumons, le foie, la rate, le pancréas, l'estomac, les boyaux soient absolument pareils, les seuls qui aient l'appendice vermiculaire au cœcum ; enfin l'orang-outang ressemble plus à l'homme qu'à aucun des animaux, plus même qu'aux babouins & aux guenons ;

non-ſeulement par toutes les parties que je viens d'indiquer, mais encore par la largeur du viſage, la forme du crâne, des mâchoires, des dents, des autres os de la tête & de la face, par la groſſeur des doigts & du pouce, par la figure des ongles, par le nombre des vertèbres lombaires & ſacrées, par celui des os du coccix, & enfin par la conformité dans les articulations, dans la grandeur & la figure de la rotule, dans celle du ſternum, &c; en ſorte qu'en comparant cet animal avec ceux qui lui reſſemblent le plus, comme avec le magot, le babouin ou la guenon; il ſe trouve encore avoir plus de conformité avec l'homme qu'avec ces animaux, dont les eſpèces cependant paroiſſent être ſi voiſines de la ſienne, qu'on les a toutes déſignées par le même nom de *ſinges*: ainſi les Indiens ſont excuſables de l'avoir aſſocié à l'eſpèce humaine par le nom d'*orang-outang*, homme ſauvage, puiſqu'il reſſemble à l'homme par le corps plus qu'il ne reſſemble aux autres ſinges ou à aucun autre animal. Comme quelques-uns des faits que nous venons

d'exposer, pourroient paroître suspects à ceux qui n'auroient pas vu cet animal; nous avons cru devoir les appuyer de l'autorité de deux célèbres Anatomistes, Tyson (z) & Cowper qui l'ont ensemble

(z) L'Orang-outang ressemble plus à l'homme qu'aux singes ou aux guenons; 1.° en ce qu'il a ses poils des épaules dirigés en bas & ceux des bras dirigés en haut; 2.° par la face qui est plus semblable à celle de l'homme, étant plus large & plus aplatie que celle des singes; 3.° par la figure de l'oreille qui ressemble plus à celle de l'homme, à l'exception que la partie cartilagineuse est mince comme dans les singes; 4.° par les doigts qui sont proportionnellement plus gros que ceux des singes; 5.° en ce qu'il est à tous égards fait pour marcher debout, au lieu que les singes & les guenons ne sont pas conformés à cette fin; 6.° en ce qu'il a des fesses plus grosses que tous les autres singes; 7.° en ce qu'il a des mollets aux jambes; 8.° en ce que sa poitrine & ses épaules sont plus larges que celles des singes; 9.° son talon plus long; 10.° en ce qu'il a la membrane adipeuse, placée comme l'homme sous la peau; 11.° le péritoine entier & non percé ou alongé, comme il l'est dans les singes; 12.° les intestins plus longs que dans les singes; 13.° le canal des intestins de différent diamètre, comme dans l'homme & non pas égal ou à peu près égal comme il l'est dans les singes; 14.° en ce que le cœcum a l'appendice vermiculaire comme dans l'homme, tandis que cet appendice vermiculaire manque dans tous les autres singes, & aussi en ce que le commencement du colon n'est pas si

disséqué avec une exactitude scrupuleuse, & qui nous ont donné les résultats

prolongé qu'il l'est dans les singes; 15.° en ce que l'insertion du conduit biliaire & du conduit pancréatique n'ont qu'un seul orifice commun dans l'homme & l'orang-outang, au lieu que ces insertions sont à deux pouces de distance dans les guenons; 16.° en ce que le colon est plus long que dans les singes; 17.° en ce que le foie n'est pas divisé en lobes comme dans les singes, mais entier & d'une seule pièce comme dans l'homme; 18.° en ce que les vaisseaux biliaires sont les mêmes que dans l'homme; 19.° la rate la même; 20.° le pancréas le même; 21.° le nombre des lobes du poumon le même; 22.° le péricarde attaché au diaphragme comme dans l'homme, & non pas comme il l'est dans les singes ou guenons; 23.° le cône du cœur plus émoussé que dans les singes; 24.° en ce qu'il n'a point d'abajoues ou poches au bas des joues comme les autres singes & guenons; 25.° en ce qu'il a le cerveau beaucoup plus grand que ne l'ont les singes, & dans toutes ses parties exactement conformé comme le cerveau de l'homme; 26.° le crâne plus arrondi & du double plus grand que dans les guenons; 27.° toutes les sutures du crâne semblables à celles de l'homme; les os appelés *ossa triquetra Wormiana*, se trouvent dans la suture lamboïde, ce qui n'est pas dans les autres singes ou guenons; 28.° il a l'os cribiforme & le *crista galli*, ce que les guenons n'ont pas; 29.° la selle *sella equina* comme dans l'homme, au lieu que dans les singes & guenons cette partie est plus élevée & plus proéminente; 30.° le *processus pterygoïdes* comme dans l'homme; cette partie manque aux singes

des comparaisons qu'ils ont faites de

& guenons; 31.° les os des tempes & les os appelés *ossa bregmatis* comme dans l'homme; ces os sont d'une forme différente dans les singes & guenons; 32.° l'os zygomatique, petit, au lieu que dans les singes & guenons, cet os est grand; 33.° les dents sont plus semblables à celles de l'homme qu'à celles des autres singes, sur-tout les canines & les molaires; 34.° les apophyses transverses des vertèbres du cou, & les sixième & septième vertèbres ressemblent plus à celles de l'homme qu'à celles des singes & des guenons; 35.° les vertèbres du cou ne sont pas percées comme dans les singes pour laisser passer les nerfs, elles sont pleines & sans trou dans l'orang-outang comme dans l'homme; 36.° les vertèbres du dos & leurs apophyses sont comme dans l'homme; & dans les vertèbres du bas, il n'y a que deux apophyses inférieures, au lieu qu'il y en a quatre dans les singes; 37.° il n'y a que cinq vertèbres lombaires comme dans l'homme, au lieu que dans les guenons il y en a six ou sept; 38.° les apophyses épineuses des vertèbres lombaires sont droites comme dans l'homme; 39.° l'os *sacrum* est composé de cinq vertèbres comme dans l'homme, au lieu que dans les singes & guenons il n'est composé que de trois; 40.° le coccix n'a que quatre os, comme dans l'homme, & ces os ne sont pas troués, au lieu que dans les singes & guenons le coccix est composé d'un plus grand nombre d'os, & ces os sont troués; 41.° dans l'orang-outang, il n'y a que sept vraies côtes *(costæ veræ)*, & les extrémités des fausses côtes *(nothæ)* sont cartilagineuses, & les côtes sont articulées au corps des vertèbres; dans les singes

toutes les parties de son corps avec celui

& guenons, il y a huit vraies côtes, & les extrémités des fausses côtes sont osseuses, & leur articulation se trouve placée dans l'interstice entre les vertèbres; 42.° l'os du sternum dans l'orang-outang est large comme dans l'homme, & non pas étroit comme dans les guenons; 43.° les os des quatre doigts sont plus gros qu'ils ne le sont dans les singes; 44.° l'os de la cuisse, soit dans son articulation, soit à tous autres égards est semblable à celui de l'homme; 45.° la rotule est ronde & non pas longue, simple & non pas double comme elle l'est dans les singes; 46.° le talon, le tarse & le métatarse de l'orang-outang sont comme ceux de l'homme; 47.° le doigt du milieu dans le pied n'est pas si long qu'il l'est dans les singes; 48.° les muscles *obliquus inferior capitis, pyriformis & biceps femoris* sont semblables dans l'orang-outang & dans l'homme, tandis qu'ils sont différens dans les singes & guenons, &c.

L'orang-outang diffère de l'homme plus que des singes ou guenons; 1.° en ce que le pouce est plus petit à proportion que celui de l'homme; quoique cependant il soit plus gros que celui des autres singes; 2.° en ce que la paume de la main est plus longue & plus étroite que dans l'homme; 3.° il diffère de l'homme & approche des singes par la longueur des doigts des pieds; 4.° il diffère de l'homme en ce qu'il a le gros doigt des pieds éloigné à peu-près comme un pouce, étant plutôt quadrumane comme les autres singes que quadrupède; 5.° en ce qu'il a les cuisses plus courtes que l'homme; 6.° les bras plus longs; 7.° en ce qu'il n'a pas les bourses pendantes; 8.° l'épiploon plus

de l'homme. J'ai cru devoir traduire de

ample que dans l'homme; 9.° la vésicule du fi[el] longue & plus étroite; 10.° les reins plus ronds qu[e] dans l'homme & les uretères différens; 11.° [la] vessie plus longue; 12.° en ce qu'il n'a point d[e] frein au prépuce; 13.° les os de l'orbite de l'œi[l] trop enfoncés; 14.° en ce qu'il n'a pas les deu[x] cavités au-dessus de la selle du turc (*sella turcic[a]*) comme dans l'homme; 15.° en ce que les *process[us] mastoïdes & styloïdes* sont très-petits & presque nul[s]; 16.° en ce qu'il a les os du nez plats; 17.° il dif[-] fère de l'homme, en ce que les vertèbres du co[u] sont courtes comme dans les singes, plates devant & non pas rondes, & que leurs apophyses épineuses n[e] sont pas fourchues comme dans l'homme; 18.° e[n] ce qu'il n'y a point d'apophyse épineuse dans l[a] première vertèbre du cou; 19.° il diffère d[e] l'homme en ce qu'il a treize côtes de chaque côté, & que l'homme n'en a que douze; 20.° en ce qu[e] les os des îles sont parfaitement semblables à ceu[x] des singes, étant plus longs, plus étroits & moin[s] concaves que dans l'homme; 21.° il diffère d[e] l'homme en ce que les muscles suivans se trouvent dans le corps humain & manquent dans celui d[e] l'orang-outang; savoir, *occipitales*, *frontales*, *dila[-] tatores alarum nasi seu elevatores labii superioris*, *inter[s-] pinales colli*, *glutæi minimi*, *extensor digitorum ped[is] brevis & transversalis pedis*; 22.° les muscles qui n[e] paroissent pas se trouver dans l'orang-outang, & qu[i] se trouvent quelquefois dans l'homme sont ceux qu'on appelle *Pyramidales*, *caro Musculosa quadrata*; le long tendon & le corps charnu du muscle *pal[-] maire*, les muscles *attolens & retrahens auriculam*; 23.° les muscles élévateurs des clavicules sont dans

l'Anglois, & préſenter ici cet article de leurs ouvrages, afin que tout le monde puiſſe mieux juger de la reſſemblance preſque entière de cet animal avec l'homme. J'obſerverai ſeulement, pour une plus grande intelligence de cette note, que les Anglois ne ſont pas réduits, comme nous à un ſeul nom pour déſigner les ſinges; il ont comme les Grecs, deux noms différens, l'un pour les ſinges ſans queue *(a)*, qu'ils appellent *ape*, & l'autre pour les ſinges à queue qu'ils appellent *monkie*. J'ai toujours traduit le mot *monkie* par celui de *guenon*, & le mot *ape* par celui de *ſinge*; & ces

l'orang-outang, comme dans les ſinges & non pas comme dans l'homme; 24.° les muſcles par leſquels l'orang-outang reſſemble aux ſinges, & differe de l'homme ſont les ſuivans, *longus colli*, *pectoralis*, *latiſſimus dorſi*, *glutæus maximus & medius*, *Pſoas magnus & parvus*, *iliacus internus & gaſteronamius internus*; 25.° il differe encore de l'homme par la forme des muſcles, *deltoïdes*, *pronator radii teres & extenſor pollicis brevis*. Anatomie de l'orang-outang, par Tyſon. *Londres*, 1699, in-4.°

(a) Simiæ dividuntur in caudâ carentes quæ ſimiæ ſimpliciter dicuntur & caudatas quæ cercopitheci appellantur; quæ prioris generis ſunt Anglice Apes *dicuntur; quæ poſterioris* monkeys. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 149.

ſinges que Tyſon déſigne par le mot *ape*, ne peuvent être que ceux que nous avons appelés le *pithèque* & le *magot*; & il y a même toute apparence que c'eſt au magot ſeul qu'on doit rapporter le nom *ape* ou *ſinge* de la comparaiſon de Tyſon. Je dois obſerver auſſi que cet Auteur donne quelques caractères de reſſemblance & de différence qui ne ſont pas aſſez fondés: j'ai cru devoir faire ſur cela quelques remarques; on trouvera peut-être que ce détail eſt long, mais il me ſemble qu'on ne peut pas examiner de trop près un être qui, ſous la forme d'un homme, n'eſt cependant qu'un animal.

1.° Tyſon donne comme un caractère particulier à l'homme & à l'orang-outang, d'avoir le poil des épaules dirigé en bas, & celui des bras dirigé en haut; il eſt vrai que la plupart des quadrupèdes ont le poil de toutes les parties du corps dirigé en bas ou en arrière, mais cela n'eſt pas ſans exception. Le pareſſeux & le fourmiller ont le poil des parties antérieures du corps dirigé en arrière, & celui de la croupe & des reins dirigé

en avant : ainſi ce caractère n'eſt pas d'un grand poids dans la comparaiſon de cet animal à l'homme.

2.° J'ai auſſi retranché dans ma traduction les quatre premières différences, qui, comme celles-ci, ſont trop légères ou mal fondées : la première, c'eſt la différence de la taille ; ce caractère eſt très-incertain & tout-à-fait gratuit, puiſque l'Auteur dit lui-même que ſon animal étoit fort jeune : les ſeconde, troiſième & quatrième ne roulent que ſur la forme du nez, la quantité du poil & ſur d'autres rapports auſſi petits. Il en eſt de même de pluſieurs autres que j'ai retranchées, par exemple, du vingt-unième caractère tiré du nombre des dents ; il eſt certain que cet animal & l'homme ont le même nombre de dents, & que s'il n'en avoit que vingt-huit, comme le dit l'Auteur, c'eſt qu'il étoit fort jeune, & l'on ſait que l'homme dans ſa jeuneſſe n'en a pas davantage.

3.° Le onzième caractère des différences de l'Auteur eſt auſſi très-équivoque ; les enfans ont les bourſes fort

relevées, cet animal étant fort jeune n
devoit pas les avoir pendantes.

4.° Le quarante-huitième caractèr
des ressemblances, & les trente, trente
unième, trente-deuxième, trente-troi
sième & trente-quatrième caractères de
différences ne désignant que la présenc
ou la figure de certains muscles, qu
dans l'espèce humaine varient pour l
plupart d'un individu à l'autre, ne do
vent pas être considérés comme de
caractères essentiels.

5.° Toutes les ressemblances & diffé
rences tirées de parties trop petites, telle
que les apophyses des vertèbres, o
prises de la position de certaines partie
de leur grandeur, de leur grosseur, n
doivent aussi être considérées que comm
des caractères accessoires, en sorte qu
tout le détail de cette table de Tyso
peut se réduire aux différences & au
ressemblances essentielles que nous avon
indiquées.

6.° Je crois devoir insister sur quelque
caractères plus généraux, dont les un
ont été omis par Tyson, & les autre
mal indiqués. 1.° L'orang-outang est le
seul

ſeul de tous les ſinges qui n'ait point d'abajoues, c'eſt-à-dire, de poches au bas des joues; toutes les guenons, tous les babouins, & même le magot & le gibbon ont ces poches, où ils peuvent garder leurs alimens avant de les avaler: l'orang-outang ſeul a cette partie du dedans de la bouche faite comme l'homme. 2.° Le gibbon, le magot, tous les babouins & toutes les guenons, à l'exception du douc, ont les feſſes plates & des calloſités ſur ces parties; l'orang-outang eſt encore le ſeul qui ait les feſſes renflées & ſans calloſités; le douc les a auſſi ſans calloſités, mais elles ſont plates & velues, en ſorte qu'à cet égard le douc fait la nuance entre l'orang-outang & les guenons, comme le gibbon & le magot font cette même nuance à l'égard des abajoues, & le magot ſeul à l'égard des dents canines & de l'alongement du muſeau. 3.° L'orang-outang eſt le ſeul qui ait des mollets ou gras-de-jambes & des feſſes charnues; ce caractère indique qu'il eſt de tous le mieux conformé pour marcher debout: ſeulement, comme les doigts de ſes pieds

ſont fort longs, & que ſon talon poſe plus difficilement à terre que celui de l'homme, il court plus facilement qu'il ne marche, & il auroit beſoin de talons artificiels plus élevés que ceux de nos ſouliers, ſi l'on vouloit le faire marcher aiſément & long-temps. 4.° Quoique l'orang-outang ait treize côtes, & que l'homme n'en ait que douze, cette différence ne l'approche pas plus des babouins ou des guenons, qu'elle l'éloigne de l'homme, parce que le nombre des côtes varie dans la plupart de ces eſpèces, & que les uns de ces animaux en ont douze, d'autres onze, & d'autres dix, &c; en ſorte que les ſeules différences eſſentielles entre le corps de cet animal & celui de l'homme, ſe réduiſent à deux, ſavoir la conformation des os du baſſin & la conformation des pieds; ce ſont-là les ſeules parties conſidérables par leſquelles l'orang-outang reſſemble plus aux autres ſinges qu'il ne reſſemble à l'homme.

D'après cet expoſé que j'ai fait avec toute l'exactitude dont je ſuis capable, on voit ce que l'on doit penſer de cet

animal ; s'il y avoit un degré par lequel on pût defcendre de la nature humaine à celle des animaux, fi l'effence de cette nature confiftoit en entier dans la forme du corps & dépendoit de fon organifation, ce finge fe trouveroit plus près de l'homme que d'aucun animal : affis au fecond rang des êtres, s'il ne pouvoit commander en premier, il feroit au moins fentir aux autres fa fupériorité, & s'efforceroit de ne pas obéir ; fi l'imitation qui femble copier de fi près la penfée en étoit le vrai figne ou l'un des réfultats, ce finge fe trouveroit encore à une plus grande diftance des animaux & plus voifin de l'homme ; mais comme nous l'avons dit, l'intervalle qui l'en fépare réellement n'en eft pas moins immenfe ; & la reffemblance de la forme, la conformité de l'organifation, les mouvemens d'imitation qui paroiffent réfulter de ces fimilitudes, ni ne le rapprochent de la nature de l'homme, ni même ne l'élèvent au-deffus de celle des animaux.

Caractères diftinctifs de cette efpèce.

L'orang-outang n'a point d'abajoues,

c'est-à-dire, point de poches au-dedans des joues, point de queue, point de callosités sur les fesses; il les a renflées & charnues; il a toutes les dents & même les canines semblables à celles de l'homme; il a la face plate, nue & basanée; les oreilles, les mains, les pieds, la poitrine, le ventre aussi nus; il a des poils sur la tête qui descendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes, du poil sur le dos & sur les lombes, mais en petite quantité; il a cinq ou six pieds de hauteur, & marche toujours droit sur ses deux pieds. Nous n'avons pas été à portée de vérifier si les femelles sont sujettes comme les femmes à l'écoulement périodique, mais nous le présumons, & par analogie nous ne pouvons guère en douter.





LE JOCKO.

Benard dir.



LE PITHÈQUE (a).

« Il y a, dit Aristote, des animaux dont la nature est ambiguë, & tient « en partie de l'Homme & en partie du « quadrupède, tels que les *Pithèques*, « les *Kèbes* & les *Cynocéphales*; le kèbe « est un pithèque avec une queue; le « cynocéphale est tout semblable au « pithèque, seulement il est plus grand «

(a) Pithèque. Πίθηκος, en Grec; *Simia* en Latin; *Chinchin*, en Tartarie, selon Rubruquis; & *Sinsin*, à la Chine, selon le P. du Halde.

Pithecus, Arist. *Hist. Anim.* lib. II, cap. VIII.

Simia, Gesner, *Hist. quad.* pag. 847, fig. *ibid.* Icon. *quad.* pag. 92, fig. *ibid.* *NOTA.* C'est la même figure copiée.

Simia, Jonston, *de quad.* tab. 59, *duæ figuræ.*

Simia simpliciter dicta, caudâ carens. Ray, *Syn. quad.* pag. 149.

Figura prima est earum simiarum quæ caudas non habent. hæ cæteris facilius & citius mansuefiunt; cæterisque solertiori ingenio prestant hilarioresque & versutiores existunt. Prosp. Alpin. *Histor. Ægypti*, lib. IV, tab. 20, fig. 1.

Simia unguibus omnibus planis & rotundatis..... Le singe. Briss. *regn. anim.* page 188.

» & plus fort, & il a le museau avancé,
» approchant presque de celui du do-
» gue, & c'est de-là qu'on a tiré son
» nom; il est aussi de mœurs plus fé-
» roces, & il a les dents plus fortes que
» le pithèque & plus ressemblantes à
celles du chien. » D'après ce passage, il est clair que le pithèque & le cynocéphale indiqués par Aristote n'ont ni l'un ni l'autre de queue, puisqu'il dit que les pithèques qui ont une queue s'appellent *kèbes*, & que le cynocéphale ressemble en tout au pithèque, à l'exception du museau qu'il a plus avancé & des dents qu'il a plus grosses. Aristote fait donc mention de deux espèces de singes sans queue, le pithèque & le cynocéphale & d'autres singes avec une queue qu'il appelle *kèbes*. Maintenant pour comparer ce que nous connoissons avec ce qui étoit connu d'Aristote, nous observerons que nous avons vu trois espèces de singes qui n'ont point de queue, savoir, l'orang-outang, le gibbon & le magot, & qu'aucune de ces trois espèces n'est le pithèque; car les deux premières, c'est-à-dire, l'orang-

outang & le gibbon n'étoient certainement pas connues d'Aristote, puisque ces animaux ne se trouvent que dans les parties méridionales de l'Afrique & des Indes qui n'étoient pas découvertes de son temps, & que d'ailleurs ils ont des caractères très-différens de ceux qu'il donne au pithèque; mais la troisième espèce que nous appelons *magot*, est le *cynocéphale* d'Aristote; il en a tous les caractères, il n'a point de queue, il a le museau comme un dogue, & les dents canines grosses & longues; d'ailleurs il se trouve communément dans l'Asie mineure & dans les autres provinces de l'Orient qui étoient connues des Grecs; le pithèque est du même pays, mais nous ne l'avons pas vu, nous ne le connoissons que par le témoignage des Auteurs, & quoique depuis vingt ans que nous recherchons les singes, cette espèce ne se soit pas rencontrée sous nos yeux, nous ne doutons cependant pas qu'elle n'existe aussi réellement que celle du cynocéphale. Gesner & Jonston ont donné des figures de ce singe pithèque; M. Brisson l'a indiqué comme l'ayant

vu, il le distingue du cynocéphale ou magot, qu'il désigne aussi comme l'ayant vu, & il confirme ce que dit Aristote, en assurant que ces deux animaux *(b)* se ressemblent à tous égards, à l'exception du museau qui est court dans le *pithèque* ou *singe* proprement dit, & alongé dans le cynocéphale. Nous avons dit que l'orang-outang, le pithèque, le gibbon & le magot sont les seuls animaux auxquels on doive appliquer le nom générique de *singe*, parce qu'ils sont les seuls qui n'ont point de

(b) Race première des singes, ceux qui n'ont point de queue, & qui ont le museau court; 1.° Le singe. J'ai vu plusieurs singes qui ne différoient entr'eux que par la grandeur; leur face, leurs oreilles & leurs ongles sont assez semblables au visage, aux oreilles & aux ongles de l'homme; le poil qui couvre tout leur corps, excepté les fesses qui sont nues, est mêlé de verdâtre & de jaunâtre; le verdâtre domine dans la partie supérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure.........
Race seconde des singes, ceux qui n'ont point de queue, & qui ont le museau alongé, 1.° le singe cynocéphale, il ne diffère du singe, que par son museau alongé, comme celui d'un chien, d'ailleurs il lui ressemble en tout. J'en ai vu plusieurs qui ne différoient entr'eux que par la grandeur. Briss. *regn. anim.* pag. 189 & 191.

queue, & les ſeuls qui marchent plus volontiers & plus ſouvent ſur deux pieds que ſur quatre : l'orang-outang & le gibbon ſont très-différens du pithèque & du magot ; mais comme ceux-ci ſe reſſemblent en tout, à l'exception de la grandeur des mâchoires & de la groſſeur des dents canines, ils ont ſouvent été pris l'un pour l'autre ; on les a toujours indiqués par le nom commun de *ſinge*, & même dans les langues où il y a un nom pour les ſinges ſans queue, & un autre nom pour les ſinges à queue, on n'a pas diſtingué le pithèque du magot ; on les appelle tous deux du même nom *aff*, en Allemand ; *ape*, en Anglois : ce n'eſt que dans la langue Grecque que ces deux animaux ont eu chacun leur nom ; encore le mot *cynocéphalé* eſt plutôt une dénomination adjective qu'un ſubſtantif propre, & c'eſt par cette raiſon que nous ne l'avons pas adopté.

Il paroît par les témoignages des Anciens, que le pithèque eſt le plus doux, le plus docile de tous les ſinges qui leur étoient connus, & qu'il étoit commun en Aſie auſſi-bien que dans

la Lybie & dans les autres provinces de l'Afrique, qui étoient fréquentées par les Voyageurs Grecs & Romains; c'est ce qui me fait présumer qu'on doit rapporter à cette espèce de singe les passages suivans de Léon l'Africain & de Marmol; ils disent, que les singes à longue queue qu'on voit en Mauritanie, & que les Africains appellent *mones,* viennent du pays des Nègres, mais que les singes sans queue sont naturels & se trouvent en très-grande quantité dans les montagnes de Mauritanie, de Bugie & de Constantine; « ils ont, dit Marmol, les pieds, les » mains, & s'il faut ainsi dire, le visage » de l'homme, avec beaucoup d'esprit » & de malice; ils vivent d'herbes, de » blé & de toutes sortes de fruits qu'ils » vont en troupes dérober dans les » jardins ou dans les champs, mais » avant que de sortir de leur fort il y » en a un qui monte sur une éminence, » d'où il découvre toute la campagne, » & quand il ne voit paroître personne, » il fait signe aux autres par un cri » pour les faire sortir & ne bouge de

là, tandis qu'ils ſont dehors; mais « ſitôt qu'il voit venir quelqu'un, il jette « de grands cris, & ſautant d'arbre en « arbre tous ſe ſauvent dans les mon- « tagnes; c'eſt une choſe admirable que « de les voir fuir, car les femelles portent « ſur leur dos quatre ou cinq petits & « ne laiſſent pas avec cela de faire de « grands ſauts de branche en branche; « il s'en prend quantité par diverſes « inventions quoiqu'ils ſoient fort fins; « quand ils deviennent farouches, ils « mordent, mais pour peu qu'on les « flatte ils s'apprivoiſent aiſément; ils « font grand tort aux fruits & au blé, « parce qu'ils ne font autre choſe que « de cueillir, couper & jeter par terre, « ſoit qu'il ſoit mûr ou non, & en « perdent beaucoup plus qu'ils n'en « mangent & qu'ils n'en emportent; « ceux qui ſont apprivoiſés font des « choſes incroyables, imitant l'homme « en tout ce qu'ils voient *(c)* ». Kolbe rapporte les mêmes faits à peu près au ſujet des ſinges du cap de Bonne-eſpérance; mais on voit par la figure

(c) L'Afrique de Marmol, *tome I, page 57.*

& la description qu'il en donne, que ces singes sont des babouins, qui ont une queue courte, le museau alongé, les ongles pointus, &c. & qu'ils sont aussi beaucoup plus gros & plus forts que ces singes de Mauritanie *(d)*: on peut donc présumer que Kolbe a copié le passage de Marmol, & appliqué aux babouins du Cap les habitudes naturelles des pithèques de Mauritanie.

Le pithèque, le magot & le babouin que nous avons appelé *papion*, étoient tous trois connus dés Anciens; aussi ces animaux se trouvent dans l'Asie mineure, en Arabie, dans la haute Égypte & dans toute la partie septentrionale de l'Afrique; on pourroit donc aussi appliquer ce passage de Marmol à tous trois; mais il est clair qu'il ne convient pas au babouin, puisqu'il y est dit que ces singes n'ont point de queue; & ce qui me fait présumer que ce n'est pas du magot, mais du pithèque dont cet Auteur a parlé, c'est que le magot n'est pas aisé à apprivoiser, qu'il ne produit ordinairement que deux petits & non pas

(d) Voyez ci-après l'article du papion.

quatre ou cinq comme le dit Marmol: au lieu que le pithèque qui est plus petit doit en produire davantage; d'ailleurs il est plus doux & plus docile que le magot qui ne s'apprivoise qu'avec peine & ne se prive jamais parfaitement: je me suis convaincu par toutes ces raisons, que ce n'est point au magot, mais au pithèque qu'il faut appliquer ce passage des Auteurs Africains; il en est de même de celui de Rubruquis, où il est fait mention des singes du Cathay, il dit « qu'ils ont en toutes choses la forme & les façons des hommes..... « qu'ils ne sont pas plus hauts qu'une « coudée & tout couverts de poils; qu'ils « habitent dans des cavernes; que pour « les prendre on y porte des boissons « fortes & enivrantes.... qu'ils viennent « tous ensemble goûter de ce breuvage, « en criant *chinchin*, dont on leur a « donné le nom de *chinchin*, & qu'ils « s'enivrent si bien qu'ils s'endorment; « en sorte que les chasseurs les prennent « aisément *(e)* ». Ces caractères ne conviennent qu'au pithèque & point du

(e) Relation de Rubruquis, *page 176 & suiv.*

tout au magot : nous avons eu celui-ci vivant, & nous ne l'avons jamais entendu crier *chinchin;* d'ailleurs il a beaucoup plus d'une coudée de hauteur & ressemble moins à l'homme que ne le dit l'Auteur; nous avons eu les mêmes raisons pour appliquer au pithèque & non point au magot la figure & l'indication de Prosper Alpin, par laquelle il assure que les petits singes sans queue qu'il a vus en Égypte s'apprivoisent plus vîte & plus aisément que les autres, qu'ils ont plus d'intelligence & d'industrie, & qu'ils sont aussi plus gais & plus plaisans que tous les autres; or le magot est d'une grosse & assez grande taille, il est maussade, triste, farouche & ne s'apprivoise qu'à demi; les caractères que donne ici Prosper Alpin à son singe sans queue, ne conviennent donc en aucune manière au magot & ne peuvent appartenir à un autre animal qu'au pithèque.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le pithèque n'a point de queue, il n'a point les dents canines plus grandes

à proportion que celles de l'homme, il a la face plate, les ongles plats aussi, & arrondis comme ceux de l'homme; il marche sur ses deux pieds, il a environ une coudée, c'est-à-dire, tout au plus un pied & demi de hauteur; son naturel est doux, & on l'apprivoise aisément. Les Anciens ont dit que la femelle est sujette à l'écoulement périodique, & l'analogie ne nous permet pas d'en douter.



LE GIBBON (a).

LE Gibbon se tient toujours debout, lors même qu'il marche à quatre pieds, parce que ses bras sont aussi longs que son corps & ses jambes ; nous l'avons vu vivant, il n'avoit pas trois pieds de hauteur, mais il étoit jeune, il étoit en captivité : ainsi l'on doit présumer qu'il n'avoit pas encore acquis toutes ses

(a) *Gibbon*, c'est le nom sous lequel M. Dupleix nous a donné ce singe qu'il avoit apporté des Indes orientales ; j'ai d'abord cru que ce mot étoit Indien, mais en faisant des recherches sur la Nomenclature des singes, j'ai trouvé dans une note de Dalechamp sur Pline, que Strabon a désigné le *Cephus* par le mot *Keipon*, dont il est probable qu'on a fait *Guibon*, *Gibbon*. Voici le passage de Pline, avec la note de Dalechamp : *Pompeii magni, primùm ludi ostenderunt ex Æthiopiâ quas vocant* cephos* *quarum pedes posteriores pedibus humanis & cruribus, priores manibus fuere similes; hoc animal postea Roma non vidit.*

* *(Cephos) Strabo.* lib. 15. Κῆπον *vocat, esseque tradit facie satyro similem. Dal.* Plin. *Hist. nat.* lib. VIII, cap. XIX. *Nota.* Il me paroît que le *Cebus* des Grecs, & le *Cephus* de Pline, qu'on doit prononcer *Kebus* & *Kephus* pourroient bien venir originairement de *Koph* ou *Kophin*, qui en Hébreu & en Chaldéen est le nom du singe.

dimensions, & que dans l'état de nature, lorsqu'il est adulte, il parvient au moins à quatre pieds de hauteur : il n'a nulle apparence de queue ; mais le caractère qui le distingue évidemment des autres singes, c'est cette prodigieuse grandeur de ses bras qui sont aussi longs que le corps & les jambes pris ensemble, en sorte que l'animal étant debout sur ses pieds de derrière, ses mains touchent encore à terre & qu'il peut marcher à quatre pieds, sans que son corps se penche ; il a tout autour de la face un cercle de poil gris, de manière qu'elle se présente comme si elle étoit environnée d'un cadre rond, ce qui donne à ce singe un air très-extraordinaire ; ses yeux sont grands, mais enfoncés, ses oreilles nues & bien bordées, sa face est aplatie, de couleur tannée & assez semblable à celle de l'homme : le gibbon est après l'orang-outang & le pithèque, celui qui approcheroit le plus de la figure humaine, si la longueur excessive de ses bras ne le rendoit pas difforme ; car dans l'état de nature l'homme auroit aussi une mine bien étrange ; les cheveux

& la barbe, s'ils étoient négligés, formeroient autour de son visage un cadre de poil assez semblable à celui qui environne la face du gibbon.

Ce singe nous a paru d'un naturel tranquille, & de mœurs assez douces, ses mouvemens n'étoient ni trop brusques ni trop précipités, il prenoit doucement ce qu'on lui donnoit à manger; on le nourrissoit de pain, de fruits, d'amandes, &c. Il craignoit beaucoup le froid & l'humidité, & il n'a pas vécu long-temps hors de son pays natal : il est originaire des Indes orientales, particulièrement des terres de Coromandel, de Malaca & des îles Moluques *(b)*. Il

(b) Le P. le Comte dit avoir vu aux Moluques une espèce de singe, marchant naturellement sur ses deux pieds, se servant de ses bras comme un homme, le visage à peu près comme celui d'un Hottentot, mais le corps tout couvert d'une espèce de laine grise, étant exactement comme un enfant & exprimant parfaitement ses passions & ses appétits; il ajoute que ces singes sont d'un naturel très-doux, que pour montrer leur affection aux personnes qu'ils connoissent, ils les embrassent & les baisent avec des transports singuliers; que l'un de ces singes qu'il a vu avoit au moins quatre pieds de hauteur, qu'il étoit extrêmement adroit & encore

paroît qu'il se trouve aussi dans des provinces moins méridionales, & qu'on doit rapporter au gibbon, le singe du royaume de Gannaure frontière de la Chine, que quelques Voyageurs ont indiqué sous le nom de *fefé (c)*; au reste cette espèce varie pour la grandeur & pour les couleurs du poil, il y en a deux au Cabinet, dont le second quoiqu'adulte est bien plus petit que le premier, & n'a que du brun dans tous les endroits où l'autre a du noir; mais comme ils se ressemblent parfaitement

plus agile. *Mémoires sur la Chine, par Louis le Comte, page 510.*

(c) Dans le royaume de Gannaure, frontière de la Chine, il se trouve un animal qui est fort rare, qu'ils nomment *Fefé*; il a presque la forme humaine, les bras fort longs, le corps noir & velu, marche fort légèrement & fort vîte. *Recueil des Voyages, &c. Rouen, 1716, tome III, page 168. NOTA.* 1.° Ce caractère des bras fort longs n'appartient qu'à ce singe, & par conséquent indique assez clairement que le Fefé est le même que le Gibbon. *Nota.* 2.° On peut présumer que le mot *fefé* vient de *jesef* ou *fes.f.* nom du babouin dans les provinces de l'Afrique, voisines de l'Arabie, & qu'on a transféré ce nom du babouin au gibbon; car le babouin n'a pas les bras plus longs que les autres singes.

à tous autres égards, nous ne doutons pas qu'ils ne soient tous deux d'une seule & même espèce.

Caractères distinctifs de cette espèce.

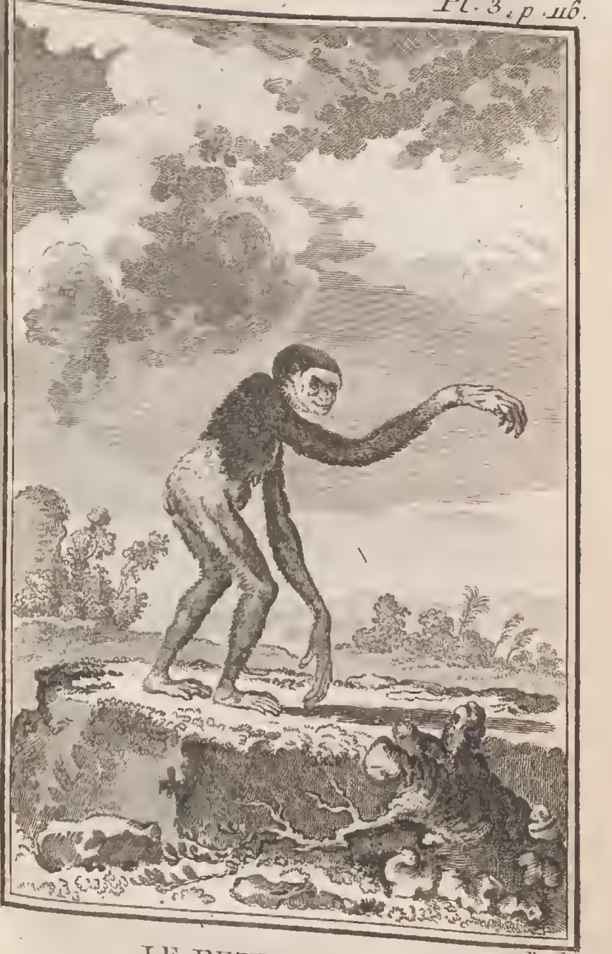
Le gibbon n'a point de queue, il a les fesses pelées avec de légeres callosités; sa face est plate, brune & environnée tout autour d'un cercle de poils gris; il a les dents canines plus grandes à proportion que celles de l'homme; il a les oreilles nues, noires & arrondies, le poil brun ou gris suivant l'âge ou la race; les bras excessivement longs: il marche sur ses deux pieds de derrière, il a deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur. La femelle est sujette, comme les femmes, à un écoulement périodique de sang.





LE GRAND GIBBON. *B. dir.*





LE PETIT GIBBON.

B. dir.

LE MAGOT (a).

CET animal est de tous les Singes, c'est-à-dire, de tous ceux qui n'ont point

(a) *Magot*, nom ancien de ce Singe en françois, & que nous avons adopté. *Momenet*, selon Jonston; on l'a aussi appelé *Tartarin*, parce qu'il est fort commun dans la Tartarie méridionale.

Cynocephalos. Aristotelis. *Hist. anim.* lib. II, cap. VIII.

Cynocephalus primus. Jonston, *fig.* tab. LIX.

Cynocephalus alter. Prosp. Alpin. *Ægypt*. vol. II, pag. 241, *fig*. tab. XVI.

Simia cynocephala omnibus unguibus planis & rotundatis .... Le singe cynocéphale. Briss. *Regn. anim.* pag. 191. *Nota*. Il nous paroît que M. Brisson s'est trompé sur la forme des ongles de ce singe: il est vrai que ceux des pouces des pieds de devant & des pieds de derrière sont plats & arrondis à peu près comme ceux de l'homme; mais les ongles des autres doigts sont courbés en forme de gouttière renversée.

Sylvanus, simia ecaudata clunibus tuberosocallosis. Cercopithecus, Jonston, *quad.* tab. LIX, *fig.* 5. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 25. *Nota*. Il nous paroît que M. Linnæus s'est trompé en rapportant cet animal au *Cercopithecus* de Jonston, c'est plutô le *Cynocephalus* de la même planche; mais il est

de queue *(b)*, celui qui s'accommode le mieux de la température de notre climat: nous en avons nourri un pendant plusieurs années; l'été il se plaisoit à l'air, & l'hiver on pouvoit le tenir dans une chambre sans feu. Quoiqu'il ne fût pas délicat, il étoit toujours triste & souvent maussade; il faisoit également la grimace pour marquer sa colère ou montrer son appétit: ses mouvemens étoient brusques, ses manières grossières & sa physionomie encore plus laide que ridicule; pour peu qu'il fût agité de passion il montroit & grinçoit les dents en remuant la mâchoire; il remplissoit les poches de ses joues de tout ce qu'on lui donnoit, & il mangeoit généralement de tout, à l'exception de la viande crue,

vrai qu'on pourroit regarder ce *Cynocephalus* & ce *Cercopithecus* comme le même animal, si le poil de ce dernier n'étoit pas trop épais & trop long.

(b) Nota. Il est certain que ce singe est sans queue, quoiqu'il en ait une légère apparence formée par un petit appendice de peau d'environ un demi-pouce de longueur, qui se trouve au-dessus de l'anus; mais cet appendice n'est point une queue avec des vertèbres, ce n'est qu'un bout de peau qui ne tient pas même plus particulièrement au coccix que le reste de la peau.

du fromage & d'autres choſes fermentées : il aimoit à ſe jucher pour dormir, ſur un barreau, ſur une patte de fer ; on le tenoit toujours à la chaîne, parce que malgré ſa longue domeſticité, il n'en étoit pas plus civiliſé, pas plus attaché à ſes maîtres ; il avoit apparemment été mal éduqué : car j'en ai vu d'autres de la même eſpèce, qui en tout étoient mieux, plus connoiſſans, plus obéiſſans, même plus gais & aſſez dociles pour apprendre à danſer, à geſticuler en cadence, & à ſe laiſſer tranquillement vêtir & coiffer.

Ce ſinge peut avoir deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur lorſqu'il eſt debout ſur ſes jambes de derrière ; la femelle eſt plus petite que le mâle, il marche plus volontiers à quatre pieds qu'à deux : lorſqu'il eſt en repos, il eſt preſque toujours aſſis & ſon corps porte ſur deux calloſités très-éminentes qui ſont ſituées au bas de la région où devroient être les feſſes ; l'anus eſt plus élevé, ainſi il eſt aſſis plus bas que ſur le cul : auſſi ſon corps eſt plus incliné que celui d'un homme aſſis ; il diffère

du *pithèque* ou *singe* proprement dit; 1.° en ce qu'il a le museau gros & avancé comme un dogue, au lieu que le pithèque a la face aplatie; 2.° en ce qu'il a de longues dents canines, tandis que le pithèque ne les a pas plus longues à proportion que l'homme; 3.° en ce qu'il n'a pas les ongles des doigts aussi plats & aussi arrondis, & enfin parce qu'il est plus grand, plus trapu & d'un naturel moins docile & moins doux.

Au reste, il y a quelques variétés dans l'espèce du magot; nous en avons vu de différentes grandeurs & de poils plus ou moins foncés & plus ou moins fournis; il paroît même que les cinq animaux dont Prosper Alpin a donné les figures & les indications sous le nom de *cynocéphales (c)*, sont tous cinq des magots, qui ne diffèrent que par la grandeur & par quelques autres caractères trop légers pour qu'on doive en faire des espèces distinctes & séparées. Il paroît aussi que l'espèce en est assez généralement répandue dans tous les climats

(c) Prosp. Alpin. *Hist. nat. Ægypt.* lib. IV, tab. XV, *fig. 1*; tab. XVI, XVII, XVIII & XIX.

climats chauds de l'ancien continent, & qu'on la trouve également en Tartarie, en Arabie, en Éthiopie, au Malabar *(d)*, en Barbarie, en Mauritanie & jusque dans les terres du cap de Bonne-espérance *(e)*.

(d) La troisième espèce de singe au Malabar est de couleur cendrée, sans queue, ou n'en ayant qu'une très-courte; elle est familière, apprend aisément tout ce qu'on lui enseigne... on m'en avoit donné un, je m'avisai un jour de le battre, à ses cris, il en accourut une si grande quantité de sauvages, que crainte d'accident, je lui rendis sa liberté. *Voyage du P. Vincent Marie,* chap. XIII, page 405. *Trad. par M. le Marquis de Montmirail.*

(e) C'est vraisemblablement de cette espèce de singe dont parle Robert Lade, dans les termes suivans. « On nous fit traverser une grande montagne dans les terres du cap de Bonne-espérance, sur laquelle nous primes plaisir à chasser de gros singes qui y sont en abondance..... je ne puis représenter toutes les souplesses de ces animaux que nous poursuivions, ni avec combien de légèreté & d'impudence, ils revenoient sur leurs pas après avoir pris la fuite devant nous; quelquefois ils se laissoient approcher de si près & à si peu de distance, que m'arrêtant vis-à-vis d'eux pour prendre mes mesures, je me croyois presque certain de les saisir, mais d'un seul saut ils s'élançoient à dix pas de moi, en montant avec la même agilité sur un arbre; ils demeuroient ensuite tranquilles à nous regarder comme s'ils

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le magot n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en ait l'apparence, il a des abajoues, de grosses callosités proéminentes sur les fesses; des dents canines beaucoup plus longues à proportion que celles de l'homme; la face relevée par le bas en

» eussent pris plaisir à se faire un spectacle de notre » étonnement; il y en avoit de si gros que si » notre Interprète ne nous eût pas assuré qu'ils » n'étoient pas d'une férocité dangereuse, notre » nombre ne nous auroit pas paru suffisant pour » nous garantir de leurs insultes; comme il nous » auroit été inutile de les tuer nous ne fimes aucun » usage de nos fusils: mais le Capitaine s'étant » avisé d'en coucher en joue un fort gros qui étoit » monté au sommet d'un arbre, après nous avoir » long-temps fatigué à le poursuivre; cette espèce de » menace dont il se souvenoit peut-être d'avoir vu » quelquefois l'exécution sur quelques-uns de ses » semblables, lui causa tant de frayeur, qu'il tomba » presqu'immobile à nos pieds, & dans l'étourdissement de sa chute nous n'eumes aucune peine à le » prendre; cependant lorsqu'il fut revenu à lui, nous » eumes besoin de toute notre adresse & de tous nos » efforts pour le conserver, en lui liant étroitement » les pattes; il se défendoit encore par ses morsures, » ce qui nous mit dans la nécessité de lui couvrir la tête & de la serrer avec nos mouchoirs ». *Voyage traduit de l'Anglois, tome I, pages 80 & 81.*



LE MAGOT. B. dir.



MAGOT.

B. dir.

ſorme de muſeau, ſemblable à celui du dogue. Il a du duvet ſur la face; du poil brun-verdâtre ſur le corps & jaune-blanchâtre ſous le ventre. Il marche ſur ſes deux pieds de derrière & plus ſouvent à quatre, il a trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur, & il paroît qu'il y a dans cette eſpèce des races qui ſont encore plus grandes. Les femelles ſont, comme les femmes, ſujettes à un écoulement périodique de ſang.



LE PAPION (a).

OU BABOUIN proprement dit.

DANS l'Homme, la physionomie trompe, & la figure du corps ne décide pas de la forme de l'ame; mais

(a) *Papion*, mot dérivé de *Papio*, nom de cet animal en latin moderne, & que nous avons adopté pour le distinguer des autres Babouins. *Baboon*, en Anglois; *Pavyon*, en Allemand; *Choac-kama*, au cap de Bonne-espérance, selon Kolbe.

Papio. Gesner. Icon. *Quad.* pag. 76, *fig.* ibid. *NOTA.* 1.° Cette figure donnée par Gesner a été copiée par Aldrovande. *Quad. digit. pag.* 260, & par Jonston. *Quad.* tab, 61, sub nomine *papio primus. NOTA.* 2.° Gesner s'est beaucoup trompé en prenant cet animal pour l'Hyæne.

Babouin. Kolbe. *Description du cap de Bonne espérance, tome III, page 63, figure 2.* Cette figure donnée par Kolbe est encore plus mauvaise que celle de Gesner, & cependant ce sont les deux seuls Auteurs qui aient donné la figure de cet animal.

Papio. Le *Babouin*. Briss. *regn. anim.* pag. 192.

Sphinx. *Simia semicaudata, ore vibrissato, unguibus acuminatis.* Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 25. *Nota.* M. Linnæus s'est trompé en donnant des moustaches, comme caractère distinctif à cet animal, c'est probablement d'après la figure de Gesner

dans les animaux, on peut juger du naturel par la mine, & de tout l'intérieur par ce qui paroît au dehors : par exemple, en jetant les yeux sur nos Singes & nos Babouins, il est aisé de voir que ceux-ci doivent être plus sauvages, plus méchans que les autres ; il y a les mêmes différences, les mêmes nuances dans les mœurs que dans les figures. L'orang-outang qui ressemble le plus à l'homme, est le plus intelligent, le plus grave, le plus docile de tous ; le magot, qui commence à s'éloigner de la forme humaine, & qui approche par le museau & par les dents canines de celle des animaux, est brusque, désobéissant & maussade ; & les babouins, qui ne ressemblent plus à l'homme que par les mains, & qui ont une queue, des ongles aigus, de gros museaux, &c. ont l'air de bêtes féroces, & le sont en effet ; j'ai vu vivant celui dont nous donnons ici la figure, il n'étoit point hideux,

qu'il a pris cet indice, & cette figure pèche en cela ; car dans le réel le babouin n'a point de moustaches. *Voyez la figure que nous en avons fait dessiner d'après l'animal vivant.*

& cependant il faisoit horreur : grinçant continuellement les dents, s'agitant, se débattant avec colère ; on étoit obligé de le tenir enfermé dans une cage de fer, dont il remuoit si puissamment les barreaux avec les mains, qu'il inspiroit de la crainte aux spectateurs ; c'est un animal trapu, dont le corps ramassé & les membres nerveux indiquent la force & l'agilité, qui couvert d'un poil épais & long paroît encore beaucoup plus gros qu'il n'est ; mais, qui dans le réel, est si puissant & si fort qu'il viendroit aisément à bout d'un ou de plusieurs hommes, s'ils n'étoient point armés *(b)* : d'ailleurs, il paroît continuellement excité par cette passion, qui rend furieux les animaux les plus doux ; il est insolemment lubrique, &

(b) C'est à cette espèce qu'il faut rapporter l'animal appelé *tré tré tré tré* à Madagascar ; il est (dit Flaccourt) gros comme un veau de deux ans, il a la tête ronde, & une face d'homme, les pieds de devant & de derrière comme un singe, le poil frisotté, la queue courte, les oreilles comme celles de l'homme ; il ressemble au *tanach* décrit par Ambroise Paré : c'est un animal solitaire, les gens du pays en ont grand peur. *Voyage à Madagascar, page 151.*

affecte de se montrer en cet état, de se toucher, de se satisfaire seul aux yeux de tout le monde; & cette action, l'une des plus honteuses de l'humanité, & qu'aucun animal ne se permet, copiée par la main du babouin, rappelle l'idée du vice, & rend abominable l'aspect de cette bête que la Nature paroît avoir particulièrement vouée à cette espèce d'impudence; car dans tous les autres animaux, & même dans l'homme, elle a voilé ces parties; dans le babouin au contraire elles sont tout-à-fait nues & d'autant plus évidentes que le corps est couvert de longs poils; il a de même les fesses nues & d'un rouge couleur de sang, les bourses pendantes, l'anus découvert, la queue toujours levée; il semble faire parade de toutes ces nudités, présentant son derrière plus souvent que sa tête, sur-tout dès qu'il aperçoit des femmes pour lesquelles il déploie une telle effronterie, qu'elle ne peut naître que du desir le plus immodéré *(c)*. Le

(c) Papio, animal ad libidinem pronum, cum mulieres videt alacritatem suam ostendit..... Papio quem vidi vivum, ad nutum haud secus, atque caput reliqua

magot & quelques autres ont bien les mêmes inclinations, mais comme ils sont plus petits & moins pétulans, on les rend modestes à coups de fouet, au lieu que le babouin est non-seulement incorrigible sur cela, mais intraitable à tous autres égards.

Quelque violente que soit la passion de ces animaux, ils ne produisent pas dans les pays tempérés; la femelle ne fait ordinairement qu'un petit qu'elle porte entre ses bras & attaché, pour ainsi dire, à sa mamelle; elle est sujette, comme la femme, à l'évacuation périodique, & cela lui est commun avec toutes les autres femelles de singes qui

animalia, arum vertebat frequentius populo ostentans. Gesner. Icon. *Quad. pag. 77.* — Il y a aux Philippines des babouins très-lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons. *Voyage de Gemelli Careri, tome V, page 409.* — Les babouins n'ont point de poils sur les fesses, elles sont si pleines de cicatrices & d'égratignures, qu'il semble n'y avoir pas même de peau: ce sont des animaux d'une lasciveté inexprimable. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, page 59.* — Papio, *animal libidinosum, fœminis facilè vim infert.* Linn. *syst. nat.* edit. X, pag. 25.

ont les fesses nues ; au reste, ces babouins, quoique méchans & féroces, ne sont pas du nombre des animaux carnassiers, ils se nourrissent principalement de fruits, de racines & de grains ; ils se réunissent *(d)* & s'entendent pour piller

(d) Les babouins aiment passionnément les raisins, les pommes & en général les fruits qui croissent dans les jardins...... Leurs dents & leurs griffes les rendent redoutables aux chiens, qui ne les vainquent qu'avec peine, à moins que quelque excès de raisin ne les ait rendus roides & engourdis.... J'ai vu qu'ils ne mangent ni poisson ni viande, si elle n'a été premièrement cuite & qu'elle ne soit accommodée de la manière dont les hommes la mangent, & qu'ils avalent fort avidement de la viande ou du poisson bien apprêtés..... Voici la manière dont ils pillent un verger, un jardin ou une vigne : ils font pour l'ordinaire ces expéditions en troupes ; une partie entre dans l'enclos, tandis qu'une autre partie reste sur la cloison en sentinelle, pour avertir de l'approche de quelque danger ; le reste de la troupe est placé au dehors du jardin à une distance médiocre les uns des autres, & forme ainsi une ligne qui tient depuis l'endroit du pillage jusqu'à celui du rendez-vous ; tout étant ainsi disposé, les babouins commencent le pillage, & jettent à ceux qui sont sur la cloison les melons, les courges, les pommes, les poires, &c. à mesure qu'ils les cueillent ; ceux qui sont sur la cloison jettent ces fruits à ceux qui sont au bas, & ainsi de suite tout le long de la ligne, qui pour l'ordinaire finit sur quelque montagne ; ils sont si adroits, & ils ont

les jardins, ils se jettent les fruits de main en main, & par-dessus les murs & font de grands dégâts dans toutes les terres cultivées.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le papion a des abajoues, & de larges callosités sur les fesses, qui sont nues & de couleur de sang; il a la queue arquée & de sept ou huit pouces de long; les dents canines, beaucoup plus longues & plus grosses à proportion que celles de l'homme; le museau très-gros & très-long, les oreilles nues, mais point bordées, le corps massif & ramassé, les membres gros & courts, les parties génitales nues & couleur de chair; le poil long & touffu, d'un brun roussâtre & de couleur assez uniforme sur tout le corps; il marche plus souvent

la vue si prompte & si juste, que rarement ils laissent tomber ces fruits à terre en se les jetant les uns aux autres: tout cela se fait dans un profond silence & avec beaucoup de promptitude. Lorsque les sentinelles aperçoivent quelqu'un, elles poussent un cri; à ce signal, toute la troupe s'enfuit avec une vîtesse étonnante. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, pages 57 & suiv.*



GRAND PAPION.

B. dir.



PETIT PAPION.

B. dir.

à quatre qu'à deux pieds, il a trois ou quatre pieds de hauteur lorſqu'il eſt debout; il paroît qu'il y a dans cette eſpèce des races encore plus grandes & d'autres beaucoup plus petites. Le babouin que nous avons fait repréſenter eſt de la petite eſpèce, nous l'avons ſoigneuſement comparé au grand *Babouin* ou *Papion*, & nous n'avons remarqué d'autres différences entr'eux que celle de la grandeur, & cette différence ne venoit pas de celle de l'âge; car le petit babouin nous a paru adulte comme le grand. Les femelles ſont ſujettes comme les femmes, à un écoulement périodique.



LE MANDRILL (a).

CE Babouin est d'une laideur désagréable & dégoûtante; indépendamment de son nez tout plat ou plutôt de deux

(a) *Mandrill*, nom que les Anglois qui fréquentent la côte de Guinée, ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Espèce singulière, que les Blancs de ce pays de Guinée appellent *mandrill.* Je ne saurois trop dire l'origine de ce nom, que je n'avois jamais entendu auparavant; ceux même qui le nomment ainsi n'en peuvent indiquer la raison, à moins que ce ne soit à cause de la ressemblance de cet animal avec l'homme, pendant qu'il n'en a point du tout avec le singe. (*Man*, en Anglois, veut dire *homme*). *Nouveau Voyage de Guinée, par Smith.* Paris, 1751, *tome I, page 104.*

Cercopithecus *cynocephalus parte corporis anteriore longis pilis obsita naso violaceo nudo*, le *Magot* ou *Tartarin.* Brisson, *reg. anim.* pag. 214. *Nota.* Il me paroît que M. Brisson s'est trompé, 1.° en donnant à ce singe le nom de *magot* ou de *tartarin* qu'il auroit dû appliquer à son singe cynocéphale; 2.° en rapportant cet animal au *cynocephalus* de Gesner. Icon. *fig. pag. 93*, au *cynocephalus secundus* de Jonston, *pag. 100. tab. 59*, & au *cynocephalus* de Clusius. *Exotic, page 370;* car les figures de ces trois Auteurs ne ressemblent point au babouin dont il est ici question, qu'il est cependant

naseaux dont découle continuellement une morve qu'il recueille avec la langue; indépendamment de son très-gros & long museau, de son corps trapu, de ses fesses couleur de sang & de son anus apparent, & placé, pour ainsi dire, dans les lombes; il a encore la face violette & sillonnée des deux côtés, de rides profondes & longitudinales qui en augmentent beaucoup la tristesse & la difformité; il est aussi plus grand & peut-être plus fort que le papion, mais il est en même temps plus tranquille & moins féroce, nous donnons ici la figure du mâle & de la femelle que nous avons vus vivans; soit qu'ils eussent été mieux éduqués, ou que naturellement ils soient plus doux que le papion, ils nous ont paru plus traitables & moins impudens sans être moins désagréables.

Cette espèce de babouin se trouve à

aisé de distinguer de tous les autres par les sillons longitudinaux qu'il a sur la face, & que M. Brisson indique lui-même dans les termes suivans: « Son nez, dit il, est fort gros, dénué de poils, can- « nelé selon sa longueur, & d'une couleur violette ». Or ces caractères ne conviennent point au cynocéphale de Clusius, de Gesner & de Jonston,

la côte d'Or & dans les autres provinces méridionales de l'Afrique, où les Nègres l'appellent *boggo* & les Européens *mandrill ;* il paroît qu'après l'orang-outang, c'est le plus grand de tous les singes & de tous les babouins. Smith *(b)*, raconte qu'on lui fit présent d'une femelle man-

(b) Le corps du mandrill, lorsqu'il a pris sa croissance, est aussi gros en circonférence que celui d'un homme ordinaire, les jambes sont beaucoup plus courtes, & les pieds plus longs; les bras & les mains sont dans la même proportion, la tête est d'une grosseur monstrueuse; la face large & plate, sans autres poils qu'aux sourcils, le nez est fort petit, la bouche large & les lèvres sont très-minces; la face qui est couverte d'une peau blanche, est d'une laideur effroyable & toute ridée; les dents sont larges & fort jaunes; les mains sont sans poil; tout le reste du corps, à l'exception du visage & des mains, est couvert de poil long & noir comme celui de l'ours; ces animaux ne marchent jamais sur les quatre pattes comme les guenons; quand on les tourmente, ils crient précisément comme les enfans: on prétend que les mâles cherchent souvent à violer les femmes blanches, quand ils les rencontrent seules dans les bois; ils ont presque toujours le nez morveux, & se plaisent à faire entrer la morve dans la bouche.... On me fit présent à Skerbro d'un de ces mandrills: les gens du pays les appellent *boogoe ;* c'étoit une femelle qui n'avoit que six mois, mais elle étoit déjà plus grosse qu'un babouin, &c. *Nouveau voyage en Guinée, par Smith, traduit de*

drill, qui n'étoit âgée que de ſix mois, & qui étoit déjà auſſi grande à cet âge qu'un babouin adulte: il dit auſſi que ces mandrills marchent toujours ſur deux pieds, qu'ils pleurent & qu'ils gémiſſent comme des hommes; qu'ils ont une violente paſſion pour les femmes, & qu'ils ne manquent pas de les attaquer avec ſuccès lorſqu'ils les trouvent à l'écart.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le mandrill a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes; il a la queue

l'Anglois. Paris, 1751, *tome I, page 104.* NOTA. Dans le même pays, l'on appelle donc *boogoc* ou *boggo* & *mandrill*, l'animal dont il eſt ici queſtion, & l'on appelle auſſi *pongo* & *drill*, *l'orang-outang*; ces noms ſe reſſemblent, & ſont vraiſemblablement dérivés les uns des autres; & en effet le pongo & le boggo, ou ſi l'on veut, le drill & le mandrill ont pluſieurs caractères communs; mais le premier eſt un ſinge ſans queue & preſque ſans poil, qui a la face aplatie & ovale, au lieu que le ſecond eſt un babouin avec une queue, de longs poils, & le muſeau gros & long. Le mot *man*, dans les langues Allemande, Angloiſe, &c. ſignifie l'*homme en général;* & le mot *drill*, dans le jargon de quelques-unes de nos provinces de France comme en Bourgogne, ſignifie un *homme vigoureux & libertin;* les payſans diſent, *c'eſt un bon drill, c'eſt un maître drill.*

très-courte, & seulement de deux ou trois pouces de long; les dents canines beaucoup plus grosses & plus longues à proportion que celles de l'homme; le museau très-gros & très-long, & sillonné des deux côtés de rides longitudinales, profondes & très-marquées; la face nue & de couleur bleuâtre, les oreilles nues, aussi-bien que le dedans des mains & des pieds; le poil long, d'un brun-roussâtre sur le corps, & gris sur la poitrine & le ventre; il marche sur deux pieds plus souvent que sur quatre; il a quatre ou quatre pieds & demi de hauteur lorsqu'il est debout; il paroît même qu'il y en a d'encore plus grands. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.





B. dir.

MANDRILL MÂLE.



B. dir.

MANDRILL FEMELLE.

L'OUANDEROU (a) ET LE LOWANDO (b).

QUOIQUE ces deux animaux nous paroissent être d'une seule & même espèce, nous n'avons pas laissé de leur

(a) *Ouanderou*, *Wanderu*, nom de cet animal à Ceylan, & que nous avons adopté.

Simia ex Ægypto Venetias deducta. Prosp. Alpin. *Vol. II*, pag. 245, tab. 20.

Ouanderou, sorte de singe à Ceylan, dont il paroît qu'il y a deux espèces. *Relation de Ceylan, par Knox, tome I, pages 105 & 111*, fig. *ibid.*

Cercopithecus niger barba incanâ promissâ, Wanderu *Zeylanensibus.* Ray, *Syst. quad.* pag. 158.

Silenus simia caudata, barbata, corpore nigro, barbâ niveâ, prolixâ. Linn. *syst. nat.* edit. X, pag. 26. *Nota* Il me paroît que M. Linnæus s'est trompé en rapportant à cet animal le *simia callitriches magnitudine cynocephalorum* de Prosper Alpin, *page 242*, c'est evidemment celui de la *page 245*, que nous venons d'indiquer; il ne faut, pour s'en assurer, que comparer la figure que nous en donnons ici, avec celle de Prosper Alpin.

Cercopithecus barbatus niger, barbâ incanâ, singe noir à barbe blanche. Briss. *reg. anim.* pag. 207. *Nota.* Il nous paroît que le singe indiqué par M. Brisson sous le nom *de singe noir d'Égypte, p. 209*, est le même que celui-ci, d'autant plus qu'il y

conserver à chacun le nom qu'ils portent dans leur pays natal, à Ceylan, parce qu'ils forment au moins deux races distinctes & constantes; l'ouanderou a le corps couvert de poils bruns & noirs, avec une large chevelure & une grande barbe blanche, au contraire le lowando a le corps couvert de poils blanchâtres avec la chevelure & la barbe noires: il y a encore dans le même pays une troisième race ou variété qui pourroit bien être la tige commune des deux autres, parce qu'elle est d'une couleur uniforme & entièrement blanche, corps, chevelure & barbe: ces trois animaux ne sont pas des singes, mais des babouins; ils en ont tous les caractères,

rapporte celui de Prosper Alpin, *page 245*, que nous avons cité ci-dessus.

(b) Lowando, Elwandu, nom de cet animal, à Ceylan, & que nous avons adopté. *Nota.* 1.° Il nous paroît n'être qu'une variété de l'ouanderou. *Nota.* 2.° Il nous paroît qu'il y a une seconde variété dans ces animaux, l'ouanderou a le corps noir & la barbe grise, le lowando a le corps gris & la barbe noire, & il y en a d'autres de même espèce qui sont tout blancs, corps & barbe.

Simia alba seu incanis pilis barbâ nigrâ promissâ. Elwandum *Zeylanensibus*. Ray, *syst. quad.* pag. 158.

tant pour la figure que pour le naturel; ils ſont farouches & même un peu féroces; ils ont le muſeau alongé, la queue courte, & ſont à peu près de la même grandeur & de la même force que les papions, ils ont ſeulement le corps moins ramaſſé, & paroiſſent plus foibles des parties de l'arrière du corps: celui dont nous donnons la figure nous avoit été préſenté ſous une fauſſe dénomination, tant pour le nom que pour le climat. Les gens auxquels il appartenoit, nous dirent qu'il venoit du continent de l'Amérique méridionale, & qu'on l'appeloit *cayouvaſſou.* Je reconnus bientôt que ce mot *cayouvaſſou* eſt un terme braſilien qui ſe prononce *ſajououaſſou*, & qui ſignifie *ſapajou*, & que par conſéquent ce nom avoit été mal appliqué, puiſque tous les ſapajous ont de très-longues queues, au lieu que l'animal dont il eſt ici queſtion, eſt un babouin à queue très-courte; d'ailleurs, non-ſeulement cette eſpèce, mais même aucune eſpèce de babouin, ne ſe trouve en Amérique, par conſéquent on s'étoit auſſi trompé ſur

l'indication du climat, & cela arrive assez ordinairement, sur-tout à ces Montreurs d'ours & de singes, qui, lorsqu'ils ignorent le climat & le nom d'un animal, ne manquent pas de lui appliquer une dénomination etrangère, laquelle vraie ou fausse est également bonne pour l'usage qu'ils en font. Au reste, ces babouins-ouanderous, lorsqu'ils ne sont pas domptés, sont si méchans qu'on est obligé de les tenir dans une cage de fer, ou souvent ils s'agitent avec fureur; mais lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise aisément, & ils paroissent même être plus susceptibles d'éducation que les autres babouins: les Indiens se plaisent à les instruire, & ils prétendent que les autres singes, c'est-à-dire les guenons, respectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité & plus d'intelligence qu'elles. Dans leur état de liberté *(c)*, ils

(c) On trouve au Malabar quatre espèces de singes; la première toute noir, le poil luisant, avec une barbe blanche qui lui ceint le menton, & qui a une palme & plus de longueur; les autres singes ont tant de respect pour cette espèce, qu'ils s'humilient en sa présence comme s'ils étoient capables

ſont extrêmement ſauvages, & ſe tiennent dans les bois *(d)*. Si l'on en croit les Voyageurs, ceux qui ſont tout blancs ſont les plus forts & les plus méchans de tous ; ils ſont très-ardens pour les femmes, & aſſez forts pour les violer lorſqu'ils les trouvent ſeules *(e)*, & ſouvent ils les outragent juſqu'à les faire mourir.

de reconnoître en elle quelque ſupériorité ; les Princes & les Grands eſtiment beaucoup ces ſinges à barbe, qui paroiſſent avoir plus de gravité & d'intelligence que les autres, on les éduque pour des cérémonies & des jeux, & ils s'en acquittent ſi parfaitement, que c'eſt une choſe admirable. *Voyage du Père Vincent Marie*, ch. XIII, p. 405, *traduit par M. le Marquis de Montmirail.*

(d) A Ceylan il ſe trouve des ſinges auſſi grands que nos épagneuls, qui ont le poil gris, le viſage noir avec une grande barbe blanche d'une oreille à l'autre.... On en voit d'autres de la même groſſeur, mais d'une couleur différente ; ils ont le corps, le viſage & la barbe d'une blancheur éclatante ; cette différence de couleur ne paroiſſant pas changer l'eſpèce, on les appelle également *ouanderous ;* ils cauſent peu de mal aux terres cultivées, & ſe tiennent ordinairement dans les bois où ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons, mais quand on les prend, ils mangent de tout. *Relation de Knox*, tome I, pages 107 & 111..... *Hiſtoire générale des Voyages*, tome VIII, page 545.

(e) Les ſinges blancs, qui ſont quelquefois auſſi grands & auſſi méchans que les plus gros dogues

Caractères distinctifs de cette espèce.

L'ouanderou a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue de sept ou huit pouces de long, les dents canines plus longues & plus grosses que celles de l'homme, le museau gros & alongé, la tête environnée d'une large crinière & d'une grande barbe de poils rudes, le corps assez long & assez mince par le bas; il y a dans cette espèce des races qui varient par la couleur du poil; les uns ont celui du corps noir & la barbe blanche; les autres ont le poil du corps blanchâtre & la barbe noire. Ils marchent à quatre pieds plus souvent qu'à deux, & ils ont trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur lorsqu'ils sont debout. Les femelles sont sujettes à l'écoulement périodique.

d'Angleterre, sont plus dangereux que les noirs; ils en veulent principalement aux femmes, & souvent après leur avoir fait cent outrages; ils finissent par les étrangler. Quelquefois ils viennent jusqu'aux habitations, mais les Macacarois qui sont très-jaloux de leurs femmes, n'ont garde de permettre l'entrée de leurs maisons à de si méchans galans: ils les chassent à coups de bâton. *Description du Macacar, page 50.*



B. dir.

LOUANDEROU.

LE MAIMON (a).

LES Singes, les Babouins & les Guenons forment trois troupes, qui laiſſent entr'elles deux intervalles; le premier eſt rempli par le Magot, & le ſecond par le Maimon: celui-ci fait la nuance entre les babouins & les guenons, comme le magot la fait entre les ſinges & les babouins; en effet, le maimon reſſemble encore aux babouins par ſon gros & large muſeau, par ſa queue courte & arquée; mais il en diffère & s'approche des guenons par ſa taille qui eſt fort au-deſſous de celle des babouins, & par la douceur de ſon naturel. M. Edwards nous a donné la figure & la deſcription de cet animal

(a) Maimon. *Maimonet*, nom que l'on a donné dans les derniers ſiècles aux ſinges à queue courte, & que nous avons appliqué à celui-ci en attendant qu'on ſoit informé du nom qu'il porte dans ſon pays natal, à Sumatra & dans les autres provinces de l'Inde méridionale.

Le ſinge à queue de cochon. *Glanures d'Edwards; page 8*, fig. *ibid.*

ſous la dénomination de *ſinge à queue de cochon*, ce caractère particulier ſuffit pour le faire reconnoître, car il eſt le ſeul de tous les babouins & guenons qui ait la queue nue, menue & tournée comme celle du cochon. Il eſt à peu près de la grandeur du magot, & reſſemble ſi fort au macaque qu'on pourroit le prendre pour une variété de cette eſpèce, ſi ſa queue n'étoit pas tout-à fait différente; il a la face nue & baſanée, les yeux châtains, les paupières noires, le nez plat, les lèvres minces avec quelques poils roides, mais trop courts pour faire une mouſtache apparente. Il n'a pas, comme les ſinges & les babouins, les bourſes à l'extérieur & la verge ſaillante; le tout eſt caché ſous la peau, auſſi le maimon, quoique très-vif & plein de feu n'a rien de la pétulance impudente des babouins: il eſt doux, traitable & même careſſant: on le trouve à Sumatra & vraiſemblablement dans les autres provinces de l'Inde méridionale, auſſi ſouffre-t-il avec peine le froid de notre climat: celui

que

que nous avons vu à Paris, n'a vécu que peu de temps, & M. Edwards dit n'avoir gardé qu'un an à Londres celui qu'il a décrit *(b)*.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le maimon a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue nue, recoquillée & longue de cinq ou six pouces, les dents canines pas plus longues à proportion que celles de l'homme: le museau très-large, les orbites des yeux fort saillantes au-dessus, la face, les oreilles, les mains & les pieds nus, & de couleur de chair; le poil d'un noir-olive sur le corps & d'un jaune-roussâtre sur le ventre; il marche

(b) Le singe à queue de cochon de l'île de Sumatra dans la mer des Indes, fut apporté en Angleterre en 1752...... Il étoit extrêmement vif & plein d'action: il étoit approchant de la grosseur d'un chat domestique ordinaire........ c'étoit un mâle...... il a vécu un an entre mes mains; je rencontrai une femelle de la même espèce qu'on montroit par curiosité à Londres, elle étoit la moitié plus grande que mon mâle; ils parurent fort charmés de se voir ensemble, quoique ce fût leur première entrevue. *Glanures d'Edwards, pages 8 & 9.*

tantôt sur deux pieds & tantôt sur quatre : il a deux pieds ou deux pieds & demi de hauteur lorsqu'il est debout. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.





B. dir.

LE MAIMON

LE MACAQUE (a)

ET

L'AIGRETTE (b).

De toutes les Guenons ou Singes à longue queue, le Macaque eſt celui qui approche le plus des Babouins ; il a comme eux, le corps court & ramaſſé,

(a) Macaque. *Macaquo*, nom de cet animal dans ſon pays natal, à Congo, & que nous avons adopté.

Cercopithecus Angolenſis major, in Congo vocatur Macaquo. Marcgr. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 227.

Cercopithecus-cynocephalus ex virideſcentibus & flavicantibus pilis variegatus. Le cercopithèque-cynocéphale. Briſſ. *Regn. anim.* pag. 213. *Nota.* Il me ſemble que M. Briſſon a fait ici un double emploi, & que le ſinge qu'il indique dans l'article ſuivant par la dénomination de *cercopithecus-cynocephalus naribus bifidis, elatis, natibus calvis*, le macaque, eſt le même animal.

Simia (Ægyptiaca) caudâ elongatâ, clunibus tuberoſis nudis. Voyage d'Haſſelquiſt. Roſtock, 1762. *Nota.* L'épithète *Ægyptiaca* a été mal appliquée

la tête grosse, le museau large, le nez plat, les joues ridées, & en même temps, il est plus gros & plus grand que la plupart des autres guenons; il est aussi d'une laideur hideuse, en sorte qu'on pourroit le regarder comme une petite espèce de babouin s'il n'en différoit

à ce singe, qui ne s'est trouvé en Égypte, que parce qu'il y avoit été apporté; ce que nous disons est d'autant mieux fondé que ce Voyageur se contredit lui-même; car après avoir appelé cet animal *singe d'Egypte*, il dit dans le même article qu'il vient d'Éthiopie; l'on sait d'ailleurs qu'il n'y a aucune espèce de singe qui soit naturelle au pays de l'Égypte, & que tous ceux qu'on y voit viennent d'ailleurs par la voie du commerce. *Et si in Ægypto* (dit Prosper Alpin) *nullum simiarum genus nascatur, cujuslibet tamen generis & ex Arabiâ felici & ex Æthiopiâ immensæ mercaturæ causâ illuc convehuntur.* Hist. Ægypt. lib. IV, pag. 240.

Cynamolgos. Simia caudata, imberbis, naribus bifidis, elatis, clunibus tuberosis. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 28.

(b) Aigrette, cette guenon ne nous paroît être qu'une variété du Macaque, nous l'avons appelée l'*Aigrette*, parce qu'elle a un grand épi de poil au-dessus de la tête; nous croyons que c'est le même que l'*Aigula* de M. Linnæus. *Syst. nat. edit. X, pag. 27,* indiqué par Osbeck, sous la dénomination *Simia caudata sub barbato grisea, eminentiâ pilosâ verticis longitudinali.* Itiner. pag. 99.

pas par la queue qu'il porte en arc comme eux, mais qui eſt longue & bien touffue : au lieu que celle des babouins en général, eſt fort courte. Cette eſpèce eſt originaire de Congo & des autres parties de l'Afrique méridionale *(c)*, elle eſt nombreuſe & ſujette à pluſieurs variétés pour la grandeur, les couleurs & la diſpoſition du poil. Celui qu'Haſſelquiſt a décrit avoit le corps long de plus de deux pieds, & ceux que nous avons vus ne l'avoient guère que d'un pied & demi; celui que nous appelons ici l'*Aigrette*, parce qu'il a ſur le ſommet de la tête un épi ou aigrette de poil, ne nous a paru qu'une variété du premier auquel il reſſemble en tout, à l'exception de cette différence & de quelques autres légères variétés dans le poil ; ils ont tous deux les mœurs douces & ſont aſſez dociles ; mais indépendamment d'une odeur de fourmi ou de faux muſc qu'ils répandent autour

(c) *Cercopithecus Angolenſis Macaquo . . . . Caudam portat arcuatam . . . . Clamat* hah, hah ; *dentes habet albiſſimos . . . . Penem habet humano ſimilem inſtar pueri.* Marcgr. *Hiſt. nat.* Braſil. pag. 227.

d'eux, ils sont si mal-propres, si laids & même si affreux lorsqu'ils font la grimace qu'on ne peut les regarder sans horreur & dégoût. Ces guenons vont souvent par troupes & se rassemblent, sur-tout, pour voler des fruits & des légumes. Bosman raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milhio, autant sous leurs bras & autant dans leur bouche, qu'elles s'en retournent ainsi chargées, sautant continuellement sur les pattes de derrière, & que quand on les poursuit, elles jettent les tiges de milhio qu'elles tenoient dans les mains & sous les bras, ne gardant que celles qui sont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vîte sur les quatre pieds; au reste (ajoute ce Voyageur), elles examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milhio qu'elles arrachent, & si elle ne leur plaît pas elles la rejettent à terre & en arrachent d'autres: en sorte que par leur bizarre délicatesse elles causent beaucoup plus de dommages encore que par leurs vols *(d)*.

(d) Voyage de Bosman. *Lettre XIV, pages 258 & suiv.*

Caractères distinctifs de ces espèces.

Le macaque a des abajoues & des callosités sur les fesses, il a la queue longue à peu-près comme la tête & le corps pris ensemble, d'environ dix-huit à vingt pouces; la tête grosse, le museau très-gros, la face nue, livide & ridée, les oreilles velues, le corps court & ramassé, les jambes courtes & grosses; le poil des parties supérieures est d'un cendré-verdâtre, & sur la poitrine & le ventre d'un gris-jaunâtre; il porte une petite crête de poil au-dessus de la tête; il marche à quatre & quelquefois à deux pieds, la longueur de son corps, y compris celle de la tête, est d'environ dix-huit ou vingt pouces. Il paroît qu'il y a dans cette espèce des races beaucoup plus grandes & d'autres plus petites, telle que celle qui suit.

L'aigrette ne nous paroît être qu'une variété du macaque, elle est plus petite d'environ un tiers dans toutes les dimensions: au lieu de la petite crête de poil qui se trouve au sommet de la tête du

macaque, l'aigrette porte un épi droit & pointu; elle ſemble différer encore du macaque par le poil du front qui eſt noir, au lieu que ſur le front du macaque il eſt verdâtre; il paroît auſſi que l'aigrette a la queue plus longue que le macaque, à proportion de la longueur du corps. Les femelles dans ces eſpèces ſont ſujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.





B. dir.

LE MACAQUE



B. dir.

L'AIGRETTE

LE PATAS (a).

LE Patas eſt encore du même pays & à peu-près de la même groſſeur que le Macaque ; mais il en diffère, en ce qu'il a le corps plus alongé, la face moins hideuſe & le poil plus beau ; il eſt même remarquable par la couleur brillante de ſa robe, qui eſt d'un roux ſi vif qu'elle paroît avoir été peinte ; nous avons vu deux de ces animaux qui font variété dans l'eſpèce, le premier porte un bandeau de poils noirs au-deſſus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre ; le ſecond ne diffère du premier que par la couleur de ce bandeau qui eſt blanc, tous deux ont du poil long

(a) Nom de cette eſpèce de guenon ou Singe à longue queue, dans ſon pays natal au Sénégal, & que nous avons adopté, on l'appelle vulgairement le *Singe rouge du Sénégal.*

En arrivant à Tabao, Brue trouva une nouvelle eſpèce de ſinge d'un rouge ſi vif qu'on l'auroit pris pour une peinture de l'art....... Les Nègres les nomment *Patas.* Relation de Brue. *Hiſtoire générale des voyages, tome II, page 520.*

au-dessous du menton & autour des joues, ce qui leur fait une belle barbe; mais le premier l'a jaune, & le second l'a blanche: cette variété paroît en indiquer d'autres dans la couleur du poil, & je suis fort porté à croire que l'espèce de guenon couleur de chat sauvage dont parle Marmol *(b)*, & qu'il dit venir du pays des Nègres, sont des variétés de l'espèce du patas. Ces guenons sont moins adroites que les autres, & en même temps elles sont extrêmement curieuses; « je les ai vues, dit Brue *(c)*, descendre » du haut des arbres jusqu'à l'extrémité » des branches pour admirer les barques » à leur passage; elles les considéroient » quelque temps & paroissant s'entre- » tenir de ce qu'elles avoient vu, elles » abandonnoient la place à celles qui » arrivoient après; quelques-unes de- » vinrent familières jusqu'à jeter des

(b) Les singes de couleur de chat sauvage avec la queue longue & le museau blanc ou noir, qui s'appellent communément en Espagne, *Galos-paulés*, viennent du pays des Nègres. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 57.*

(c) Relation de Brue. *Histoire générale des Voyages, tome II, page 521.*

« branches aux François, qui leur ré-
« pondirent à coups de fusils; il en
« tomba quelques-unes, d'autres de-
« meurèrent blessées, & tout le reste
« tomba dans une étrange consternation;
« une partie se mit à pousser des cris
« affreux, une autre à ramasser des
« pierres pour les jeter à leurs ennemis;
« quelques-unes se vidèrent le ventre
« dans leur main & s'efforcèrent d'en-
« voyer ce présent aux spectateurs,
« mais s'apercevant à la fin que le com-
« bat étoit du moins égal, elles prirent
« le parti de se retirer ».

Il est à présumer que c'est de cette même espèce de guenon dont parle le Maire : « on ne sauroit exprimer, dit ce Voyageur, le dégât que les singes
« font dans les terres du Sénégal lorsque
« le mil & les grains dont ils se nour-
« rissent, sont en maturité; ils s'assem-
« blent quarante ou cinquante; l'un
« d'eux demeure en sentinelle sur un
« arbre, écoute & regarde de tous côtés
« pendant que les autres font la récolte;
« dès qu'il aperçoit quelqu'un, il crie
« comme un enragé pour avertir les

» autres, qui, au signal, s'enfuient avec
» leur proie, sautant d'un arbre à l'autre
» avec une prodigieuse agilité: les fe-
» melles qui portent leurs petits contre
» leur ventre, s'enfuient comme les
» autres, & sautent comme si elles
n'avoient rien *(d)* ».

Au reste, quoiqu'il y ait dans toutes les terres de l'Afrique un très-grand nombre d'espèces de singes, de babouins & de guenons, dont quelques-unes paroissent assez semblables, les Voyageurs *(e)* ont cependant remarqué qu'elles ne se mêlent jamais, & que pour l'ordinaire chaque espèce habite un quartier différent.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le patas a des abajoues & des callosités sur les fesses, sa queue est moins

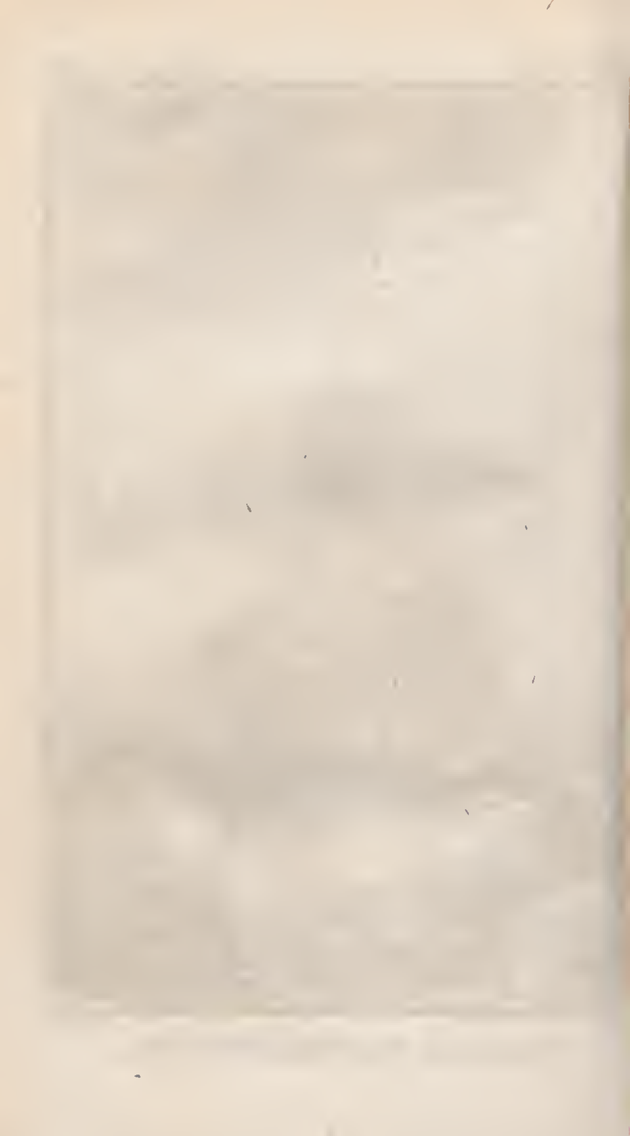
(d) Voyages de le Maire, *pages 103 & 104.*

(e) On s'engageroit dans un détail infini si l'on vouloit décrire toutes les espèces de singes qui se trouvent depuis Arquin jusqu'à Sierra-Leona; ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne se mêlent point & qu'on n'en voit jamais de deux sortes dans le même quartier. *Histoire générale des voyages, tome II, page 221.*



B. dir.

PATAS À BANDEAU-NOIR





B. dir.

PATAS A BANDEAU-BLANC.

longue que la tête & le corps pris ensemble; il a le sommet de la tête plat, le museau long, le corps alongé, les jambes longues; il a du poil noir sur le nez & un bandeau étroit de même couleur au-dessus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre; le poil de toutes les parties supérieures du corps est d'un roux presque rouge, & celui des parties de dessous, telles que la gorge, la poitrine & le ventre, est d'un gris-jaunâtre. Il y a variété dans cette espèce pour la couleur du bandeau qui est au-dessus des yeux, les uns l'ont noir & les autres blanc. Ils n'agitent pas leur mâchoire, comme le font les autres guenons lorsqu'elles sont en colère; ils marchent à quatre pieds plus souvent qu'à deux, & ils ont environ un pied & demi ou deux pieds, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il paroît, par le témoignage des Voyageurs, qu'il y en a de plus grands. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.

LE MALBROUCK (a) ET LE BONNET-CHINOIS (b).

CES deux Guenons ou Singes à longue queue nous paroissent être de la

(a) *Malbrouck*, nom de cet animal dans son pays natal, à Bengale, & que nous avons adopté.

Cercopithecus primus, *Clusii Exotic.* page 371. *Nota.* Clusius est le seul qui ait donné la figure de ce singe, que Nieremberg & Jonston ont copiée : mais Clusius n'avoit pas vu l'animal, il en avoit seulement une figure enluminée qu'il dit même avoir fait corriger par son Peintre. Je ne fais cette observation que pour fonder un doute que je crois très-raisonnable, c'est que le flocon de poil qui est au bout de la queue est une imagination du dessinateur ; de tous les singes à queue qui nous sont connus, il n'y a que le *sagoin Marikina* ou *petit lion*, qui ait un flocon de poils au bout de la queue, encore cela n'est-il pas fort sensible : en ôtant donc ce flocon de poils qui me paroît imaginaire dans la figure donnée par Clusius, ce singe sera notre malbrouck.

Faunus. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 26.

(b) *Bonnet-chinois*, nom que l'on a donné à cette espèce de guenon ou singe à longue queue,

même eſpèce, & cette eſpèce, quoique différente à quelques égards de celle du Macaque, ne laiſſe pas d'en être aſſez voiſine, pour que nous ſoyons dans le doute ſi le Macaque, l'Aigrette, le Malbrouck & le Bonnet-chinois ne ſont pas quatre variétés, c'eſt-à-dire, quatre races conſtantes d'une ſeule & même eſpèce. Comme ces animaux ne produiſent pas dans notre climat, nous n'avons pu acquérir par l'expérience aucune connoiſſance ſur l'unité ou la diverſité de leurs eſpèces, & nous ſommes réduits à en juger par la différence de la figure & des autres attributs extérieurs. Le macaque & l'aigrette nous ont paru aſſez ſemblables pour préſumer qu'ils ſont de la même eſpèce; il en eſt de même du malbrouck & du bonnet-chinois, mais comme ils diffèrent plus des deux premiers qu'ils ne diffèrent entr'eux, nous avons cru devoir les en ſéparer. Notre préſomption ſur la diverſité de ces deux eſpèces eſt fondée

parce qu'elle a le poil du ſommet de la tête diſpoſé en forme de calotte ou de bonnet plat, comme le ſont les bonnets des Chinois.

1.° ſur la différence de la forme extérieure, 2.° ſur celle de la couleur & de la diſpoſition du poil, 3.° ſur les différences qui ſe trouvent dans les proportions du ſquelette de chacun de ces animaux, & enfin ſur ce que les deux premiers ſont natifs des contrées méridionales de l'Afrique, & que les deux dont il s'agit ici ſont du pays de Bengale : cette dernière conſidération eſt d'un auſſi grand poids qu'aucune autre ; car nous avons prouvé que dans les animaux ſauvages & indépendans de l'homme, l'éloignement du climat eſt un indice aſſez ſûr de celui des eſpèces : au reſte, le malbrouck & le bonnet-chinois ne ſont pas les ſeules eſpèces ou races de ſinges que l'on trouve à Bengale *(c)*; il paroît, par le témoignage des

(c) *Nota.* Je crois qu'on peut rapporter au malbrouck de Bengale l'eſpèce de ſinge à poil griſâtre de Calicut dont parle Pyrard ; il eſt (dit ce Voyadeur) défendu de tuer aucun ſinge dans ce pays ; ils ſont ſi importuns, ſi fâcheux & en ſi grand nombre qu'ils cauſent beaucoup de dommage, & que les habitans des villes & des campagnes ſont obligés de mettre des treillis à leurs fenêtres pour les empêcher d'entrer dans les maiſons. *Voyages de Fr. Pyrard, tome I, page 427.*

Voyageurs, qu'il y en a quatre variétés, ſavoir, des blancs, des noirs, des rouges & des gris; ils diſent que les noirs ſont les plus aiſés à apprivoiſer: ceux-ci étoient d'un gris-rouſsâtre, & nous ont paru privés & même aſſez dociles.

« Ces animaux, diſent les Voyageurs *(d)*, dérobent les fruits & ſur- « tout les cannes de ſucre; l'un d'eux « fait ſentinelle ſur un arbre, pendant « que les autres ſe chargent du butin; « s'il aperçoit quelqu'un; il crie *houp,* « *houp, houp,* d'une voix haute & diſ- « tincte; au moment de l'avis, tous « jettent les cannes qu'ils tenoient dans « la main gauche, & ils s'enfuient en « courant à trois pieds, & s'ils ſont « vivement pourſuivis, ils jettent encore « ce qu'ils tenoient dans la main droite, « & ſe ſauvent en grimpant ſur les « arbres qui ſont leurs demeures ordi- « naires; ils ſautent d'arbres en arbres; « les femelles même chargées de leurs « petits, qui les tiennent étroitement « embraſſées, ſautent auſſi comme les «

(d) Voyage d'Innigo de Biervillas, *partie I.re page 172.*

» autres, mais tombent quelquefois. Ces
» animaux ne s'apprivoiſent qu'à demi,
» il faut toujours les tenir à la chaîne;
» ils ne produiſent pas dans leur état
» de ſervitude, même dans leur pays,
» il faut qu'ils ſoient en liberté dans
» leurs bois. Lorſque les fruits & les
» plantes ſucculentes leur manquent, ils
» mangent des inſectes, & quelquefois
» ils deſcendent ſur les bords des fleuves
» & de la mer pour attraper des poiſſons
» & des crabes; ils mettent leur queue
» entre les pinces du crabe, & dès
» qu'elles ſerrent, ils l'enlèvent bruſ-
» quement & l'emportent pour le man-
» ger à leur aiſe. Ils cueillent les noix
» de cocos, & ſavent fort bien en tirer
» la liqueur pour la boire, & le noyau
» pour le manger. Ils boivent auſſi du
» *zari* qui degoutte par des *bamboches*
» qu'on met exprès à la cime des arbres
» pour en attirer la liqueur, & ils ſe
» ſervent de l'occaſion. On les prend
» par le moyen des noix de cocos où
» l'on fait une petite ouverture; ils y
» fourent la patte avec peine, parce
» que le trou eſt étroit, & les gens qui

ſont à l'affût les prennent avant qu'ils « ne puiſſent ſe dégager. Dans les pro- « vinces de l'Inde, habitées par les Bra- « mans, qui, comme l'on ſait, épargnent « la vie de tous les animaux, les ſinges, « plus reſpectés encore que tous les « autres, ſont en nombre infini ; ils « viennent en troupe dans les villes, ils « entrent dans les maiſons à toute heure, « en toute liberté ; en ſorte que ceux « qui vendent des denrées, & ſur-tout « des fruits, des légumes, &c. ont bien « de la peine à les conſerver ». Il y a dans Amadabad, capitale du Guzarate, deux ou trois hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les ſinges eſtropiés, invalides, & même ceux qui ſans être malades veulent y demeurer. Deux fois par ſemaine les ſinges du voiſinage de cette ville ſe rendent, d'eux-mêmes, tous enſemble dans les rues, enſuite ils montent ſur les maiſons qui ont chacune une petite terraſſe, où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs ; on ne manque pas de mettre ces deux jours-là ſur ces petites terraſſes du riz, du millet, des cannes de ſucre dans la ſaiſon,

& autres choses semblables; car si par hasard les singes ne trouvoient pas leur provision sur ces terrasses, ils romproient les tuiles dont le reste de la maison est couvert, & feroient un grand désordre. Ils ne mangent rien sans le bien sentir auparavant, & lorsqu'ils sont repus, ils remplissent pour le lendemain les poches de leurs joues. Les oiseaux ne peuvent guère nicher sur les arbres dans les endroits où il y a beaucoup de singes, car ils ne manquent jamais de détruire les nids & de jeter les œufs par terre *(e)*.

Les ennemis les plus redoutables pour les singes ne sont ni le tigre ni les autres bêtes féroces, car ils leur échappent aisément par leur legèreté & par le choix de leur domicile au-dessus des arbres, où il n'y a que les serpens qui aillent les chercher & sachent les surprendre.

(e) Voyez les voyages de la Boulaye-le-Gouz, *page 253;* la relation de Thévenot, *tome III, page 20;* le voyage de Gemelli Carreri, *tome V, page 164;* le recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales, *tome VII, page 36;* le voyage d'Orient du P. Philippe, *page 312;* & le voyage de Tavernier, *tome III, page 64.*

« Les singes, dit un Voyageur, sont en possession d'être maîtres des forêts; « car il n'y a ni tigres ni lions qui leur « disputent le terrein; ils n'ont rien à « craindre que les serpens, qui, nuit « & jour leur font la guerre; il y en a « de prodigieuse grandeur, qui tout « d'un coup avalent un singe; d'autres « moins gros, mais plus agiles, les vont « chercher jusque sur les arbres..... « Ils épient le temps où ils sont en- « dormis, &c. » *(f)*.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le malbrouck a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue à peuprès longue comme la tête & le corps pris ensemble, les paupières couleur de chair, la face d'un gris-cendré, les yeux grands, le museau large & relevé, les oreilles grandes, minces & couleur de chair: il porte un bandeau de poils gris, comme la mone; mais au reste il a le poil d'une couleur uniforme, d'un jaunebrun sur les parties supérieures du corps, & d'un gris-jaunâtre sur celles du dessous;

(f) Description historique du Macacar, *page 51*.

il marche à quatre pieds, & il a environ un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue.

Le bonnet-chinois paroît être une variété du malbrouck; il en diffère en ce qu'il a le poil du ſommet de la tête diſpoſé en forme de calotte ou de bonnet plat, & que ſa queue eſt plus longue à proportion du corps. Les femelles, dans ces deux races ſont ſujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.





B dir.

LE MALBROUCK.



LE BONNET-CHINOIS.

LE MANGABEY (a).

NOUS avons eu deux individus de cette eſpèce de Guenons ou Singes à longue queue ; tous deux nous ont été donnés ſous la dénomination de *Singes de Madagaſcar :* il eſt facile de les diſtinguer de tous les autres par un caractère très-apparent. Les Mangabeys ont les paupières nues & d'une blancheur frappante ; ils ont auſſi le muſeau gros, large & alongé ; & un bourrelet ſaillant autour des yeux. Ils varient pour les couleurs ; les uns ont le poil de la tête noir, celui du cou & du deſſus du

(a) *Mangabey*, nom précaire que nous donnons à cet animal, en attendant qu'on ſache ſon vrai nom ; comme il ſe trouve à Madagaſcar, dans les terres voiſines de Mangabey, cette dénomination en rappellera l'idée aux Voyageurs qui ſeront à portée de le voir & de s'informer du nom qu'il porte dans cette île qui eſt ſon pays natal.

Æthiops, ſimia caudata imberbis, vertice pilis arrectis lunulâque frontis albis . . . corpus fuſcum, ſubtus album, cauda recta, ſubtus alba, ſupercilia ſeu lunula alba tranſverſa, palpebra ſuperior nuda, alba, aures acutiuſculæ. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 28.

corps, brun-fauve & le ventre blanc; les autres l'ont plus clair ſur la tête & ſur le corps, & ils diffèrent ſur-tout des premiers par un large collier de poils blancs qui leur environnent le cou & les joues : tous deux portent la queue relevée, & ont le poil long & touffu; ils ſont du même pays que le vari; & comme ils lui reſſemblent par l'alongement du muſeau, par la longueur de la queue, par la manière de la porter, & par les variétés de la couleur du poil, ils me paroiſſent faire la nuance entre les makis & les guenons.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Mangabey a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, la queue auſſi longue que la tête & le corps pris enſemble. Il a un bourrelet proéminent autour des yeux & la paupière ſupérieure d'une blancheur frappante. Son muſeau eſt gros & long, ſes ſourcils ſont d'un poil roide & hériſſé, ſes oreilles ſont noires & preſque nues; le poil des parties ſupérieures du corps eſt brun, & celui des parties inférieures eſt gris.

Il y a



LE MANGABEY.



B. dir.

LE MANGABEY À COLLIER BLANC.

Il y a variété dans cette eſpèce; les uns étant de couleur uniforme, & les autres ayant un cercle de poil blanc en forme de collier autour du cou, & en forme de barbe autour des joues. Ils marchent à quatre pieds, & ils ont à peu près un pied & demi de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue. Les femelles, dans ces eſpèces ſont ſujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.



LA MONE (a).

LA Mone eſt la plus commune des guenons ou ſinges à longue queue, nous l'avons eu vivante pendant pluſieurs années; c'eſt, avec le magot, l'eſpèce qui s'accommode le mieux de

(a) Mone, *Mona*, *Monina*, *Mounina*, eſt le noms des *Guenons* ou *Singes à longue queue*, dans les langues Moreſque, Eſpagnole & Provençale..... *Reperiuntur in Mauritaniæ ſilvis ſimiarum variæ ſpecies quarum quæ caudam gerunt Monæ dicuntur.* Leon. Afric. *Deſc. Africæ*, Vol. II, pag. 757. — *Simii caudati & barbati qui vulgo* monichi *vocantur.* Proſp. Alp. *Hiſt. Ægypt.* lib. IV, pag. 242. *Nota.* Le nom *Monkie* que les Anglois ont donné aux guenons ou ſinges à longue queue eſt dérivé de *Monichi*, & tous deux paroiſſent venir de *Mona* ou *Monina*, nom primitif de ces animaux.

Kebos Ariſtotelis. *Kypor* Avicennæ. *Kebos* & *Kypor*, ſont les noms par leſquels les Grecs & les Arabes déſignoient les ſinges à longue queue, & dont les couleurs étoient variées; celui dont il eſt ici queſtion a plus qu'aucun autre cette variété dans les couleurs, & par cette raiſon on l'appelle vulgairement le *ſinge varié.*

Cercopithecus pilis ex nigro & rufo variegatis veſtitus, pedibus nigris, caudâ cinereâ. Le ſinge varié. Briſſ. *regn. anim.* pag. 198.

la température de notre climat: cela seul suffiroit pour prouver qu'elle n'est pas originaire des pays les plus chauds de l'Afrique & des Indes méridionales; & elle se trouve en effet en Barbarie, en Arabie, en Perse & dans les autres parties de l'Asie *(b)* qui étoient connues des Anciens; ils l'avoient désignée par le nom de *kebos, cebus, cæphus,* à cause de la variété de ses couleurs; elle a en effet la face brune, avec une espèce de barbe mêlée de blanc, de jaune & d'un peu de noir; le poil du dessus de la tête & du cou, mêlé de jaune & de noir; celui du dos mêlé de roux & de noir; le ventre blanchâtre aussi-bien que l'intérieur des cuisses & des jambes, l'extérieur des jambes & les pieds noirs, la queue d'un gris foncé, deux petites taches blanches, une de chaque côté de l'origine de la queue, un croissant de poil gris sur le front: une bande noire depuis les yeux jusqu'aux oreilles, &

(b) Monichi *simii caudati & barbati ex Æthiopiæ locis conterminis in Ægyptum deducuntur; suntque admodum cicures & mundi.* Prosp. Alp. *Ægypt.* lib. IV, pag. 242.

depuis les oreilles jusqu'à l'épaule & au bras; quelques-uns l'ont appelée *nonne* par corruption de *mone;* d'autres à cause de sa barbe grise, l'ont appelé le *vieillard,* mais la dénomination vulgaire sous laquelle la mone est la plus connue, est celle de *singe varié*, & cette dénomination répond parfaitement au nom *kebos* que lui avoient donné les Grecs, & qui par la définition d'Aristote désigne une *guenon* ou *singe à longue queue, de couleur variée.*

En général, les guenons sont d'un naturel beaucoup plus doux que les babouins, & d'un caractère moins triste que les singes; elles sont vives jusqu'à l'extravagance & sans férocité, car elles deviennent dociles dès qu'on les fixe par la crainte; la mone en particulier est susceptible d'éducation, & même d'un certain attachement pour ceux qui la soignent; celle que nous avons nourrie se laissoit toucher & enlever par les gens qu'elle connoissoit, mais elle se refusoit aux autres & même les mordoit; elle cherchoit aussi à se mettre en liberté, on la tenoit attachée avec une longue chaîne; quand elle pouvoit ou la rompre

ou s'en délivrer, elle s'enfuyoit à la campagne, & quoiqu'elle ne revînt pas d'elle-même, elle se laissoit assez aisément reprendre par son maître : elle mangeoit de tout, de la viande cuite, du pain & sur-tout des fruits ; elle cherchoit aussi les araignées, les fourmis, les insectes *(c)*; elle remplissoit ses abajoues, lorsqu'on lui donnoit plusieurs morceaux de suite : cette habitude est commune à tous les babouins & guenons, auxquels la Nature a donné ces espèces de poches au bas des joues, où ils peuvent garder une quantité d'alimens assez grande pour se nourrir un jour ou deux.

Caractères distinctifs de cette espèce.

La Mone a des abajoues & des callosités sur les fesses, elle a la queue d'environ deux pieds de longueur, plus

(c) C'est vraisemblablement de cette espèce dont parle Ludolf, sous le nom de *singe de l'Abissinie :* « ils vont, dit-il, par grandes troupes : comme ils aiment extrêmement les fourmis & les vers, « il n'y a aucunes pierres qu'ils ne renversent ou « qu'ils ne remuent pour attraper les insectes qui « sont dessous ». *Histoire de l'Abissinie, page 41.*

longue d'un demi-pied que la tête & le corps pris enſemble; la tête petite & ronde, le muſeau gros & court, la face couleur de chair baſanée; elle porte un bandeau de poil gris ſur le front, une bande de poils noirs qui s'étend des yeux aux oreilles, & des oreilles juſqu'aux épaules & aux bras; elle a une eſpèce de barbe griſe formée par les poils de la gorge & du deſſous du cou qui ſont plus longs que les autres; ſon poil eſt d'un noir-rouſsâtre ſur le corps, blanchâtre ſous le ventre; l'extérieur des jambes & les pieds ſont noirs, la queue eſt d'un gris-brun avec deux taches blanches de chaque côté de ſon origine; elle marche à quatre pieds, & la longueur de ſa tête & de ſon corps pris enſemble depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, eſt d'environ un pied & demi. La femelle eſt ſujette, comme les femmes, à l'écoulement périodique.



LA MONE.

B. dir.

LE CALLITRICHE (a).

CALLITRIX est un terme employé par Homère, pour exprimer en général la belle couleur du poil des animaux: ce n'est que plusieurs siècles après celui d'Homère que les Grecs ont en particulier appliqué ce nom à quelques espèces de *guenons* ou *singes à longue queue*, remarquables par la beauté des couleurs de leur poil; mais il doit appartenir de préférence à celui dont il est ici question. Il est d'un beau vert sur le corps, d'un beau blanc sur la gorge & le ventre, & il a la face d'un beau noir; d'ailleurs il

(a) *Cercopithecus ex cinereo flavescens, genis longis pilis albis obsitis.* Le singe vert. *Briss. regn. anim.* pag. 204.

Le Singe de l'île Saint-Jacques; on donne souvent à cet animal le nom de *Singe vert*, & nous le distinguons par ce nom; nos gens de mer l'appellent en général le *Singe de Saint-Jacques*, parce qu'il se trouve dans cette île du Cap-vert. *Glanures d'Edwards, pag. 10*, fig. *ibid.*

Aux îles du Cap-vert, il y a des singes à longue queue, qui ont le visage noir. *Voyage de Dampier, tome IV, page 34.*

se trouve en Mauritanie & dans les terres de l'ancienne Carthage : ainsi il y a toute apparence qu'il étoit connu des Grecs & des Romains, & que c'étoit l'une des *guenons* ou *singes à longue queue*, auxquels ils donnoient le nom de *callitrix*; il y a d'autres guenons de couleur blonde dans les terres voisines de l'Égypte, soit du côté de l'Æthiopie, soit de celui de l'Arabie, que les Anciens ont aussi désignés par le nom générique de *callitrix*. Prosper Alpin & Pietro della Valle *(b)*, parlent de ces callitriches de couleur blonde; nous n'avons pas vu cette espèce blonde, qui n'est peut-être qu'une variété de celle-ci ou de celle de la mone, qui est très-commune dans ces mêmes contrées.

(b) Simium Callitrichum Cairi in ædibus habuimus, felem magnam quodamtenus magnitudine æmulantem, prolixiori corporis figurâ, capite parvo erat & rotundo.... corpore circa illa gracilicissimo, toto corpore rufo rutilove spectabatur. facies vero humanæ similis fuit nigra, undique barbara sed barba albi erat coloris... caudamque longam rutilamque habebat. Prosp. Alp. *Hist. Ægypt.* lib. IV, pag. 244, fig. tab. XX. n.° 4. — J'ai vu aussi dans le Caire plusieurs animaux vivans, comme des *Callitriches* ou *Guenons* de couleur blonde. *Voyage de Pietro della Valle*, tome I, page 401.

Au reste, il paroît que le *callitriche* ou *singe vert* se trouve au Sénégal, aussi-bien qu'en Mauritanie & aux îles du Cap-vert. M. Adanson rapporte que les environs des bois de Podor, le long du fleuve Niger, sont remplis de singes verts. « Je n'aperçus ces singes, dit cet Auteur, que par les branches qu'ils « cassoient au haut des arbres, d'où « elles tomboient sur moi : car ils étoient « d'ailleurs fort silencieux & si légers « dans leurs gambades, qu'il eût été « difficile de les entendre ; je n'allai pas « plus loin, & j'en tuai d'abord un, « deux & même trois, sans que les autres « parussent effrayés ; cependant lorsque « la plupart se sentirent blessés, ils com- « mencèrent à se mettre à l'abri ; les « uns en se cachant derrière les grosses « branches, les autres en descendant à « terre ; d'autres enfin, & c'étoit le plus « grand nombre, s'élançoient de la « pointe d'un arbre sur la cime d'un « autre. . . . Pendant ce petit manège, « je continuois toujours à tirer dessus, « & j'en tuai jusqu'au nombre de vingt- « trois en moins d'une heure & dans un «

» espace de vingt toises, sans qu'aucun
» d'eux eût jeté un seul cri: quoiqu'ils
» se fussent plusieurs fois rassemblés par
» compagnie en sourcillant, grinçant
» des dents & faisant mine de vouloir
m'attaquer ». *Voyage au Sénégal, par M. Adanson, page 178.*

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le callitriche a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue beaucoup plus longue que la tête & le corps pris ensemble; il a la tête petite, le museau alongé, la face noire aussi-bien que les oreilles; il porte une bande étroite au lieu de sourcils au bas du front, & cette bande est de longs poils noirs. Il est d'un vert vif mêlé d'un peu de jaune sur le corps, & d'un blanc-jaunâtre sur la poitrine & le ventre; il marche à quatre pieds, & la longueur de son corps, y compris celle de la tête, est d'environ quinze pouces. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.





LE CALLITRICHE.

B. dir.

LE MOUSTAC (a).

LE Moustac nous paroît être du même pays que le Macaque, parce qu'il a, comme lui, le corps plus court & plus ramassé que les autres guenons; c'est très-vraisemblablement le même animal que les Voyageurs de Guinée ont appelé *Blanc-nez (b)*, parce qu'en effet, il a les lèvres au-dessous du nez d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu-noirâtre; il a aussi deux toupets de poils jaunes au-

(a) Moustac. *Mustax.* Moustache: comme la Guenon dont il est ici question n'a point été nommée, nous lui avons donné ce nom, qui suffira pour la faire reconnoître & distinguer de toutes les autres; elle est en effet très-remarquable par sa lèvre supérieure, qui est nue & d'une blancheur d'autant plus frappante, que le reste de sa face est noir.

(b) Il y a d'autres Singes à la côte d'Or, que l'on nomme *Blancs-nez*, parce que c'est la seule partie de leur corps qui soit de cette couleur: ils sont puans & farouches. *Relation d'Artus, histoire générale des voyages, tome IV, page 238.*

dessous des oreilles, ce qui lui donne l'air très-singulier ; & comme il est en même temps d'assez petite taille, c'est de tous les singes à longue queue celui qui nous paru le plus joli.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le moustac a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue beaucoup plus longue que la tête & le corps pris ensemble, elle a dix-neuf ou vingt pouces de longueur; il a la face d'un noir-bleuâtre avec une grande & large marque blanche en forme de chevron au-dessous du nez & sur toute l'étendue de la lèvre supérieure, qui est nue dans toute cette partie ; elle est seulement bordée de poils noirs, aussi-bien que la lèvre inférieure tout autour de la bouche: il a le corps court & ramassé; il porte deux gros toupets de poil d'un jaune vif au-dessous des oreilles ; il a aussi un toupet de poil hérissé au-dessus de la tête ; le poil du corps est d'un cendré-verdâtre ; la poitrine & le ventre



LE MOUSTAC.

B. dir.

d'un cendré-blanchâtre ; il marche à quatre pieds, & il n'a qu'environ un pied de longueur, la tête & le corps compris. La femelle eſt ſujette à l'écoulement périodique.



LE TALAPOIN(a).

CETTE Guenon est de petite taille, & d'une assez jolie figure; son nom paroîtroit indiquer qu'elle se trouve à Siam & dans les autres provinces de l'Asie orientale, mais nous ne pouvons l'assurer; seulement, il est certain qu'elle est originaire de l'ancien continent & qu'elle ne se trouve point dans le nouveau, parce qu'elle a des abajoues & des callosités sur les fesses, & que ces deux caractères n'appartiennent ni aux sagoins ni aux sapajous, qui sont les seuls animaux du nouveau monde qu'on puisse comparer aux guenons.

Ce qui me porte à croire indépendamment du nom, que cette guenon se trouve plus communément aux Indes orientales qu'en Afrique, c'est que les Voyageurs rapportent que la plupart des singes de cette partie de l'Asie ont

(a) *Talapoin*, nom sous lequel ce Singe nous a été donné, & que nous avons adopté.

le poil d'un vert-brun. « Les ſinges du Guzarate, diſent-ils, ſont d'un « vert brun, ils ont la barbe & les « ſourcils longs & blancs : ces animaux « que les Banianes laiſſent multiplier à « l'infini par un principe de religion, « ſont ſi familiers, qu'ils entrent dans « les maiſons à toute heure & en ſi « grand nombre que les marchands de « fruits & de confitures ont beaucoup « de peine à conſerver leurs marchan- « diſes *(b)* ».

M. Edwards a donné la figure & la deſcription d'une guenon, ſous le nom de *Singe noir de moyenne grandeur,* qui nous paroît approcher de l'eſpèce du talapoin plus que d'aucune autre. J'ai cru devoir en rapporter ici la deſcription *(c)*, & renvoyer à la figure, donnée

(b) Hiſtoire générale des voyages, *tome X, page 67.*

(c) Ce ſinge étoit à peu près de la taille d'un gros chat, il étoit d'un naturel doux, ne faiſant mal à perſonne..... c'étoit un mâle, & il étoit un peu vieux....... ſa tête étoit aſſez ronde, la peau de ſon viſage, étoit d'une couleur de chair rembrunie, couverte de poils noirs aſſez clair-ſemés; les oreilles étoient faites comme celles de l'homme; les yeux

par M. Edwards, pour qu'on puisse comparer ces animaux : on verra qu'à l'exception de la grandeur & de la couleur, ils se ressemblent assez pour qu'on doive présumer que ce sont au moins deux espèces bien voisines, si ce ne sont pas des variétés de la même espèce : dans ce cas, comme nous ne sommes pas sûrs que notre talapoin soit natif des Indes orientales, & que M. Edwards assure que celui qu'il décrit venoit de Guinée ; nous rendrions le talapoin à ce même climat, ou bien nous supposerions que cette espèce se trouve également dans les terres du midi de l'Afrique & de l'Asie : c'est vraisemblablement de

étoient d'une couleur de noisette-rougeâtre avec les paupières noires ; le poil étoit long au-dessous des yeux, & les sourcils se joignoient ; il étoit long aussi sur les tempes & couvroit en partie les oreilles ; la tête, le dos, les jambes de devant & de derrière & la queue étoient couverts d'assez longs poils d'un brun-noirâtre, qui n'étoit ni trop doux ni trop rude ; la poitrine, le ventre, &c. étoient presque sans poil, d'une couleur de chair rembrunie, ayant des bouts de sein à la poitrine. Les quatre pattes étoient faites à peu près comme la main de l'homme, étant couvertes d'une peau douce & noire presque sans poils ; les ongles étoient plats. *Glanures d'Edwards, page 221.*



LE TALAPOIN

B. dir.

cette même espèce de singes noirs, décrits par M. Edwards, dont parle Bosman, sous le nom de *Baurdmannetjes*, & dont il dit que la peau fait une bonne fourrure *(d)*.

(d) On trouve en Guinée une troisième espèce de singes parfaitement jolis, qui ont pour l'ordinaire deux pieds de hauteur; leur poil est extrêmement noir, de la longueur d'un doigt & davantage, avec une barbe blanche, d'où les Hollandois les ont appelés *Baurdmannetjes* : on fait des bonnets de leur peau, & chaque fourrure s'achette quatre écus. *Voyage de Bosman, page 258.*



LE DOUC (a).

LE Douc est le dernier de la classe des animaux, que nous avons appelés *Singes, Babouins* & *Guenons :* sans être précisément d'aucun de ces trois genres, il participe de tous; il tient des guenons par sa queue longue, des babouins par sa grande taille, & des singes par sa face plate; il a de plus un caractère particulier, & par lequel il paroît faire la nuance entre les guenons & les sapajous: ces deux familles d'animaux diffèrent entre elles, en ce que les guenons ont les fesses pelées, & que tous les sapajous les ont couvertes de poil; le douc est la seule des guenons qui ait du poil sur

(a) Douc, nom de cet animal à la Cochinchine, & que nous avons adopté: ce nom que nous ignorions nous a été donné par M. Poivre, aussi-bien que l'animal même. *Sifac* à Madagascar.

Cercopithecus cinereus, genis longis pilis ex albo flavicantibus obsitis, torque ex castaneo purpurascente. Le grand singe de la Cochinchine. Briss. *regn. anim.* pag. 205.

les feſſes comme les ſapajous : il leur reſſemble auſſi par l'aplatiſſement du muſeau : mais en tout, il approche infiniment plus des guenons que des ſapajous deſquels il diffère, en ce qu'il n'a pas la queue prenante, & auſſi par pluſieurs autres caractères eſſentiels : d'ailleurs l'intervalle qui ſépare ces deux familles eſt immenſe, puiſque le douc & toutes les guenons ſont de l'ancien continent, tandis que tous les ſapajous ne ſe trouvent que dans le nouveau : on pourroit dire auſſi, avec quelque raiſon, que le douc ayant une longue queue comme les guenons, & n'ayant pas comme elles des calloſités ſur les feſſes, il fait la nuance entre les orang-outangs & les guenons, comme le gibbon la fait auſſi à un autre égard, n'ayant point de queue comme les orang-outangs, mais ayant des calloſités ſur les feſſes comme les guenons. Indépendamment de ces rapports généraux, le douc a des caractères particuliers, par leſquels il eſt très-remarquable & fort aiſé à diſtinguer de tous les ſinges, babouins, guenons ou ſapajous, même

au premier coup d'œil ; ſa robe variée de toutes couleurs, ſemble indiquer l'ambiguité de ſa nature ; & en-même temps différencier ſon eſpèce d'une manière évidente. Il porte autour du cou un collier d'un brun-pourpre ; autour des joues une barbe blanche ; il a les lèvres & le tour des yeux noirs, la face & les oreilles rouges ; le deſſus de la tête & le corps gris, la poitrine & le ventre jaune, les jambes blanches en bas, noires en haut ; la queue blanche avec une large tache de même couleur ſur les lombes ; les pieds noirs avec pluſieurs autres nuances de couleur. Il me paroît que cet animal qu'on nous a aſſuré venir de la Cochinchine ſe trouve auſſi à Madagaſcar, & que c'eſt le même que Flaccourt indique ſous le nom de *ſiſac* dans les termes ſuivans : « à Madagaſcar, il y a, dit il, une autre » eſpèce de guenuche blanche, qui a » un chaperon tanné, & qui ſe tient » le plus ſouvent ſur les pieds de der- » rière ; elle a la queue blanche & deux » taches tannées ſur les flancs, elle eſt » plus grande que le *vari* (mococo),

mais plus petite que le *varicossi* (vari) ; «
cette espèce s'appelle *sifac*, elle vit «
de fèves ; il y en a beaucoup vers «
Andrivoure, Dambourlomb & Rana- «
foulchy *(b)* ». Le chaperon ou collier tanné, la queue blanche, les taches sur les flancs sont des caractères qui indiquent assez clairement que ce sifac de Madagascar est de la même espèce que le douc de la Cochinchine.

Les Voyageurs assurent que les grands singes des parties méridionales de l'Asie, produisent des bézoards qu'on trouve dans leur estomac, & dont la qualité est supérieure à celle des bézoards, des chèvres & des gazelles ; ces grands singes des parties méridionales de l'Inde, sont l'ouanderou & le douc ; nous croyons donc que c'est à ces espèces qu'il faut rapporter la production des bézoards : on prétend que ces bézoards de singe sont toujours d'une forme ronde, au lieu que les autres bézoards sont de différentes figures *(c)*.

(b) Voyage de Flaccourt, *page 153*.

(c) Comme les singes, aussi-bien que les chèvres, mangent les boutons de certains arbrisseaux, il se

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le douc n'a point de callosités sur les fesses, il les a garnies de poil partout; sa queue, quoique longue, ne l'est pas autant que la tête & le corps pris ensemble; il a la face rouge & couverte d'un duvet roux, les oreilles nues & de même couleur que la face, les lèvres brunes, aussi-bien que les orbites des yeux; le poil de couleurs très-vives & très-variées; il porte un bandeau & un collier d'un brun-pourpre; il a du blanc sur le front, sur la tête, sur le corps, les bras, les jambes,

produit dans leur ventre des pierres de bézoard : on en trouve souvent dans leurs excrémens, que la peur qu'ils ont d'être battus leur fait lâcher en courant : ces pierres de bézoard sont les plus chères & les plus estimées de toutes celles qui se trouvent dans les Indes, elles sont aussi plus rondes que les autres, & ont bien plus de force : on a éprouvé quelquefois qu'un grain de celles-ci avoit autant d'effet que deux de celles qui viennent des chèvres. *Description historique de Macacar*, page 51. *Nota.* En comparant ce passage avec celui de Knox, que nous avons rapporté à l'article de l'Ouanderou, il paroît que ce sont les ouanderous qui vivent de boutons d'arbres, & que par conséquent ce sont eux qui produisent le plus communément des bézoards.



LE DOUC.

B. dir.

&c. une eſpèce de barbe d'un blanc-jaunâtre : il a du noir au-deſſus du front & à la partie ſupérieure des bras ; les parties du deſſous du corps ſont d'un gris-cendré & d'un jaune-blanchâtre ; la queue eſt blanche, auſſi-bien que le bas des lombes : il marche auſſi ſouvent ſur deux pieds que ſur quatre, & il a trois pieds & demi ou quatre pieds de hauteur lorſqu'il eſt debout. J'ignore ſi les femelles dans cette eſpèce ſont ſujettes à l'écoulement périodique.



DE LA

DÉGÉNÉRATION
DES ANIMAUX.

DÈS que l'homme a commencé à changer de ciel, & qu'il s'est répandu de climats en climats, sa nature a subi des altérations : elles ont été légères dans les contrées tempérées, que nous supposons voisines du lieu de son origine : mais elles ont augmenté à mesure qu'il s'en est éloigné; & lorsqu'après des siècles écoulés, des continens traversés & des générations déjà dégénérées par l'influence des différentes terres, il a voulu s'habituer dans les climats extrêmes, & peupler les sables du Midi & les glaces du Nord; les changemens sont devenus si grands & si sensibles, qu'il y auroit lieu de croire que le Nègre, le Lappon & le Blanc forment des espèces différentes, si d'un côté l'on n'étoit assuré qu'il n'y a eu qu'un seul Homme

Homme de créé, & de l'autre que ce Blanc, ce Lappon & ce Nègre, si dissemblans entr'eux, peuvent cependant s'unir ensemble & propager en commun la grande & unique famille de notre genre humain: ainsi leurs taches ne sont point originelles; leurs dissemblances n'étant qu'extérieures, ces altérations de nature ne sont que superficielles, & il est certain que tous ne sont que le même homme qui s'est verni de noir sous la zone torride, & qui s'est tanné, rapetissé par le froid glacial du Pôle de la sphère. Cela seul suffiroit pour nous démontrer qu'il y a plus de force, plus d'étendue, plus de flexibilité dans la nature de l'homme que dans celle de tous les autres êtres; car les végétaux, & presque tous les animaux sont confinés chacun à leur terrein, à leur climat: & cette étendue dans notre nature vient moins des propriétés du corps que de celles de l'ame; c'est par elle que l'homme a cherché les secours qui étoient nécessaires à la délicatesse de son corps; c'est par elle qu'il a trouvé les moyens de braver l'inclémence de l'air, & de

vaincre la dureté de la terre. Il s'eſt, pour ainſi dire, ſoumis les élémens; par un ſeul rayon de ſon intelligence, il a produit celui du feu qui n'exiſtoit pas ſur la ſurface de la terre; il a ſu ſe vêtir, s'abriter, ſe loger; il a compenſé par l'eſprit toutes les facultés qui manquent à la matière; & ſans être ni ſi fort, ni ſi grand, ni ſi robuſte que la plupart des animaux, il a ſu les vaincre, les dompter, les ſubjuguer, les confiner, les chaſſer & s'emparer des eſpaces que la Nature ſembloit leur avoir excluſivement départis.

La grande diviſion de la terre eſt celle des deux continens, elle eſt plus ancienne que tous nos monumens; cependant l'homme eſt encore plus ancien; car il s'eſt trouvé le même dans ces deux mondes: l'Aſiatique, l'Européen, le Nègre produiſent également avec l'Américain; rien ne prouve mieux qu'ils ſont iſſus d'une ſeule & même ſouche, que la facilité qu'ils ont de ſe réunir à la tige commune: le ſang eſt différent, mais le germe eſt le même; la peau, les cheveux, les traits, la taille

ont varié ſans que la forme intérieure ait changé ; le type en eſt général & commun : & s'il arrivoit jamais, par des révolutions qu'on ne doit pas prévoir, mais ſeulement entrevoir dans l'ordre général des poſſibilités, que le temps peut toutes amener ; s'il arrivoit, dis-je, que l'homme fût contraint d'abandonner les climats qu'il a autrefois envahis pour ſe réduire à ſon pays natal, il reprendroit avec le temps ſes traits originaux, ſa taille primitive & ſa couleur naturelle : le rappel de l'homme à ſon climat amèneroit cet effet, le mélange des races l'amèneroit auſſi & bien plus promptement ; le Blanc avec la Noire, ou le Noir avec la Blanche produiſent également un Mulâtre dont la couleur eſt brune, c'eſt-à-dire, mêlée de blanc & de noir ; ce Mulâtre avec un Blanc produit un ſecond Mulâtre moins brun que le premier ; & ſi ce ſecond Mulâtre s'unit de même à un individu de race blanche, le troiſième Mulâtre n'aura plus qu'une nuance légère de brun qui diſparoîtra tout-à-fait dans les générations ſuivantes ; il ne faut donc que cent

cinquante ou deux cents ans pour laver la peau d'un Nègre par cette voie du mélange avec le sang du Blanc, mais il faudroit peut-être un assez grand nombre de siècles pour produire ce même effet par la seule influence du climat. Depuis qu'on transporte des Nègres en Amérique; c'est-à-dire depuis environ deux cents cinquante ans, l'on ne s'est pas aperçu que les familles noires qui se sont soutenues sans mélange, aient perdu quelques nuances de leur teinte originelle; il est vrai que ce climat de l'Amérique méridionale étant par lui-même assez chaud pour brunir ses habitans, on ne doit pas s'étonner que les Nègres y demeurent noirs: pour faire l'expérience du changement de couleur dans l'espèce humaine, il faudroit transporter quelques individus de cette race noire du Sénégal en Danemarck, où l'homme ayant communément la peau blanche, les cheveux blonds, les yeux bleus, la différence du sang & l'opposition de couleur est la plus grande. Il faudroit cloîtrer ces Nègres avec leurs femelles, & conserver

ſcrupuleuſement leur race ſans leur permettre de la croiſer; ce moyen eſt le ſeul qu'on puiſſe employer pour ſavoir combien il faudroit de temps pour réintégrer à cet égard la nature de l'homme; & par la même raiſon, combien il en a fallu pour la changer du blanc au noir.

C'eſt-là la plus grande altération que le ciel ait fait ſubir à l'homme, & l'on voit qu'elle n'eſt pas profonde; la couleur de la peau, des cheveux & des yeux, varie par la ſeule influence du climat, les autres changemens tels que ceux de la taille, de la forme des traits & de la qualité des cheveux, ne me paroiſſent pas dépendre de cette ſeule cauſe; car dans la race des Nègres, leſquels, comme l'on ſait, ont pour la plupart la tête couverte d'une laine crépue, le nez épaté, les lèvres épaiſſes, on trouve des nations entières avec de longs & vrais cheveux, avec des traits réguliers; & ſi l'on comparoit dans la race des Blancs le Danois au Calmouque; ou ſeulement le Finlandois au Lappon dont il eſt ſi voiſin, on trouveroit entr'eux autant de différence pour

les traits & la taille, qu'il y en a dans la race des Noirs: par conſéquent il faut admettre pour ces altérations qui ſont plus profondes que les premières, quelques autres cauſes réunies avec celle du climat: la plus générale & la plus directe eſt la qualité de la nourriture; c'eſt principalement par les alimens que l'homme reçoit l'influence de la terre qu'il habite, celle de l'air & du ciel agit plus ſuperficiellement; & tandis qu'elle altère la ſurface la plus extérieure en changeant la forme de la peau, la nourriture agit ſur la forme intérieure par ſes propriétés qui ſont conſtamment relatives à celles de la terre qui la produit. On voit dans le même pays des différences marquées entre les hommes qui en occupent les hauteurs, & ceux qui demeurent dans les lieux bas; les habitans de la montagne ſont toujours mieux faits, plus vifs & plus beaux que ceux de la vallée; à plus forte raiſon dans des climats éloignés du climat primitif, dans des climats où les herbes, les fruits, les grains & la chair des animaux ſont de qualité & même de

ſubſtance différentes, les hommes qui s'en nourriſſent doivent devenir différens. Ces impreſſions ne ſe font pas ſubitement ni même dans l'eſpace de quelques années; il faut du temps pour que l'homme reçoive la teinture du ciel, il en faut encore plus pour que la terre lui tranſmette ſes qualités; & il a fallu des ſiècles joints à un uſage toujours conſtant des mêmes nourritures, pour influer ſur la forme des traits, ſur la grandeur du corps, ſur la ſubſtance des cheveux, & produire ces altérations intérieures, qui s'étant enſuite perpétuées par la génération, ſont devenues les caractères généraux & conſtans, auxquels on reconnoît les races & même les nations différentes qui compoſent le genre humain.

Dans les animaux, ces effets ſont plus prompts & plus grands; parce qu'ils tiennent à la terre de bien plus près que l'homme; parce que leur nourriture étant plus uniforme, plus conſtamment la même, & n'étant nullement préparée, la qualité en eſt plus décidée & l'influence plus forte; parce

que d'ailleurs les animaux ne pouvant ni se vêtir, ni s'abriter, ni faire usage de l'élément du feu pour se réchauffer, ils demeurent nuement exposés, & pleinement livrés à l'action de l'air & à toutes les intempéries du climat : & c'est par cette raison que chacun d'eux a, suivant sa nature, choisi sa zone & sa contrée ; c'est par la même raison qu'ils y sont retenus, & qu'au lieu de s'étendre ou de se disperser comme l'homme, ils demeurent pour la plupart concentrés dans les lieux qui leur conviennent le mieux. Et lorsque par des révolutions sur le globe ou par la force de l'homme, ils ont été contraints d'abandonner leur terre natale ; qu'ils ont été chassés ou relégués dans des climats éloignés, leur nature a subi des altérations si grandes & si profondes, qu'elle n'est pas reconnoissable à la première vue, & que pour la juger il faut avoir recours à l'inspection la plus attentive, & même aux expériences & à l'analogie. Si l'on ajoute à ces causes naturelles d'altération dans les animaux libres, celle de l'empire de l'homme sur ceux qu'il a réduits en

ſervitude, on ſera ſurpris de voir juſqu'à quel point la tyrannie peut dégrader, défigurer la Nature; on trouvera ſur tous les animaux eſclaves, les ſtigmates de leur captivité & l'empreinte de leurs fers; on verra que ces plaies ſont d'autant plus grandes, d'autant plus incurables, qu'elles ſont plus anciennes, & que dans l'état où nous les avons réduits, il ne feroit peut-être plus poſſible de les réhabiliter, ni de leur rendre leur forme primitive, & les autres attributs de nature que nous leur avons enlevés.

La température du climat, la qualité de la nourriture & les maux d'eſclavage, voilà les trois cauſes de changement, d'altération & de dégénération dans les animaux. Les effets de chacune méritent d'être conſidérés en particulier, & leurs rapports vus en détail nous préſenteront un tableau au-devant duquel on verra la Nature telle qu'elle eſt aujourd'hui, & dans le lointain, on apercevra ce qu'elle étoit avant ſa dégradation.

Comparons nos chétives brebis avec le mouflon dont elles ſont iſſues; celui-ci, grand & léger comme un cerf,

armé de cornes défenſives & de ſabots épais, couvert d'un poil rude ne craint ni l'inclémence de l'air, ni la voracité du loup : il peut non-ſeulement éviter ſes ennemis par la légèreté de ſa courſe, mais il peut auſſi leur réſiſter par la force de ſon corps, & par la ſolidité des armes dont ſa tête & ſes pieds ſont munis : quelle différence de nos brebis auxquelles il reſte à peine la faculté d'exiſter en troupeau, qui même ne peuvent ſe défendre par le nombre, qui ne ſoutiendroient pas ſans abri le froid de nos hivers, enfin qui toutes périroient ſi l'homme ceſſoit de les ſoigner & de les protéger ! Dans les climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Aſie, le mouflon qui eſt le père commun de toutes les races de cette eſpèce, paroît avoir moins dégénéré que par-tout ailleurs ; quoique réduit en domeſticité, il a conſervé ſa taille & ſon poil, ſeulement il a beaucoup perdu ſur la grandeur & la maſſe de ſes armes ; les brebis du Sénégal & des Indes ſont les plus grandes des brebis domeſtiques & celles de toutes dont la nature eſt la

moins dégradée : les brebis de la Barbarie, de l'Égypte, de l'Arabie, de la Perse, de l'Arménie, de la Calmouquie, &c. ont subi de plus grands changemens ; elles se sont relativement à nous, perfectionnées à certains égards & viciées à d'autres ; mais, comme se perfectionner ou se vicier est la même chose relativement à la Nature, elles se sont toujours dénaturées ; leur poil rude s'est changé en une laine fine ; leur queue s'étant chargée d'une masse de graisse, a pris un volume incommode & si grand, que l'animal ne peut la traîner qu'avec peine ; & en même temps qu'il s'est bouffi d'une matière superflue, & qu'il s'est paré d'une belle toison, il a perdu sa force, son agilité, sa grandeur & ses armes ; car ces brebis à longues & larges queues n'ont guère que la moitié de la taille du moufflon ; elles ne peuvent fuir le danger ni résister à l'ennemi, elles ont un besoin continuel des secours & des soins de l'homme pour se conserver & se multiplier : la dégradation de l'espèce originaire est encore plus grande dans nos climats ;

de toutes les qualités du moufflon, il ne reste rien à nos brebis, rien à notre bélier, qu'un peu de vivacité, mais si douce, qu'elle cède encore à la houlette d'une bergère : la timidité, la foiblesse, & même la stupidité & l'abandon de son être sont les seuls & tristes restes de leur nature dégradée. Si l'on vouloit la relever pour la force & la taille, il faudroit unir le moufflon avec notre brebis Flandrine, & cesser de propager les races inférieures ; & si, comme chose plus utile, nous voulons dévouer cette espèce à ne nous donner que de la bonne chair & de la belle laine, il faudroit au moins, comme l'ont fait nos Voisins, choisir & propager la race des brebis de Barbarie, qui transportée en Espagne & même en Angleterre a très-bien réussi. La force du corps & la grandeur de la taille sont des attributs masculins, l'embonpoint & la beauté de la peau sont des qualités féminines ; il faudroit donc dans le procédé des mélanges observer cette différence ; donner à nos béliers des femelles de Barbarie pour avoir de belles laines, & donner

le moufflon à nos brebis pour en relever la taille.

Il en seroit à cet égard de nos chèvres comme de nos brebis ; on pourroit en les mêlant avec la chèvre d'Angora, changer leur poil & le rendre aussi utile que la plus belle laine. L'espèce de la chèvre en général, quoique fort dégénérée, l'est cependant moins que celle de la brebis dans nos climats ; elle paroît l'être davantage dans les pays chauds de l'Afrique & des Indes ; les plus petites & les plus foibles de toutes les chèvres sont celles de Guinée, de Juda, &c. & dans ces mêmes climats l'on trouve au contraire les plus grandes & les plus fortes brebis.

L'espèce du bœuf est celle de tous les animaux domestiques sur laquelle la nourriture paroît avoir la plus grande influence ; il devient d'une taille prodigieuse dans les contrées où le pâturage est riche & toujours renaissant ; les Anciens ont appelé *taureau - éléphans* les bœufs d'Éthiopie & de quelques autres provinces de l'Asie, où ces animaux approchent en effet de la grandeur de

l'éléphant ; l'abondance des herbes, & leur qualité substantielle & succulente produisent cet effet ; nous en avons la preuve même dans notre climat ; un bœuf nourri sur les têtes des montagnes vertes de Savoie ou de Suisse, acquiert le double du volume de celui de nos bœufs, & néanmoins ces bœufs de Suisse sont comme les nôtres enfermés dans l'étable & réduits au fourrage pendant la plus grande partie de l'année : mais ce qui fait cette grande différence, c'est qu'en Suisse on les met en pleine pâture, dès que les neiges sont fondues ; au lieu que dans nos provinces on leur interdit l'entrée des prairies jusqu'après la récolte de l'herbe qu'on réserve aux chevaux : ils ne sont donc jamais ni largement ni convenablement nourris, & ce seroit une attention bien nécessaire, bien utile à l'État que de faire un règlement à cet égard, par lequel on aboliroit les vaines pâtures en permettant les enclos. Le climat a aussi beaucoup influé sur la nature du bœuf : dans les terres du Nord des deux continens, il est couvert d'un poil long & doux comme de la fine

laine; il porte auſſi une groſſe loupe ſur les épaules, & cette difformité ſe trouve également dans tous les bœufs de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique; il n'y a que ceux d'Europe qui ne ſoient pas boſſus; cette race d'Europe eſt cependant la race primitive à laquelle les races boſſues remontent par le mélange dès la première ou la ſeconde génération; & ce qui prouve encore que cette race boſſue n'eſt qu'une variété de la première, c'eſt qu'elle eſt ſujette à de plus grandes altérations & à des dégradations qui paroiſſent exceſſives; car il y a dans ces bœufs boſſus des différences énormes pour la taille; le petit zébu de l'Arabie a tout au plus la dixième partie du volume du *taureau-éléphant* d'Éthiopie.

En général, l'influence de la nourriture eſt plus grande, & produit des effets plus ſenſibles ſur les animaux qui ſe nourriſſent d'herbes ou de fruits; ceux au contraire qui ne vivent que de proie, varient moins par cette cauſe que par l'influence du climat; parce que la chair eſt un aliment préparé & déjà

assimilé à la nature de l'animal carnassier qui la dévore ; au lieu que l'herbe étant le premier produit de la terre, elle en a toutes les propriétés, & transmet immédiatement les qualités terrestres à l'animal qui s'en nourrit.

Aussi le chien, sur lequel la nourriture ne paroît avoir que de légères influences, est néanmoins celui de tous les animaux carnassiers dont l'espèce est la plus variée ; il semble suivre exactement dans ses dégradations les différences du climat ; il est nu dans les pays les plus chauds, couvert d'un poil épais & rude dans les contrées du Nord, paré d'une belle robe soyeuse en Espagne, en Syrie, où la douce température de l'air change le poil de la plupart des animaux, en une sorte de soie ; mais indépendamment de ces variétés extérieures qui sont produites par la seule influence du climat, il y a d'autres altérations dans cette espèce qui proviennent de sa condition, de sa captivité, ou, si l'on veut, de l'état de société du chien avec l'homme. L'augmentation ou la diminution de la taille viennent des

ſoins que l'on a pris d'unir enſemble les plus grands ou les plus petits individus; l'accourciſſement de la queue, du muſeau, des oreilles, provient auſſi de la main de l'homme; les chiens auxquels de génération en génération on a coupé les oreilles & la queue, tranſmettent ces defauts en tout ou en partie à leurs deſcendans. J'ai vu des chiens nés ſans queue, que je pris d'abord pour des monſtres individuels dans l'eſpèce; mais je me ſuis aſſuré depuis, que cette race exiſte & qu'elle ſe perpétue par la génération. Et les oreilles pendantes qui ſont le ſigne le plus général & le plus certain de la ſervitude domeſtique, ne ſe trouvent-elles pas dans preſque tous les chiens! Sur environ trente races différentes, dont l'eſpèce eſt aujourd'hui compoſée, il n'y en a que deux ou trois qui aient conſervé leurs oreilles primitives; le chien de berger, le chien-loup & les chiens du Nord ont ſeuls les oreilles droites. La voix de ces animaux a ſubi comme tout le reſte d'étranges mutations; il ſemble que le chien ſoit devenu criard avec l'homme, qui de tous les

êtres qui ont une langue est celui qui en use & abuse le plus : car dans l'état de nature le chien est presque muet, il n'a qu'un hurlement de besoin par accès assez rares ; il a pris son aboiement dans son commerce avec l'homme, sur-tout avec l'homme policé ; car lorsqu'on le transporte dans des climats extrêmes & chez des peuples grossiers tels que les Lappons & les Nègres, il perd son aboiement, reprend sa voix naturelle qui est le hurlement & devient même quelquefois absolument muet. Les chiens à oreilles droites & sur-tout le chien de berger, qui de tous est celui qui a le moins dégénéré, est aussi celui qui donne le moins de voix : comme il passe sa vie solitairement dans la campagne & qu'il n'a de commerce qu'avec les moutons & quelques hommes simples, il est comme eux sérieux & silencieux, quoiqu'en même temps il soit très-vif & fort intelligent ; c'est de tous les chiens celui qui a le moins de qualités acquises & le plus de talens naturels, c'est le plus utile pour le bon ordre & pour la garde des troupeaux, & il seroit plus avan-

tageux d'en multiplier, d'en étendre la race que celles des autres chiens, qui ne servent qu'à nos amusemens, & dont le nombre est si grand qu'il n'y a point de villes où l'on ne pût nourrir un nombre de familles des seuls alimens que les chiens consomment.

L'état de domesticité a beaucoup contribué à faire varier la couleur des animaux, elle est en général originairement fauve ou noire; le chien, le bœuf, la chèvre, la brebis, le cheval ont pris toutes sortes de couleurs; le cochon a changé du noir au blanc, & il paroît que le blanc, pur & sans aucune tache est à cet égard le signe du dernier degré de dégénération, & qu'ordinairement il est accompagné d'imperfections ou de défauts essentiels: dans la race des hommes blancs, ceux qui le sont beaucoup plus que les autres & dont les cheveux, les sourcils, la barbe, &c. sont naturellement blancs, ont souvent le défaut d'être sourds, & d'avoir en même temps les yeux rouges & foibles: dans la race des noirs, les Nègres blancs sont encore d'une nature plus foible & plus défec-

tueuſe. Tous les animaux abſolument blancs ont ordinairement ces mêmes défauts de l'oreille dure & des yeux rouges; cette ſorte de dégénération, quoique plus fréquente dans les animaux domeſtiques, ſe montre auſſi quelquefois dans les eſpèces libres, comme dans celles des éléphans, des cerfs, des daims, des guenons, des taupes, des ſouris; & dans toutes, cette couleur eſt toujours accompagnée de plus ou moins de foibleſſe de corps & d'hébétation des ſens.

Mais l'eſpèce ſur laquelle le poids de l'eſclavage paroît avoir le plus appuyé & fait les impreſſions les plus profondes, c'eſt celle du chameau, il naît avec des loupes ſur le dos, & des calloſités ſur la poitrine & ſur les genoux: ces calloſités ſont des plaies évidentes occaſionnées par le frottement, car elles ſont remplies de pus & de ſang corrompu: comme il ne marche jamais qu'avec une groſſe charge, la preſſion du fardeau a commencé par empêcher la libre extenſion & l'accroiſſement uniforme des parties muſculeuſes du dos, enſuite elle a

fait gonfler la chair aux endroits voisins : & comme lorsque le chameau veut se reposer ou dormir, on le contraint d'abord à s'abattre sur ses jambes repliées, & que peu à peu il en prend l'habitude de lui-même, tout le poids de son corps porte pendant plusieurs heures de suite, chaque jour sur sa poitrine & ses genoux ; & la peau de ces parties pressée, frottée contre la terre se dépile, se froisse, se durcit & se désorganise. Le lama qui, comme le chameau, passe sa vie sous le fardeau, & ne se repose aussi qu'en s'abattant sur la poitrine, a de semblables callosités qui se perpétuent de même par la génération. Les babouins & les guenons dont la posture la plus ordinaire est d'être assis, soit en veillant, soit en dormant, ont aussi des callosités au-dessous de la région des fesses, & cette peau calleuse est même devenue inhérente aux os du derrière contre lesquels elle est continuellement pressée par le poids du corps : mais ces callosités des babouins & des guenons sont sèches & saines, parce qu'elles ne proviennent pas de la contrainte des entraves

ni du faix accablant d'un poids étranger, & qu'elles ne ſont au contraire que les effets des habitudes naturelles de l'animal qui ſe tient plus volontiers & plus long-temps aſſis que dans aucune autre ſituation : il en eſt de ces calloſités des guenons comme de la double ſemelle de peau que nous portons ſous nos pieds : cette ſemelle eſt une calloſité naturelle que notre habitude conſtante à marcher ou reſter debout rend plus ou moins épaiſſe, ou plus ou moins dure, ſelon le plus ou moins de frottement que nous faiſons éprouver à la plante de nos pieds.

Les animaux ſauvages n'étant pas immédiatement ſoumis à l'empire de l'homme, ne ſont pas ſujets à d'auſſi grandes altérations que les animaux domeſtiques ; leur nature paroît varier ſuivant les différens climats, mais nulle part elle n'eſt dégradée. S'ils étoient abſolument les maîtres de choiſir leur climat & leur nourriture, ces altérations ſeroient encore moindres : mais comme de tout temps ils ont été chaſſés, relégués par l'homme, ou même par ceux

d'entr'eux qui ont le plus de force & de méchanceté, la plupart ont été contraints de fuir, d'abandonner leur pays natal & de s'habituer dans des terres moins heureuses: ceux dont la nature s'est trouvée assez flexible pour se prêter à cette nouvelle situation se sont répandus au loin, tandis que les autres n'ont eu d'autre ressource que de se confiner dans les déserts voisins de leur pays. Il n'y a aucune espèce d'animal, qui comme celle de l'homme se trouve généralement par-tout sur la surface de la terre; les unes, & en grand nombre sont bornées aux terres méridionales de l'ancien continent; les autres, aux parties méridionales du nouveau monde; d'autres, en moindre quantité, sont confinées dans les terres du Nord, & au lieu de s'étendre vers les contrées du Midi, elles ont passé d'un continent à l'autre par des routes jusqu'à ce jour inconnues; enfin, quelques autres espèces n'habitent que certaines montagnes ou certaines vallées, & les altérations de leur nature sont en général d'autant moins sensibles qu'elles sont plus confinées.

Le climat & la nourriture ayant peu d'influence sur les animaux libres, & l'empire de l'homme en ayant encore moins, leurs principales variétés viennent d'une autre cause ; elles sont relatives à la combinaison du nombre dans les individus, tant de ceux qui produisent, que de ceux qui sont produits. Dans les espèces, comme celle du chevreuil où le mâle s'attache à sa femelle & ne la change pas, les petits démontrent la constante fidélité de leurs parens par leur entière ressemblance entr'eux ; dans celles, au contraire, où les femelles changent souvent de mâle, comme dans celle du cerf, il se trouve des variétés assez nombreuses ; & comme dans toute la Nature il n'y a pas un seul individu qui soit parfaitement ressemblant à un autre, il se trouve d'autant plus de variétés dans les animaux, que le nombre de leur produit est plus grand & plus fréquent. Dans les espèces où la femelle produit cinq ou six petits, trois ou quatre fois par an, de mâles différens, il est nécessaire que le nombre des variétés soit beaucoup plus grand que dans

dans celles où le produit eſt annuel & unique ; auſſi les eſpèces inférieures, les petits animaux qui tous produiſent plus ſouvent & en plus grand nombre que ceux des eſpèces majeures, ſont-elles ſujettes à plus de variétés. La grandeur du corps qui ne paroît être qu'une quantité relative, a néanmoins des attributs poſitifs & des droits réels dans l'ordonnance de la Nature ; le grand y eſt auſſi fixe que le petit y eſt variable : on pourra s'en convaincre aiſément par l'énumération que nous allons faire des variétés des grands & des petits animaux.

Le ſanglier a pris en Guinée des oreilles très-longues & couchées ſur le dos ; à la Chine, un gros ventre pendant & des jambes fort courtes ; au Cap-vert & dans d'autres endroits, des défenſes très-groſſes & tournées comme des cornes de bœuf ; dans l'état de domeſticité, il a pris par-tout des oreilles à demi-pendantes, & des ſoies blanches dans les pays froids ou tempérés. Je ne compte ni le pecari ni le babirouſſa dans les variétés de l'eſpèce du ſanglier, parce qu'ils ne ſont ni l'un ni l'autre de cette

espèce, quoiqu'ils en approchent de plus près que d'aucune autre.

Le cerf, dans les pays montueux, secs & chauds, tels que la Corse & la Sardaigne, a perdu la moitié de sa taille, & a pris un pelage brun avec un bois noirâtre; dans les pays froids & humides, comme en Bohème & aux Ardennes, sa taille s'est agrandie, son pelage & son bois sont devenus d'un brun presque noir, son poil s'est alongé au point de former une longue barbe au menton: dans le Nord de l'autre continent, le bois du cerf s'est étendu & ramifié par des andouillers courbes. Dans l'état de domesticité, le pelage change du fauve au blanc; & à moins que le cerf ne soit en liberté & dans de grands espaces, ses jambes se déforment & se courbent. Je ne compte pas l'axis dans les variétés de l'espèce du cerf, il approche plus de celle du daim & n'en est peut-être qu'une variété.

On auroit peine à se décider sur l'origine de l'espèce du daim; il n'est nulle part entièrement domestique, ni nulle part absolument sauvage, il varie assez

indifféremment, & par-tout du fauve au pie & du pie au blanc; ſon bois & ſa queue ſont auſſi plus grands & plus longs ſuivant les différentes races, & ſa chair eſt bonne ou mauvaiſe ſelon le terrein & le climat: on le trouve comme le cerf dans les deux continens, & il paroît être plus grand en Virginie & dans les autres provinces de l'Amérique tempérée, qu'il ne l'eſt en Europe. Il en eſt de même du chevreuil, il eſt plus grand dans le nouveau que dans l'ancien continent, mais au reſte toutes ſes variétés ſe réduiſent à quelques différences dans la couleur du poil qui change du fauve au brun; les plus grands chevreuils ſont ordinairement fauves, & les plus petits ſont bruns. Ces deux eſpèces, le chevreuil & le daim, ſont les ſeuls de tous les animaux communs aux deux continens, qui ſoient plus grands & plus forts dans le nouveau que dans l'ancien.

L'âne a ſubi peu de variétés, même dans ſa condition de ſervitude la plus dure; car ſa nature eſt dure auſſi, & réſiſte également aux mauvais traitemens

& aux incommodités d'un climat fâcheux & d'une nourriture grossière : quoiqu'il soit originaire des pays chauds, il peut vivre, & même se multiplier sans les soins de l'homme dans les climats tempérés ; autrefois il y avoit des onagres *ou* ânes sauvages dans tous les déserts de l'Asie mineure, aujourd'hui ils y sont plus rares, & on ne les trouve en grande quantité que dans ceux de la Tartarie : le mulet de Daurie *(a)*, appelé *czigithai* par les Tartares Mongoux, est probablement le même animal que l'onagre des autres provinces de l'Asie ; il n'en diffère que par la longueur & les couleurs du poil, qui, selon M. Bell, paroît ondé de brun & de blanc *(b)* : ces onagres

(a) Mulus Dauricus fœcundus, Czigithai, *Mongolorum in Dauria.* Muf. *Petropolitanum*, pag. 335.

(b) In the forests near Kuznetsky on the River Tomo one of the sources of the River Oby in Lat. 51 & 52 are Wild asses. I have seen many of their Skins; they are in all respects the Shape of the ead, tail and hoofs of the common ass, but their skin is Waved and undulated withe and brown. Bell's travels to China. NOTA. Il se pourroit que M. Bell, qui dit n'avoir observé que les peaux de ces animaux, ait vu des peaux de zèbre; car les autres Voyageurs ne disent pas que les *czigithais* ou *onagres* de Daurie soient comme le

czigithais se trouvent dans les forêts de la Tartarie jusqu'au cinquante-unième & cinquante-deuxième degré, & il ne faut pas les confondre avec les zèbres, dont les couleurs sont bien plus vives & bien autrement tranchées, & qui d'ailleurs forment une espèce particulière presque aussi différente de celle de l'âne que de celle du cheval. La seule dégénération remarquable dans l'âne en domesticité, c'est que sa peau s'est ramollie & qu'elle a perdu les petits tubercules qui se trouvent semés sur la peau de l'onagre, de laquelle les Levantins font le cuir grenu qu'on appelle *chagrin.*

Le lièvre est d'une nature flexible & ferme en même temps, car il est répandu dans presque tous les climats de l'ancien continent, & par-tout il est à très-peu près le même : seulement son poil blanchit pendant l'hiver dans les climats très-froids, & il reprend en été sa couleur naturelle, qui ne varie que du fauve

zèbre, rayés de brun & de blanc ; d'ailleurs, il y a au Cabinet de Péterſbourg des peaux de zèbre & des peaux de czigithais, qu'on montre également aux Voyageurs.

au roux : la qualité de la chair varie de même ; les lièvres les plus rouges sont toujours les meilleurs à manger. Mais le lapin, sans être d'une nature aussi flexible que le lièvre, puisqu'il est beaucoup moins répandu, & que même il paroît confiné à de certaines contrées, est néanmoins sujet à plus de variétés, parce que le lièvre est sauvage par-tout ; au lieu que le lapin est presque par-tout à demi-domestique. Les lapins clapiers ont varié par la couleur du fauve au gris, au blanc, au noir ; ils ont aussi varié par la grandeur, la quantité, la qualité du poil : cet animal qui est originaire d'Espagne a pris en Tartarie une queue longue, en Syrie du poil touffu & pelotonné comme du feutre, &c. On trouve quelquefois des lièvres noirs dans les pays froids ; on prétend aussi qu'il y a dans la Norwège & dans quelques autres provinces du Nord des lièvres qui ont des cornes. M. Klein *(c)* a fait graver deux de ces lièvres cornus : il est aisé de juger à l'inspection des figures que

(c) Klein, *de quadrup.* pag. 52, tab. III, fig. *ad.* §. XXI.

ces cornes sont des bois semblables au bois du chevreuil : cette variété, si elle existe, n'est qu'individuelle & ne se manifeste probablement que dans les endroits où le lièvre ne trouve point d'herbes, & ne peut se nourrir que de substances ligneuses, d'écorce, de boutons, de feuilles d'arbres, de lichens, &c.

L'élan dont l'espèce est confinée dans le Nord des deux continens, est seulement plus petit en Amérique qu'en Europe, & l'on voit par les énormes bois que l'on a trouvés sous terre en Canada, en Russie, en Sibérie, &c. qu'autrefois ces animaux étoient plus grands qu'ils ne le sont aujourd'hui : peut-être cela vient-il de ce qu'ils jouissoient en toute tranquillité de leurs forêts, & que n'étant point inquiétés par l'homme qui n'avoit pas encore pénétré dans ces climats, ils étoient maîtres de choisir leur demeure dans les endroits où l'air, la terre & l'eau leur convenoit le mieux. Le renne que les Lappons ont rendu domestique, a par cette raison plus changé que l'élan, qui n'a jamais été réduit en servitude : les rennes sau-

vages, ſont plus grands, plus ſorts & d'un poil plus noir que les rennes domeſtiques : ceux-ci ont beaucoup varié pour la couleur du poil, & auſſi pour la grandeur & la groſſeur du bois ; cette eſpèce de lichen ou de grande mouſſe blanche qui fait la principale nourriture du renne, ſemble contribuer beaucoup par ſa qualité à la formation & à l'accroiſſement du bois, qui proportionnellement eſt plus grand dans le renne que dans aucune autre eſpèce ; & c'eſt peut-être cette même nourriture, qui dans ce climat, produit du bois ſur la tête du lièvre, comme ſur celle de la femelle du renne; car dans tous les autres climats, il n'y a ni lièvres cornus, ni aucun animal dont la femelle porte du bois comme le mâle.

L'eſpèce de l'éléphant eſt la ſeule ſur laquelle l'état de ſervitude ou de domeſticité n'a jamais influé, parce que dans cet état il refuſe de produire, & par conſéquent de tranſmettre à ſon eſpèce les plaies ou les défauts occaſionnés par ſa condition ; il n'y a dans l'éléphant que des variétés légères & preſque

individuelles ; ſa couleur naturelle eſt le noir, cependant il s'en trouve de roux & de blancs, mais en très-petit nombre. L'éléphant varie auſſi pour la taille ſuivant la longitude plutôt que la latitude du climat; car ſous la Zone torride dans laquelle il eſt, pour ainſi dire, renfermé & ſous la même ligne il s'élève juſqu'à quinze pieds de hauteur dans les contrées orientales de l'Afrique; tandis que dans les terres occidentales de cette même partie du monde il n'atteint guère qu'à la hauteur de dix ou onze pieds; ce qui prouve que quoique la grande chaleur ſoit néceſſaire au plein développement de ſa nature, la chaleur exceſſive la reſtreint & la réduit à de moindres dimenſions. Le rhinocéros paroît être d'une taille plus uniforme & d'une grandeur moins variable; il ſemble ne différer de lui-même que par le caractère ſingulier qui le fait différer de tous les animaux, par cette grande corne qu'il porte ſur le nez; cette corne eſt ſimple dans les rhinocéros de l'Aſie, & double dans ceux de l'Afrique.

Je ne parlerai point ici des variétés

qui se trouvent dans chaque espèce d'animal carnassier, parce qu'elles sont très-légères, attendu que de tous les animaux, ceux qui se nourrissent de chair sont les plus indépendans de l'homme, & qu'au moyen de cette nourriture déjà préparée par la Nature, ils ne reçoivent presque rien des qualités de la terre qu'ils habitent; que d'ailleurs ayant tous de la force & des armes, ils sont les maîtres du choix de leur terrein, de leur climat, &c. & que par conséquent les trois causes de changement, d'altération & de dégénération dont nous avons parlé, ne peuvent avoir sur eux que de très-petits effets.

Mais après le coup d'œil que l'on vient de jeter sur ces variétés qui nous indiquent les altérations particulières de chaque espèce, il se présente une considération plus importante & dont la vue est bien plus étendue; c'est celle du changement des espèces mêmes, c'est cette dégénération plus ancienne & de tout temps immémoriale, qui paroît s'être faite dans chaque famille, ou si l'on veut, dans chacun des genres sous lesquels on peut comprendre les espèces

voiſines & peu différentes entr'elles ; nous n'avons dans tous les animaux terreſtres, que quelques eſpèces iſolées, qui, comme celle de l'homme, faſſent en même temps eſpèce & genre ; l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe forment des genres ou des eſpèces ſimples qui ne ſe propagent qu'en ligne directe & n'ont aucunes branches collatérales ; toutes les autres paroiſſent former des familles dans leſquelles on remarque ordinairement une ſouche principale & commune, de laquelle ſemblent être ſorties des tiges différentes & d'autant plus nombreuſes que les individus dans chaque eſpèce ſont plus petits & plus féconds.

Sous ce point de vue, le cheval, le zèbre & l'âne ſont tous trois de la même famille ; ſi le cheval eſt la ſouche ou le tronc principal, le zèbre & l'âne ſeront les tiges collatérales : le nombre de leurs reſſemblances entr'eux étant infiniment plus grand que celui de leurs différences, on peut les regarder comme ne faiſant qu'un même genre, dont les principaux caractères ſont clairement énoncés &

communs à tous trois : ils ſont les ſeuls qui ſoient vraiment ſolipèdes, c'eſt-à-dire, qui aient la corne des pieds d'une ſeule pièce ſans aucune apparence de doigts ou d'ongles; & quoiqu'ils forment trois eſpèces diſtinctes, elles ne ſont cependant pas abſolument ni nettement ſéparées, puiſque l'âne produit avec la jument, le cheval avec l'âneſſe; & qu'il eſt probable que ſi l'on vient à bout d'apprivoiſer le zèbre, & d'aſſoupir ſa nature ſauvage & récalcitrante, il produiroit auſſi avec le cheval & l'âne, comme ils produiſent entr'eux.

Et ce mulet qu'on a regardé de tout temps comme une production viciée, comme un monſtre compoſé de deux natures, & que par cette raiſon l'on a jugé incapable de ſe reproduire lui-même & de former lignée, n'eſt cependant pas auſſi profondément léſé qu'on ſe l'imagine d'après ce préjugé, puiſqu'il n'eſt pas réellement inſécond, & que ſa ſtérilité ne dépend que de certaines circonſtances extérieures & particulières. On ſait que les mulets ont ſouvent produit dans les pays chauds; l'on en

a même quelques exemples dans nos climats tempérés ; mais on ignore si cette génération est jamais provenue de la simple union du mulet & de la mule, ou plutôt si le produit n'en est pas dû à l'union du mulet avec la jument, ou encore à celle de l'âne avec la mule. Il y a deux sortes de mulets, le premier est le grand mulet ou mulet simplement dit, qui provient de la jonction de l'âne à la jument ; le second est le petit mulet provenant du cheval & de l'ânesse, que nous appellerons *bardeau* pour le distinguer de l'autre. Les Anciens les connoissoient & les distinguoient comme nous par deux noms différens, ils appeloient *mulus* le mulet provenant de l'âne & de la jument, & ils donnoient les noms de Γίννος, *hinnus*, *burdo* au mulet provenant du cheval & de l'ânesse ; ils ont assuré que le mulet, *mulus* (d) produit avec la jument un animal auquel

(d) *Mulus equâ conjunctus mulum procreavit.... Mula quoque jam facta gravida est, sed non quoad perficeret atque ederet prolem.* Arist. *Hist. anim.* lib. VI, cap. 24.... *Est in annalibus nostris mulas peperisse sæpe; verum prodigii loco habitum.* Plin. *Hist. nat.* lib. VIII, cap. 44.

ils donnoient aussi le nom de *ginnus* ou *hinnus (e)*: ils ont assuré de même que la mule, *mula*, conçoit assez aisément, mais qu'elle ne peut que rarement perfectionner son fruit; & ils ajoutent que quoiqu'il y ait des exemples assez fréquens de mules qui ont mis bas, il faut néanmoins regarder cette production comme un prodige. Mais qu'est-ce qu'un prodige dans la Nature, sinon un effet plus rare que les autres? Le mulet peut donc engendrer, & la mule peut concevoir, porter & mettre bas dans de certaines circonstances; ainsi il ne s'agiroit que de faire des expériences pour savoir quelles sont ces circonstances, & pour acquérir de nouveaux faits dont on pourroit tirer de grandes lumières sur la dégénération des espèces par le mélange, & par conséquent sur l'unité ou la diversité de chaque genre; il faudroit, pour réussir à ces expériences,

(e) *Nota.* Le mot *Ginnus* a été employé par Aristote en deux sens; le premier pour désigner généralement un animal imparfait, un avorton, un mulet-nain, provenant quelquefois du cheval avec l'ânesse, ou de l'âne avec la jument; & le second pour signifier le produit particulier du mulet & de la jument.

donner le mulet à la mule, à la jument & à l'âneſſe, faire la même choſe avec le bardeau, & voir ce qui réſulteroit de ces ſix accouplemens différens : il faudroit auſſi donner le cheval & l'âne à la mule, & faire la même choſe pour la petite mule ou femelle du bardeau : ces épreuves, quoiqu'aſſez ſimples, n'ont jamais été tentées dans la vue d'en tirer des lumières ; & je regrette de n'être pas à portée de les exécuter, je ſuis perſuadé qu'il en réſulteroit des connoiſſances que je ne fais qu'entrevoir, & que je ne puis donner que comme des préſomptions. Je crois, par exemple, que de tous ces accouplemens, celui du mulet & de la femelle bardeau, & celui du bardeau & de la mule pourroient bien manquer abſolument ; que celui du mulet & de la mule, & celui du bardeau & de ſa femelle pourroient peut-être réuſſir, quoique bien rarement ; mais en même temps, je préſume que le mulet produiroit avec la jument plus certainement qu'avec l'âneſſe & le bardeau, plus certainement avec l'âneſſe qu'avec la jument ; qu'enfin le cheval &

l'âne pourroient peut-être produire avec les deux mules, mais l'âne plus sûrement que le cheval : il faudroit faire ces épreuves dans un pays aussi chaud, pour le moins, que l'est notre Provence, & prendre des mulets de sept ans, des chevaux de cinq & des ânes de quatre ans, parce qu'il y a cette différence dans ces trois animaux pour les âges de la pleine puberté.

Voici les raisons d'analogie sur lesquelles sont fondées les présomptions que je viens d'indiquer. Dans l'ordonnance commune de la Nature, ce ne sont pas les mâles, mais les femelles, qui constituent l'unité des espèces ; nous savons par l'exemple de la brebis qui peut servir à deux mâles différens & produire également du bouc & du bélier, que la femelle influe beaucoup plus que le mâle sur le spécifique du produit, puisque de ces deux mâles différens il ne naît que des agneaux, c'est-à-dire, des individus spécifiquement ressemblans à la mère ; aussi le mulet ressemble-t-il plus à la jument qu'à l'âne, & le bardeau plus à l'ânesse qu'au cheval : dès-lors *le*

mulet doit produire plus ſûrement avec la jument qu'avec l'âneſſe, & le bardeau plus ſûrement avec l'âneſſe qu'avec la jument : de même le cheval & l'âne *pourroient peut-être produire avec les deux mules*, parce qu'étant femelles elles ont, quoique viciées, retenu chacune plus de propriétés ſpécifiques que les mulets mâles ; *mais l'âne doit produire avec elles plus certainement que le cheval*, parce qu'on a remarqué que l'âne a plus de puiſſance pour engendrer, même avec la jument, que n'en a le cheval, car il corrompt & détruit la génération de celui-ci : on peut s'en aſſurer en donnant d'abord le cheval-étalon, à des jumens, & en leur donnant le lendemain, ou même quelques jours après, l'âne au lieu du cheval ; ces jumens produiront preſque toujours des mulets & non pas des chevaux. Cette obſervation qui mériteroit bien d'être conſtatée dans toutes ſes circonſtances, paroît indiquer que la ſouche ou tige principale de cette famille pourroit bien être l'âne & non pas le cheval, puiſque l'âne le domine dans la puiſſance d'engendrer, même

avec sa femelle ; d'autant que le contraire n'arrive pas, lorsqu'on donne l'âne en premier & le cheval en second, à la jument; celui-ci ne corrompt pas la génération de l'âne, car le produit est presque toujours un mulet; d'autre côté la même chose n'arrive pas, quand on donne l'âne en premier & le cheval en second à l'ânesse, car celui-ci ne corrompt ni ne détruit la génération de l'âne. Et à l'égard des accouplemens des mulets entr'eux, je les ai présumé stériles, parce que de deux natures déjà lésées pour la génération, & qui par leur mélange ne pourroient manquer de se léser davantage, on ne doit attendre qu'un produit tout-à-fait vicié ou absolument nul.

Par le mélange du mulet avec la jument, du bardeau avec l'ânesse, & par celui du cheval & de l'âne avec les mules, on obtiendroit des individus qui remonteroient à l'espèce & ne seroient plus que des demi-mulets, lesquels non-seulement auroient, comme leurs parens, la puissance d'engendrer avec ceux de leur espèce originaire, mais peut-être

même auroient la faculté de produire entr'eux, parce que n'étant plus léſés qu'à demi, leur produit ne ſeroit pas plus vicié que le ſont les premiers mulets; & ſi l'union de ces demi-mulets étoit encore ſtérile, ou que le produit en fût & rare & difficile, il me paroît certain qu'en les rapprochant encore d'un degré de leur eſpèce originaire, les individus qui en réſulteroient & qui ne ſeroient plus léſés qu'au quart, produiroient entr'eux, & formeroient une nouvelle tige, qui ne ſeroit préciſément ni celle du cheval ni celle de l'âne. Or, comme tout ce qui peut être a été amené par le temps, & ſe trouve ou s'eſt trouvé dans la Nature, je ſuis tenté de croire que le mulet fécond dont parlent les Anciens, & qui, du temps d'Ariſtote exiſtoit en Syrie dans les terres au de-là de celles des Phéniciens, pouvoit bien être une race de ces demi-mulets ou de ces quarts de mulets, qui s'étoit formée par les mélanges que nous venons d'indiquer; car Ariſtote dit expreſſément que ces mulets féconds reſſembloient en tout, & autant qu'il eſt poſſible, aux

mulets inféconds *(f)*; il les distingue aussi très-clairement des *onagres* ou *ânes sauvages* dont il fait mention dans le même chapitre, & par conséquent on ne peut rapporter ces animaux qu'à des mulets peu viciés, & qui auroient conservé la faculté de reproduire. Il se pourroit encore que le mulet fécond de Tartarie, le *czigithais* dont nous avons parlé, ne fût pas l'*onagre* ou *âne sauvage*, mais ce même mulet de Phénicie, dont la race s'est peut-être maintenue jusqu'à ce jour; le premier Voyageur qui pourra les comparer, confirmera ou détruira cette conjecture. Et le zèbre lui-même qui ressemble plus au mulet qu'au cheval & qu'à l'âne, pourroit bien avoir eu

(f) In terrâ Syriâ super Phenicem Mulæ & coeunt & pariunt ; sed id genus diversum quanquam simile. Arist. *Hist. anim.* lib. VI, cap. 24..... *Sunt in Syriâ quos mulos appellant genus diversum ab eo quod coïtu equæ & asini procreatur ; sed simile facie, quomodo asini silvestres similitudine quadam nomen urbanorum accepere, & quidem ut asini illi feri sic muli præstant celeritate. Procreant ejusmodi mulæ suo in genere. Cujus rei argumento illæ sunt quæ tempore Pharnacæ patris Pharnazabim in terram Phrygiam venerunt quæ adhuc extant. Tres tamen ex novem quos numero olim fuisse aiunt, servantur hoc tempore.* Idem, cap. 36.

une pareille origine; la régularité contrainte & symétrique des couleurs de son poil, qui sont alternativement toujours disposées par bandes noires & blanches, paroît indiquer qu'elles proviennent de deux espèces différentes, qui dans leur mélange se sont séparées autant qu'il étoit possible; car dans aucun de ses ouvrages la Nature n'est aussi tranchée & aussi peu nuancée que sur la robe du zèbre, où elle passe brusquement & alternativement du blanc au noir & du noir au blanc sans aucun intermède dans toute l'étendue du corps de l'animal.

Quoi qu'il en soit, il est certain par tout ce que nous venons d'exposer, que les mulets en général qu'on a toujours accusés d'impuissance & de stérilité, ne sont cependant ni réellement stériles, ni généralement inféconds; & que ce n'est que dans l'espèce particulière du mulet provenant de l'âne & du cheval, que cette stérilité se manifeste, puisque le mulet qui provient du bouc & de la brebis, est aussi fécond que sa mère ou son père; puisque dans les oiseaux la plupart des mulets qui proviennent

d'eſpèces différentes ne ſont point inféconds ; c'eſt donc dans la nature particulière du cheval & de l'âne, qu'il faut chercher les cauſes de l'infécondité des mulets qui en proviennent ; & au lieu de ſuppoſer la ſtérilité comme un défaut général & néceſſaire dans tous les mulets, la reſtreindre au contraire au ſeul mulet provenant de l'âne & du cheval, & encore donner de grandes limites à cette reſtriction, attendu que ces mêmes mulets peuvent devenir féconds dans de certaines circonſtances, & ſur-tout en ſe rapprochant d'un degré de leur eſpèce originaire.

Les mulets qui proviennent du cheval & de l'âne, ont les organes de la génération tout auſſi complets que les autres animaux ; il ne manque rien au mâle, rien à la femelle, ils ont une grande abondance de liqueur ſéminale ; & comme l'on ne permet guère aux mâles de s'accoupler, ils ſont ſouvent ſi preſſés de la répandre, qu'ils ſe couchent ſur le ventre pour ſe frotter entre leurs pieds de devant qu'ils replient ſous la poitrine : ces animaux ſont donc pourvus de tout ce qui

est nécessaire à l'acte de la génération; ils sont même très-ardens, & par conséquent très-indifférens sur le choix; ils ont à peu-près la même véhémence de goût pour la mule, pour l'ânesse & pour la jument; il n'y a donc nulle difficulté pour les accouplemens; mais il faudroit des attentions & des soins particuliers, si l'on vouloit rendre ces accouplemens prolifiques: la trop grande ardeur, surtout dans les femelles, est ordinairement suivie de la stérilité, & la mule est au moins aussi ardente que l'ânesse: or l'on sait que celle-ci rejette la liqueur séminale du mâle, & que pour la faire retenir & produire, il faut lui donner des coups ou lui jeter de l'eau sur la croupe, afin de calmer les convulsions d'amour qui subsistent après l'accouplement, & qui sont la cause de cette réjaculation. L'ânesse & la mule tendent donc toutes deux par leur trop grande ardeur à la stérilité. L'âne & l'ânesse y tendent encore par une autre cause, comme ils sont originaires des climats chauds, le froid s'oppose à leur génération, & c'est par cette raison qu'on attend les chaleurs de l'été

pour les faire accoupler; lorsqu'on les laisse joindre dans d'autres temps & surtout en hiver, il est rare que l'imprégnation suive l'accouplement, même réitéré; & ce choix du temps qui est nécessaire au succès de leur génération, l'est aussi pour la conservation du produit; il faut que l'ânon naisse dans un temps chaud, autrement il périt ou languit; & comme la gestation de l'ânesse est d'un an, elle met bas dans la même saison qu'elle a conçu: ceci prouve assez combien la chaleur est nécessaire, non seulement à la fécondité, mais même à la pleine vie de ces animaux; c'est encore par cette même raison de la trop grande ardeur de la femelle qu'on lui donne le mâle, presque immédiatement après qu'elle a mis bas; on ne lui laisse que sept ou huit jours de repos ou d'intervalle entre l'accouchement & l'accouplement; l'ânesse, affoiblie par sa couche est alors moins ardente, les parties n'ont pas pu dans ce petit espace de temps reprendre toute leur roideur; au moyen de quoi la conception se fait plus sûrement que quand elle est en pleine force

& que

& que ſon ardeur la domine : on prétend que dans cette eſpèce, comme dans celle du chat, le tempérament de la femelle eſt encore plus ardent & plus fort que celui du mâle ; cependant l'âne eſt un grand exemple en ce genre, il peut aiſément ſaillir ſa femelle ou une autre pluſieurs jours de ſuite & pluſieurs fois par jour ; les premières jouiſſances, loin d'éteindre ne font qu'allumer ſon ardeur ; on en a vu s'excéder ſans y être incités autrement que par la force de leur appétit naturel, on en a vu mourir ſur le champ de bataille, après onze ou douze conflits réitérés preſque ſans intervalle, & ne prendre pour ſubvenir à cette grande & rapide dépenſe que quelques pintes d'eau. Cette même chaleur qui le conſume eſt trop vive pour être durable ; l'âne-étalon bientôt eſt hors de combat & même de ſervice, & c'eſt peut-être par cette raiſon que l'on a prétendu que la femelle eſt plus forte & vit plus long-temps que le mâle ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'avec les ménagemens que nous avons indiqués, elle peut vivre trente ans, & produire

tous les ans pendant toute sa vie ; au lieu que le mâle, lorsqu'on ne le contraint pas à s'abstenir de femelles, abuse de ses forces au point de perdre en peu d'années la puissance d'engendrer.

L'âne & l'ânesse tendent donc tous deux à la stérilité par des propriétés communes, & aussi par des qualités différentes ; le cheval & la jument y tendent de même par d'autres voies. On peut donner l'étalon à la jument neuf ou dix jours après qu'elle a mis bas, & elle peut produire cinq ou six ans de suite, mais après cela elle devient stérile ; pour entretenir sa fécondité, il faut mettre un intervalle d'un an entre chacune de ses portées, & la traiter différemment de l'ânesse ; au lieu de lui donner l'étalon après qu'elle a mis bas, il faut le lui réserver pour l'année suivante, & attendre le temps où sa chaleur se manifeste par les humeurs qu'elle jette ; & même avec ces attentions, il est rare qu'elle soit féconde au-delà de l'âge de vingt ans ; d'autre côté, le cheval, quoique moins ardent & plus délicat que l'âne, conserve néanmoins plus long-temps la faculté

d'engendrer. On a vu de vieux chevaux qui n'avoient plus la force de monter la jument ſans l'aide du Palfrenier, trouver leur vigueur dès qu'ils étoient placés, & engendrer à l'âge de trente ans. La liqueur ſéminale eſt non-ſeulement moins abondante, mais beaucoup moins ſtimulante dans le cheval que dans l'âne; car ſouvent le cheval s'accouple ſans la répandre, ſur-tout ſi on lui préſente la jument avant qu'il ne la cherche; il paroît triſte dès qu'il a joui, & il lui faut d'aſſez grands intervalles de temps pour que ſon ardeur renaiſſe. D'ailleurs, il s'en faut bien que dans cette eſpèce tous les accouplemens, même les plus conſommés, ſoient prolifiques; il y a des jumens naturellement ſtériles, & d'autres en plus grand nombre qui ſont très-peu fécondes; il y a auſſi des étalons, qui, quoique vigoureux en apparence, n'ont que peu de puiſſance réelle. Nous pouvons ajouter à ces raiſons particulières une preuve plus évidente & plus générale du peu de fécondité dans les eſpèces du cheval & de l'âne; ce ſont de tous les animaux domeſtiques ceux

dont l'espèce, quoique la plus soignée, est la moins nombreuse; dans celles du bœuf, de la brebis, de la chèvre, & sur-tout dans celles du cochon, du chien & du chat, les individus sont dix & peut-être cent fois plus nombreux que dans celles du cheval & de l'âne; ainsi leur peu de fécondité est prouvée par le fait, & l'on doit attribuer à toutes ces causes la stérilité des mulets qui proviennent du mélange de ces deux espèces naturellement peu fécondes. Dans les espèces au contraire qui, comme celle de la chèvre & celle de la brebis, sont plus nombreuses & par conséquent plus fécondes, les mulets provenant de leur mélange ne sont pas stériles, & remontent pleinement à l'espèce originaire dès la première génération; au lieu qu'il faudroit deux, trois & peut-être quatre générations, pour que le mulet provenant du cheval & de l'âne pût parvenir à ce même degré de réhabilitation de nature.

On a prétendu que de l'accouplement du taureau & de la jument, il résultoit une autre sorte de mulet: Columelle est,

je crois, le premier qui en ait parlé; Gesner le cite, & ajoute qu'il a entendu dire qu'il se trouvoit de ces mulets auprès de Grenoble, & qu'on les appelle en françois, *jumars*. J'ai fait venir un de ces jumars de Dauphiné; j'en ai fait venir un autre des Pyrénées, & j'ai reconnu, tant par l'inspection des parties extérieures que par la dissection des parties intérieures, que ces jumars n'étoient que des bardeaux, c'est-à-dire des mulets provenans du cheval & de l'ânesse : je crois donc être fondé, tant par cette observation que par l'analogie, à croire que cette sorte de mulet n'existe pas, & que le mot *jumar* n'est qu'un nom chimérique & qui n'a point d'objet réel. La nature du taureau est trop éloignée de celle de la jument, pour qu'ils puissent produire ensemble; l'un ayant quatre estomacs, des cornes sur la tête, le pied fourchu, &c. l'autre étant solipède & sans cornes; & n'ayant qu'un seul estomac. Et les parties de la génération étant très-différentes tant par la grosseur que pour les proportions, il n'y a nulle raison de présumer qu'ils puissent se joindre

avec plaisir, & encore moins avec succès. Si le taureau avoit à produire avec quelqu'autre espèce que la sienne, ce seroit avec le buffle qui lui ressemble par la conformation & par la plupart des habitudes naturelles; cependant nous n'avons pas entendu dire qu'il soit jamais né des mulets de ces deux animaux, qui néanmoins se trouvent dans plusieurs lieux, soit en domesticité, soit en liberté. Ce que l'on raconte de l'accouplement, & du produit du cerf & de la vache, m'est à peu près aussi suspect que l'histoire des jumars, quoique le cerf soit beaucoup moins éloigné, par sa conformation, de la nature de la vache, que le taureau ne l'est de celle de la jument.

Ces animaux qui portent des bois, quoique ruminans & conformés à l'intérieur comme ceux qui portent des cornes, semblent faire un genre, une famille à part, dans laquelle l'élan est la tige majeure, & le renne, le cerf, l'axis, le daim & le chevreuil sont les branches mineures & collatérales; car il n'y a que ces six espèces d'animaux, dont la tête soit armée d'un bois branchu qui

tombe & ſe renouvelle tous les ans; & indépendamment de ce caractère générique qui leur eſt commun, ils ſe reſſemblent encore beaucoup par la conformation & par toutes les habitudes naturelles; on obtiendroit donc plutôt des mulets du cerf ou du daim mêlé avec le renne & l'axis, que du cerf & de la vache.

On ſeroit encore mieux fondé à regarder toutes les brebis & toutes les chèvres comme ne faiſant qu'une même famille, puiſqu'elles produiſent enſemble des mulets qui remontent directement, & dès la première génération, à l'eſpèce de la brebis; on pourroit même joindre à cette nombreuſe famille des brebis & des chèvres, celle des gazelles & celle des bubales qui ne ſont pas moins nombreuſes. Dans ce genre qui contient plus de trente eſpèces différentes, il paroît que le mouflon, le bouquetin, le chamois, l'antilope, le bubale, le condoma, &c. ſont les tiges principales, & que les autres n'en ſont que des branches acceſſoires, qui toutes ont retenu les caractères principaux de la

ſouche dont elles ſont iſſues, mais qui ont en même temps prodigieuſement varié par les influences du climat & les différentes nourritures, auſſi-bien que par l'état de ſervitude & de domeſticité auquel l'homme a réduit la plupart de ces animaux.

Le chien, le loup, le renard, le chacal & l'iſatis forment un autre genre, dont chacune des eſpèces eſt réellement ſi voiſine des autres & dont les individus ſe reſſemblent ſi fort, ſur-tout par la conformation intérieure & par les parties de la génération, qu'on a peine à concevoir pourquoi ces animaux ne produiſent point enſemble; il m'a paru par les expériences que j'ai faites ſur le mélange du chien avec le loup & avec le renard, que la répugnance à l'accouplement venoit du loup & du renard plutôt que du chien, c'eſt-à-dire, de l'animal ſauvage & non pas de l'animal domeſtique; car les chiennes que j'ai miſes à l'épreuve, auroient volontiers ſouffert le renard & le loup, au lieu que la louve & la femelle renard n'ont jamais voulu ſouffrir les approches du chien;

l'état de domesticité semble rendre les animaux plus libertins, c'est-à-dire, moins fidèles à leur espèce; il les rend aussi plus chauds & plus féconds; car la chienne peut produire & produit même assez ordinairement deux fois par an, au lieu que la louve & la femelle renard ne portent qu'une fois dans une année; & il est à présumer que les chiens sauvages, c'est-à-dire, les chiens qui ont été abandonnés dans des pays déserts, & qui se sont multipliés dans l'île de Juan-Fernandès, dans les montagnes de Saint-Domingue, &c. ne produisent qu'une fois par an comme le renard & le loup; ce fait, s'il étoit constaté, confirmeroit pleinement l'unité du genre de ces trois animaux, qui se ressemblent si fort par la conformation, qu'on ne doit attribuer qu'à quelques circonstances extérieures leur répugnance à se joindre.

Le chien paroît être l'espèce moyenne & commune entre celles du renard & du loup; les Anciens nous ont transmis comme deux faits certains, que le chien, dans quelques pays & dans quelques circonstances, produit avec le loup &

avec le renard *(g)*. J'ai voulu le vérifier, & quoique je n'aie pas réuſſi dans les épreuves que j'ai faites à ce ſujet, on n'en doit pas conclure que cela ſoit impoſſible; car je n'ai pu faire ces eſſais que ſur des animaux captifs, & l'on ſait que dans la plupart d'entr'eux la captivité ſeule ſuffit pour éteindre le deſir & pour les dégoûter de l'accouplement, même avec leurs ſemblables; à plus forte raiſon cet état forcé doit les empêcher de s'unir avec des individus d'une eſpèce étrangère, mais je ſuis perſuadé que dans l'état de liberté & de célibat, c'eſt-à-dire, de privation de ſa femelle, le chien peut en effet s'unir au loup & au renard, ſur-tout ſi devenu ſauvage, il a perdu ſon odeur de domeſticité, & s'eſt en même temps rapproché des mœurs & des habitudes

(g) *In Cyrenenſi agro Lupi cum Canibus coeunt &* Laconici *canes ex vulpe & cane generantur.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. VIII, cap. 28 . . . . . *Coeunt animalia generis ejuſdem ſecundum naturam, ſed ea etiam quorum genus diverſum quidem, ſed natura non multum diſtat; ſi modò par magnitudo ſit & tempora æquent graviditatis, rarò id ſit, ſed tamen id fieri & in Canibus & in Vulpibus & in Lupis certum eſt.* Idem. *de generat. anim.* lib. II, cap. 5.

naturelles de ces animaux. Il n'en eſt pas de même de l'union du renard avec le loup, je ne la crois guère poſſible; du moins dans la nature actuelle le contraire paroît démontré par le fait, puiſque ces deux animaux ſe trouvent enſemble dans le même climat & dans les mêmes terres, & que ſe ſoutenant chacun dans leur eſpèce ſans ſe chercher, ſans ſe mêler, il faudroit ſuppoſer une dégénération plus ancienne que la mémoire des hommes pour les réunir à la même eſpèce: c'eſt par cette raiſon que j'ai dit que celle du chien étoit moyenne entre celles du renard & du loup, elle eſt auſſi commune puiſqu'elle peut ſe mêler avec toutes deux; & ſi quelque choſe pouvoit indiquer qu'originairement toutes trois ſont ſorties de la même ſouche, c'eſt ce rapport commun qui rapproche le renard du loup, & me paroît en réunir les eſpèces de plus près que tous les autres rapports de conformité dans la figure & l'organiſation. Pour réduire ces deux eſpèces à l'unité, il faut donc remonter à un état de nature plus ancien: mais dans l'état actuel, on doit regarder le loup & le

renard comme les tiges majeures du genre des cinq animaux que nous avons indiqués; le chien, le chacal & l'isatis n'en sont que les branches latérales, & elles sont placées entre les deux premières; le chacal participe du chien & du loup, & l'isatis du chacal & du renard: aussi paroît-il par un assez grand nombre de témoignages, que le chacal & le chien produisent aisément ensemble; & l'on voit par la description de l'isatis & par l'histoire de ses habitudes naturelles, qu'il ressemble presqu'entièrement au renard par la figure & par le tempérament, qu'il se trouve également dans les pays froids; mais qu'en même temps il tient du chacal le naturel, l'aboiement continu, la voix criarde & l'habitude d'aller toujours en troupe.

Le chien de berger, que j'ai dit être la souche première de tous les chiens, est en même temps celui qui approche le plus de la figure du renard; il est de la même taille, il a comme lui, les oreilles droites, le museau pointu, la queue droite & traînante; il approche aussi du renard par la voix, par l'intelligence &

par la finesse de l'instinct; il se peut donc que ce chien soit originairement issu du renard, sinon en ligne droite, au moins en ligne collatérale. Le chien, qu'Aristote appelle *canis-laconicus*, & qu'il assure provenir du mélange du renard & du chien, pourroit bien être le même que le chien de berger, ou du moins avoir plus de rapport avec lui qu'avec aucun autre chien : on seroit porté à imaginer que l'épithète *laconicus* qu'Aristote n'interprète pas, n'a été donnée à ce chien que par la raison qu'il se trouvoit en Laconie, province de la Grèce, dont Lacédémone étoit la ville principale; mais si l'on fait attention à l'origine de ce chien Laconic, que le même Auteur dit venir du renard & du chien; on sentira que la race n'en étoit pas bornée au seul pays de Laconie, & qu'elle devoit se trouver également dans tous les pays où il y avoit des renards, & c'est ce qui me fait présumer que l'épithète *laconicus* pourroit bien avoir été employée par Aristote dans le sens moral, c'est-à-dire, pour exprimer la brièveté ou le son aigu de la voix; il

aura appelé *chien laconic*, ce chien provenant du renard, parce qu'il n'aboioit pas comme les autres chiens, & qu'il avoit la voix courte & glapissante comme celle du renard : or notre chien de berger est le chien qu'on peut appeler *laconic* à plus juste titre ; car c'est celui de tous les chiens dont la voix est la plus brève & la plus rare ; d'ailleurs les caractères que donne Aristote à son chien laconic conviennent assez au chien de berger, & c'est ce qui a achevé de me persuader que c'étoit le même chien ; j'ai cru devoir rapporter les passages d'Aristote en entier, afin qu'on juge si ma conjecture est fondée *(h)*.

(h) Laconici canes ex Vulpe & Cane generantur. Hist. anim. lib. VIII, cap. 28 . . . . . *Canum genera plura sunt. Coït Laconicum mense suæ ætatis octavo & crus jam circa id tempus attollentes nonnulli urinam reddunt. . . . Gerunt Laconicæ canes uterum parte sextâ anni, hoc est, sexagenis diebus aut uno vel altero, plus minusve. Catelli cæci gignuntur, nec ante duodecimum diem visum accipiunt. Coeunt canes posteaquam pareruent sexto mense nec citiùs. Sunt quæ parte quintâ anni uterum ferunt, hoc est, duobus & septuaginta diebus, quarum catelli duodecim diebus luce carent : nonnullæ quartâ parte anni, hoc est, tribus mensibus ferunt, quarum catelli diebus decem & septem luce carent. Lac ante diebus quinque*

Le genre des animaux cruels est l'un

quàm pariant, habent canes magnâ ex parte; verùm nonnullis etiam septem aut quatuor diebus anticipat: utile statim ut pepererint est, genus laconicum post coïtum diebus triginta habere lac incipit..... parit canis duodecim complurimùm, sed magnâ ex parte quinque aut sex. Unum etiam aliquam peperisse certum est: laconicæ magnâ ex parte octo pariunt. Coeunt quandiu vivunt & mares & fœminæ: peculiare generis laconici est ut cum laborarint coire meliùs quàm per otium possint; vivit in hoc eodem genere mas ad annos decem, fœmina ad duodecim: cæteri canes maximâ quidem ex parte ad annos quatuordecim: sed nonnulli vel ad viginti protrahunt vitam..... Laconici sanè generis fœminas, quia minùs laborant quàm mares, vivaciores maribus sunt: at serò in cæteris, & si non latè admodum constat, tamen mares vivaciores sunt. Idem, lib. VI, cap. 20..... *Fœminam & marem natura distinxit moribus; sunt enim fœminæ moribus mollioribus, mitescunt celeriùs & manum faciliùs patiuntur: discunt etiam imitanturque ingeniosiùs, ut in genere canum laconico fœminas esse sagaciores quàm mares apertum est. Moloticum etiam genus venaticum nihilo a cæteris discrepat, ac pecuarium longè & magnitudine & fortitudine contra belluas præstat: insignes verò animo & industriâ qui ex utroque moloticum dico & laconicum prodierint.* Idem, lib. IX, cap. 1.

Nota. Il faut observer que le mot *genus* ne doit pas s'interpréter ici par celui d'*espèce*, mais par le mot *race*. Aristote y distingue trois races de chiens; *Laconicus, Moloticus* & *Pecuarius*; le *Moloticus* qu'il appelle aussi *Venaticus*, est vraisemblablement notre Lévrier, qui dans la Grèce & l'Asie mineure est le chien de chasse ordinaire; le *Pecuarius* qu'il dit excéder de beaucoup les autres chiens par la gran-

des plus nombreux & des plus variés ; le mal semble, ici comme ailleurs, se reproduire sous toutes sortes de formes & se revêtir de plusieurs natures. Le lion & le tigre, comme espèces isolées, sont en première ligne ; toutes les autres, savoir,

deur & par la forme, est sans doute le mâtin, dont on se sert pour la garde & la défense du bétail contre les bêtes féroces ; & le *Laconicus*, duquel il ne désigne pas l'emploi, & qu'il dit seulement être un chien de travail & d'industrie, & qui est de plus petite taille que le *Pecuarius*, ne peut être que le chien de berger, qui travaille en effet beaucoup à ranger, contenir & conduire les moutons, & qui est plus industrieux, plus attentif & plus soigneux que tous les autres chiens : mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus difficile à entendre dans ces passages d'Aristote, c'est ce qu'il dit de la différente durée de la gestation dans les différentes races de chiens, dont, selon lui, les uns portent deux mois, les autres portent deux mois & demi, & les autres trois mois : car tous nos chiens de quelque race qu'ils soient ne portent également que pendant environ neuf semaines, c'est-à-dire, soixante-un, soixante-deux ou soixante-trois jours, & je ne sache pas qu'on ait remarqué de plus grandes différences de temps que celle de ces trois ou quatre jours : mais Aristote pouvoit en savoir sur cela plus que nous, & si ces faits qu'il a avancés sont vrais, il en résulteroit un rapprochement bien plus grand de certains chiens, avec le loup : car les chasseurs assurent que la louve porte trois mois ou trois mois & demi.

les panthères, les onces, les léopards, les guépards, les lynx, les caracals, les jaguars, les couguars, les ocelots, les servals, les margais & les chats ne sont qu'une même & méchante famille, dont les différentes branches se sont plus ou moins étendues, & ont plus ou moins varié suivant les différens climats : tous ces animaux se ressemblent par le naturel, quoiqu'ils soient très-différens pour la grandeur & par la figure ; ils ont tous les yeux étincelans, le museau court, & les ongles aigus, courbés & rétractibles ; ils sont tous nuisibles, féroces, indomptables ; le chat qui en est la dernière & la plus petite espèce, quoique réduit en servitude, n'en est ni moins perfide ni moins volontaire ; le chat sauvage a conservé le caractère de la famille ; il est aussi cruel, aussi méchant, aussi déprédateur en petit, que ses consanguins le sont en grand ; ils sont tous également carnassiers, également ennemis des autres animaux. L'homme avec toutes ses forces n'a jamais pu les détruire ; on a de tout temps employé contre eux le feu, le fer, le poison, les piéges ; mais

comme tous les individus multiplient beaucoup, & que les espèces elles-mêmes sont fort multipliées, les efforts de l'homme se sont bornés à les faire reculer & à les resserrer dans les déserts dont ils ne sortent jamais sans répandre la terreur & causer autant de dégât que d'effroi; un seul tigre échappé de sa forêt suffit pour alarmer tout un peuple & le forcer à s'armer, que seroit-ce si ces animaux sanguinaires arrivoient en troupe & s'ils s'entendoient comme les chiens sauvages ou les chacals dans leurs projets de déprédation ? La Nature a donné cette intelligence aux animaux timides, mais heureusement les animaux fiers sont tous solitaires; ils marchent seuls & ne consultent que leur courage; c'est-à-dire, la confiance qu'ils ont en leur force. Aristote avoit remarqué avant nous, que de tous les animaux qui ont des griffes, c'est-à-dire, des ongles crochus & rétractibles, aucun n'étoit social, aucun n'alloit en troupe *(i)*: cette observation qui ne portoit alors que sur quatre ou

(i) Nullum animal cui ungues adunci, gregatile esse perpendimus. Arist. *Hist. anim.* lib. I, cap. 1.

cinq eſpèces, les ſeules de ce genre qui fuſſent connues de ſon temps, s'eſt étendue & trouvée vraie ſur dix ou douze autres eſpèces qu'on a découvertes depuis; les autres animaux carnaſſiers, tels que les loups, les renards, les chiens, les chacals, les iſatis, qui n'ont point de griffes, mais ſeulement des ongles droits, vont pour la plupart en troupes, & ſont tous timides & même lâches.

En comparant ainſi tous les animaux & les rappelant chacun à leur genre, nous trouverons que les deux cents eſpèces dont nous avons donné l'hiſtoire, peuvent ſe réduire à un aſſez petit nombre de familles ou ſouches principales, deſquelles il n'eſt pas impoſſible que toutes les autres ſoient iſſues.

Et pour mettre de l'ordre dans cette réduction, nous ſéparerons d'abord les animaux des deux continens; & nous obſerverons qu'on peut réduire à quinze genres & à neuf eſpèces iſolées, non-ſeulement tous les animaux qui ſont communs aux deux continens, mais encore tous ceux qui ſont propres &

particuliers à l'ancien. Ces genres sont 1.° celui des solipèdes proprement dits, qui contient le cheval, le zèbre, l'âne avec les mulets féconds & inféconds. 2.° Celui des grands pieds-fourchus à cornes creuses, savoir, le bœuf & le buffle avec toutes leurs variétés. 3.° La grande famille des petits pieds-fourchus à cornes creuses, tels que les brebis, les chèvres, les gazelles, les chevrotains & toutes les autres espèces qui participent de leur nature. 4.° Celle des pieds-fourchus à cornes pleines ou bois solides, qui tombent & qui se renouvellent tous les ans; cette famille contient l'élan, le renne, le cerf, le daim, l'axis & le chevreuil. 5.° Celle des pieds-fourchus ambigus, qui est composée du sanglier & de toutes les variétés du cochon, telles que celui de Siam à ventre pendant, celui de Guinée à longues oreilles pointues & couchées sur le dos, celui des Canaries à grosses & longues défenses, &c. 6.° le genre très-étendu des fissipèdes carnassiers à griffes, c'est-à-dire, à ongles crochus & rétractibles, dans lequel on doit comprendre les panthères, les léo-

pards, les guépards, les onces, les servals & les chats, avec toutes leurs variétés. 7.° Celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles, qui contient le loup, le renard, le chacal, l'isatis & le chien, avec toutes leurs variétés. 8.° Celui des fissipèdes caarnassiers à ongles non rétractibles, avec une poche sous la queue; ce genre est composé de l'hyæne, de la civette, du zibet, de la genette, du blaireau, &c. 9.° Celui des fissipèdes carnassiers à corps très-alongé avec cinq doigts à chaque pied, & le pouce ou premier ongle séparé des autres doigts; ce genre est composé des fouines, martes, putois, furets, mangoustes, belettes, vansires, &c. 10.° La nombreuse famille des fissipèdes, qui ont deux grandes dents incisives à chaque mâchoire & point de piquans sur le corps; elle est composée des lièvres, des lapins & de toutes les espèces d'écureuils, de loirs, de marmottes & de rats. 11.° Celui des fissipèdes, dont le corps est couvert de piquans, tels que les porc-épics & les hérissons. 12.° Celui des fissipèdes couverts d'écailles, les pangolins & les

phatagins. 13.° Le genre des fiſſipèdes amphibies, qui contient la loutre, le caſtor, le deſman, les morſes & les phoques. 14.° Le genre des quadrumanes, qui contient les ſinges, les babouins, les guenons, les makis, les loris, &c. 15.° Enfin celui des fiſſipèdes ailés, qui contient les rouſſettes & les chauve-ſouris, avec toutes leurs variétés. Les neuf eſpèces iſolées, ſont l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le lion, le tigre, l'ours & la taupe, qui toutes ſont auſſi ſujettes à un plus ou moins grand nombre de variétés.

De ces quinze genres & de ces neuf eſpèces iſolées, deux eſpèces & ſept genres ſont communs aux deux continens; les deux eſpèces ſont, l'ours & la taupe; & les ſept genres ſont, 1.° celui des grands pieds-fourchus à cornes creuſes; car le bœuf ſe retrouve en Amérique ſous la forme du biſon. 2.° Celui des pieds-fourchus à bois ſolides; car l'élan ſe trouve au Canada, ſous le nom d'*orignal;* le renne ſous celui de *caribou*, & l'on trouve auſſi dans preſque toutes les provinces de l'Amérique ſeptentrio-

nale des cerfs, des daims & des chevreuils. 3.° Celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles; car le loup & le renard se trouvent dans le nouveau monde comme dans l'ancien. 4.° Celui des fissipèdes à corps très-alongé, la fouine, la marte, le putois se trouvent en Amérique comme en Europe. 5.° L'on y trouve aussi une partie du genre des fissipèdes qui ont deux grandes dents incisives à chaque mâchoire, les écureuils, les marmottes, les rats, &c. 6.° Celui des fissipèdes amphibies; les morses, les phoques, les castors & les loutres existent dans le nord du nouveau continent, comme dans celui de l'ancien. 7.° Le genre des fissipèdes ailés y existe aussi en partie, car on y trouve des chauve-souris & des vampires, qui sont des espèces de roussettes.

Il ne reste donc que huit genres & cinq espèces isolées, qui soient propres & particuliers à l'ancien continent: ces huit genres ou familles sont, 1.° celle des solipèdes proprement dits; car on n'a trouvé ni chevaux, ni ânes, ni zèbres, ni mulets dans le nouveau monde. 2.° Celle

des petits pieds-fourchus à cornes creuses, car il n'existoit en Amérique ni brebis, ni chèvres, ni gazelles, ni chevrotains. 3.° La famille des cochons; car l'espèce du sanglier ne s'est point trouvée dans le nouveau monde, & quoique le pecari avec ses variétés doivent se rapporter à cette famille, il en diffère cependant par des caractères assez remarquables, pour qu'on puisse l'en séparer. 4.° Il en est de même de la famille des animaux carnassiers à ongles rétractibles; on n'a trouvé en Amérique ni panthère, ni léopards, ni guépards, ni onces, ni servals; & quoique les jaguars, couguars, ocelots & margais paroissent être de cette famille, il n'y a aucune de ces espèces du nouveau monde qui se trouve dans l'ancien continent, & réciproquement aucune espèce de l'ancien continent qui se soit trouvée dans le nouveau. 5.° Il en est encore de même du genre des fissipèdes dont le corps est couvert de piquans; car, quoique le coendou & l'urson soient très-voisins de ce genre, ces espèces sont néanmoins très-différentes de celles des porc-épics & des hérissons.

6.° Le

6.° Le genre des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles, avec une poche sous la queue ; car l'hyæne, les civettes & les blaireaux n'existoient point en Amérique. 7.° Les genres des quadrumanes ; car l'on n'a trouvé en Amérique ni singes, ni babouins, ni guenons, ni makis ; & les sapajous, sagoins, sarigues, marmoses, &c. quoique quadrumanes, diffèrent de tous ceux de l'ancien continent. 8.° Celui des fissipèdes couverts d'écailles, le pangolin ni le phatagin ne se sont point trouvés en Amérique ; & les fourmillers auxquels on peut les comparer, sont couverts de poil, & en diffèrent trop pour qu'on puisse les réunir à la même famille.

Des neuf espèces isolées, sept ; savoir, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le lion & le tigre, ne se trouvent que dans l'ancien monde ; & deux, savoir, l'ours & la taupe sont communes aux deux continens.

Si nous faisons de même le dénombrement des animaux propres & particuliers au nouveau monde, nous trouverons qu'il y en a environ cinquante espèces

différentes, que l'on peut réduire à dix genres & quatre eſpèces iſolées; ces quatre eſpèces ſont le tapir, le cabiai, le lama & le pecari, encore n'y a-t-il que l'eſpèce du tapir qui ſoit abſolument iſolée, car celle du pecari a des variétés, & l'on peut réunir la vigogne au lama, & peut-être le cochon d'Inde au cabiai. Les dix genres ſont 1.° les ſapajous, huit eſpèces; 2.° les ſagoins, ſix eſpèces; 3.° les philandres ou ſarigues, marmoſes, cayopollins, phalangers, tarſiers, &c; 4.° les jaguars, couguars, ocelots, margais, &c; 5.° les coatis, trois ou quatre eſpèces; 6.° les mouffettes, quatre ou cinq eſpèces; 7.° Le genre de l'agouti dans lequel je comprends l'acouchi, le paca: l'aperea & le tapeti; 8.° celui des tatous, qui eſt compoſé de ſept ou huit eſpèces; 9.° les fourmillers, deux ou trois eſpèces; & 10.° les pareſſeux, dont nous connoiſſons deux eſpèces, ſavoir l'unau & l'aï.

Or ces dix genres & ces quatre eſpèces iſolées, auxquels on peut réduire les cinquante eſpèces d'animaux qui ſont particuliers au nouveau monde, quoique

toutes différentes de celles de l'ancien continent, ont cependant des rapports éloignés, qui paroissent indiquer quelque chose de commun dans leur formation, & qui nous conduisent à remonter à des causes de dégénération plus grandes & peut-être plus anciennes que toutes les autres. Nous avons dit qu'en général tous les animaux du nouveau monde étoient beaucoup plus petits que ceux de l'ancien continent; cette grande diminution dans la grandeur, quelle qu'en soit la cause, est une première sorte de dégénération, qui n'a pu se faire sans beaucoup influer sur la forme, & il ne faut pas perdre de vue ce premier effet dans les comparaisons que l'on voudra faire de tous ces animaux.

Le plus grand est le tapir, qui, quoiqu'il ne soit que de la taille d'un âne, ne peut cependant être comparé qu'à l'éléphant, au rhinocéros & à l'hippopotame; il est dans son continent le premier pour la grandeur, comme l'éléphant l'est dans le sien; il a, comme le rhinocéros, la lèvre supérieure musculeuse & avancée, & comme l'hippo-

potame, il se tient souvent dans l'eau. Seul, il les représente tous trois à ces petits égards, & sa forme qui en tout tient plus de celle de l'âne que d'aucune autre, semble être aussi dégradée que sa taille est diminuée. Le cheval, l'âne, le zèbre, l'éléphant, le rhinocéros & l'hippopotame n'existoient point en Amérique, & n'y avoient même aucun représentant, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit dans ce nouveau monde aucun animal qu'on pût leur comparer, ni pour la grandeur ni pour la forme; le tapir est celui dont la nature sembleroit être la moins éloignée de tous, mais en même temps elle paroît si mêlée & elle approche si peu de chacun en particulier, qu'il n'est pas possible d'en attribuer l'origine à la dégénération de telle ou telle espèce; & que malgré les petits rapports que cet animal se trouve avoir avec le rhinocéros, l'hippopotame & l'âne, on doit le regarder non-seulement comme étant d'une espèce particulière, mais même d'un genre singulier & différent de tous les autres.

Ainsi le tapir n'appartient ni de près

ni de loin à aucune eſpèce de l'ancien continent, & à peine porte-t-il quelques caractères qui l'approchent des animaux auxquels nous venons de le comparer. Le cabiai ſe refuſe de même à toute comparaiſon, il ne reſſemble à l'extérieur à aucun autre animal, & ce n'eſt que par les parties intérieures qu'il approche du cochon d'Inde, qui eſt de ſon même continent, & tous deux ſont d'eſpèces abſolument différentes de toutes celles de l'ancien continent.

Le lama & la vigogne paroiſſent avoir des ſignes plus ſignificatifs de leur ancienne parenté, le premier avec le chameau, & le ſecond avec la brebis. Le lama a, comme le chameau, les jambes hautes, le cou fort long, la tête légère, la lèvre ſupérieure fendue; il lui reſſemble auſſi par la douceur du naturel, par l'eſprit de ſervitude, par la ſobriété, par l'aptitude au travail; c'étoit chez les Américains le premier & le plus utile de leurs animaux domeſtiques, ils s'en ſervoient comme les Arabes ſe ſervent du chameau pour porter des fardeaux: voilà bien des convenances dans la nature

de ces deux animaux, & l'on peut encore y ajouter celle des stigmates du travail, car quoique le dos du lama ne soit pas déformé par des bosses comme celui du chameau, il a néanmoins des callosités naturelles sur la poitrine, parce qu'il a la même habitude de se reposer sur cette partie de son corps. Malgré tous ces rapports, le lama est une espèce très-distincte & très-différente de celle du chameau; d'abord il est beaucoup plus petit & n'a pas plus du quart ou du tiers du volume du chameau; la forme de son corps, la qualité & la couleur de son poil sont aussi fort différentes; le tempérament l'est encore plus; c'est un animal pituiteux, & qui ne se plaît que dans les montagnes, tandis que le chameau est d'un tempérament sec, & habite volontiers dans les sables brûlans: en tout, il y a peut-être plus de différences spécifiques entre le chameau & le lama, qu'entre le chameau & la giraffe; ces trois animaux ont plusieurs caractères communs, par lesquels on pourroit les réunir au même genre: mais en même temps, ils diffèrent à tant d'autres égards,

qu'on ne feroit pas fondé à ſuppoſer qu'ils ſont iſſus les uns des autres, ils ſont voiſins & ne ſont pas parens. La giraffe a près du double de la hauteur du chameau, & le chameau le double du lama; les deux premiers ſont de l'ancien continent & forment des eſpèces ſéparées; à plus forte raiſon, le lama qui ne ſe trouve que dans le nouveau monde, eſt-il une eſpèce éloignée de tous les deux.

Il n'en eſt pas de même du pecari, quoiqu'il ſoit d'une eſpèce différente de celle du cochon, il eſt cependant du même genre; il reſſemble au cochon par la forme & par tous les rapports apparens, il n'en diffère que par quelques petits caractères, tels que l'ouverture qu'il a ſur le dos, la forme de l'eſtomac & des inteſtins, &c. On pourroit donc croire que cet animal ſeroit iſſu de la même ſouche que le cochon, & qu'autrefois il auroit paſſé de l'ancien monde dans le nouveau, où par l'influence de la terre, il aura dégénéré au point de former aujourd'hui une eſpèce diſtincte & différente de celle dont il eſt originaire.

Et à l'égard de la vigogne ou paco, quoiqu'elle ait quelques rapports avec la brebis par la laine & par l'habitude du corps, elle en diffère à tant d'autres égards, qu'on ne peut regarder ces espèces ni comme voisines ni comme alliées; la vigogne est plutôt une espèce de petit lama, & il ne paroît par aucun indice qu'elle ait jamais passé d'un continent à l'autre. Ainsi des quatre espèces isolées qui sont particulières au nouveau monde, trois; savoir, le tapir, le cabiai & le lama avec la vigogne, paroissent appartenir en propre & de tout temps à ce continent; au lieu que le pecari qui fait la quatrième semble n'être qu'une espèce dégénérée du genre des cochons & avoir autrefois tiré son origine de l'ancien continent.

En examinant & comparant dans la même vue les dix genres, auxquels nous avons réduit les autres animaux particuliers à l'Amérique méridionale, nous trouverons de même, non-seulement des rapports singuliers dans leur nature, mais des indices de leur ancienne origine & des signes de leur dégénération; les

ſapajous & les ſagoins reſſemblent aſſez aux guenons ou ſinges à longue queue pour qu'on leur ait donné le nom commun de *ſinge;* cependant nous avons prouvé que leurs eſpèces & même leurs genres ſont différens, & d'ailleurs il ſeroit bien difficile de concevoir comment les guenons de l'ancien continent ont pu prendre en Amérique une forme de face différente, une queue muſclée & préhenſile, une large cloiſon entre les narines & les autres caractères, tant ſpécifiques que génériques, par leſquels nous les avons diſtinguées & ſéparées des ſapajous; cependant, comme les ſinges, les babouins & les guenons ne ſe trouvent que dans l'ancien continent, on doit regarder les ſapajous & les ſagoins comme leurs repréſentans dans le nouveau; car ces animaux ont à peu près la même forme, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; & ils ont auſſi beaucoup de choſes communes dans leurs habitudes naturelles: il en eſt de même des makis dont aucune eſpèce ne s'eſt trouvée en Amérique, & qui néanmoins paroiſſent y être remplacés ou repréſentés par les

philandres, c'est-à-dire par les sarigues, marmoses & autres quadrumanes à museau pointu, qui se trouvent en grand nombre dans le nouveau continent & nulle part dans l'ancien : seulement, il faut observer qu'il y a beaucoup plus de différence entre la nature & la forme des makis & de ces quadrumanes Américains, qu'entre celle des guenons & des sapajous; & qu'il y a si loin d'un sarigue, d'une marmose ou d'un phalanger à un maki, qu'on ne peut pas supposer qu'ils viennent les uns des autres sans supposer en même temps que la dégénération peut produire des effets égaux à ceux d'une nature nouvelle; car la plupart de ces quadrumanes de l'Amérique ont une poche sous le ventre; la plupart ont dix dents à la mâchoire supérieure & dix à l'inférieure; la plupart ont la queue préhensile, tandis que les makis ont la queue lâche, n'ont point de poches sous le ventre & n'ont que quatre dents incisives à la mâchoire supérieure, & six à l'inférieure: ainsi quoique ces animaux aient les mains & les doigts conformés de la même

manière, & qu'ils ſe reſſemblent auſſi par l'alongement du muſeau; leurs eſpèces, & même leurs genrès, ſont ſi différens, ſi éloignés qu'on ne peut pas imaginer qu'ils ſoient iſſus les uns des autres, ni que des diſparités auſſi grandes & auſſi générales, aient jamais été produites par la dégénération.

Au contraire, les tigres d'Amérique que nous avons indiqués ſous les noms de jaguars, couguars, ocelots & margais, quoique d'eſpèces différentes de la panthère, du léopard, de l'once, du guépard & du ſerval de l'ancien continent, ſont cependant bien certainement du même genre; tous ces animaux ſe reſſemblent beaucoup tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; ils ont auſſi le même naturel, la même férocité, la même véhémence de goût pour le ſang; & ce qui les rapproche encore de plus près pour le genre, c'eſt qu'en les comparant, on trouve que ceux du même continent diffèrent autant & plus les uns des autres que de ceux de l'autre continent: par exemple, la panthère de l'Afrique diffère moins du jaguar du Breſil, que celui-ci

ne diffère du couguar qui cependant eſt du même pays; de même le ſerval de l'Aſie & le margai de la Guiane ſont moins différens entr'eux, qu'ils ne le ſont de tous ceux de leur propre continent: on pourroit donc croire avec aſſez de fondement que ces animaux ont eu une origine commune, & ſuppoſer qu'ayant autrefois paſſé d'un continent à l'autre, leurs différences actuelles ne ſont venues que de la longue influence de leur nouvelle ſituation.

Les mouffettes ou puans d'Amérique, & le putois d'Europe paroiſſent être du même genre. En général, lorſqu'un genre eſt commun aux deux continens, les eſpèces qui le compoſent ſont plus nombreuſes dans l'ancien que dans le nouveau; ici c'eſt tout le contraire, on y trouve quatre ou cinq eſpèces de putois, tandis que nous n'en avons qu'un; dont la nature paroît même inférieure ou moins exaltée que celle de tous les autres; en ſorte qu'à ſon tour le nouveau monde paroît avoir des repréſentans dans l'ancien; & ſi l'on ne jugeoit que par le fait, on croiroit que

ces animaux ont fait la route contraire, & ont autrefois passé d'Amérique en Europe. Il en est de même de quelques autres espèces: les chevreuils & les daims, aussi-bien que les mouffettes, sont plus nombreux tant pour les variétés que pour les espèces, & en même temps plus grands & plus forts dans le nouveau continent que dans l'ancien; on pourroit donc imaginer qu'ils en sont originaires, mais comme nous ne devons pas douter que tous les animaux en général n'aient été créés dans l'ancien continent, il faut nécessairement admettre leur migration de ce continent à l'autre; & supposer en même temps, qu'au lieu d'avoir, comme tous les autres, dégénéré dans ce nouveau monde, ils s'y sont au contraire perfectionnés, & que par la convenance & la faveur du climat, ils ont surpassé leur première nature.

Les fourmillers, qui sont des animaux très-singuliers, & dont il y a trois ou quatre espèces dans le nouveau monde, paroissent aussi avoir leurs représentans dans l'ancien; le pangolin & le phatagin leur ressemblent par le caractère unique

de n'avoir point de dents, & d'être forcés comme eux à tirer la langue & vivre de fourmis; mais si l'on veut leur supposer une origine commune, il est assez étrange qu'au lieu d'écaille qu'ils portent en Asie, ils se soient couverts de poil en Amérique.

A l'égard des agoutis, des pacas & des autres du septième genre des animaux particuliers au nouveau continent, on ne peut les comparer qu'au lièvre & au lapin, desquels cependant ils diffèrent tous par l'espèce; & ce qui peut faire douter qu'il y ait rien de commun dans leur origine, c'est que le lièvre s'est répandu dans presque tous les climats de l'ancien continent, sans que sa nature se soit altérée & sans qu'il ait subi d'autres changemens que dans la couleur de son poil; on ne peut donc pas imaginer avec fondement que le climat d'Amérique ait fait ce que tous les autres climats n'ont pu faire, & qu'il eût changé la nature de nos lièvres au point d'en faire ou des tapetis ou des apérea, qui n'ont point de queue; ou des agoutis à museau pointu, à oreilles courtes & rondes; ou des pacas à grosse

tête, à oreilles courtes, à poil ras & rude, avec des bandes blanches.

Enfin, les coatis, les tatous & les pareſſeux ſont ſi différens, non-ſeulement pour l'eſpèce, mais auſſi pour le genre de tous les animaux de l'ancien continent, qu'on ne peut les comparer à aucun, & qu'il n'eſt pas poſſible de leur ſuppoſer rien de commun dans leur origine, ni d'attribuer aux effets de la dégénération les prodigieuſes différences qui ſe trouvent dans leur nature, dont nul autre animal ne peut nous donner ni le modèle ni l'idée.

Ainſi de dix genres & de quatre eſpèces iſolées, auxquels nous avons tâché de réduire tous les animaux propres & particuliers au nouveau monde, il n'y en a que deux, ſavoir, le genre des jaguars, des ocelots, &c. & l'eſpèce du pecari avec ſes variétés qu'on puiſſe rapporter avec quelque fondement aux animaux de l'ancien continent; les jaguars & les ocelots peuvent être regardés comme des eſpèces de léopards ou de panthères, & le pecari comme une eſpèce de cochon. Enſuite il y a cinq genres &

une eſpèce iſolée, ſavoir, l'eſpèce du lama, & les genres des ſapajous, des ſagoins, des mouffettes, des agoutis & des fourmillers, qu'on peut comparer, mais d'une manière équivoque & fort éloignée au chameau, aux guenons, aux putois, au lièvre & aux pangolins; & enfin il reſte quatre genres & deux eſpèces iſolées, ſavoir, les philandres, les coatis, les tatous, les pareſſeux, le tapir & le cabiai, qu'on ne peut ni rapporter ni même comparer à aucun des genres ou des eſpèces de l'ancien continent. Cela ſemble prouver aſſez que l'origine de ces animaux particuliers au nouveau monde ne peut être attribuée à la ſimple dégénération; quelque grands, quelque puiſſans qu'on voulût en ſuppoſer les effets, on ne pourra jamais ſe perſuader avec quelqu'apparence de raiſon que ces animaux aient été originairement les mêmes que ceux de l'ancien continent; il eſt plus raiſonnable de penſer qu'autrefois les deux continens étoient contigus ou continus, & que les eſpèces qui s'étoient cantonnées dans ces contrées du nouveau monde, parce qu'elles en

avoient trouvé la terre & le ciel plus convenables à leur nature, y furent renfermées & séparées des autres par l'irruption des mers lorsqu'elles divisèrent l'Afrique de l'Amérique; cette cause est naturelle & l'on peut en imaginer de semblables, & qui produiroient le même effet; par exemple, s'il arrivoit jamais que la mer fît une irruption en Asie de l'orient au couchant, & qu'elle séparât du reste du continent les terres méridionales de l'Afrique & de l'Asie, tous les animaux qui sont propres & particuliers à ces contrées du Midi, tels que les éléphans, les rhinocéros, les giraffes, les zèbres, les orangs-outangs, &c. se trouveroient relativement aux autres dans le même cas que le sont actuellement ceux de l'Amérique méridionale; ils seroient entièrement & absolument séparés de ceux des contrées tempérées, & on auroit tort de leur chercher une origine commune & de vouloir les rappeler aux espèces ou aux genres qui peuplent ces contrées, sur le seul fondement qu'ils auroient avec ces derniers quelque ressemblance imparfaite ou quelques rapports éloignés.

Il faut donc, pour rendre raison de l'origine de ces animaux, remonter aux temps où les deux continens n'étoient pas encore séparés; il faut se rappeler les premiers changemens qui sont arrivés sur la surface du globe; il faut en même temps se représenter les deux cents espèces d'animaux quadrupèdes réduites à trente-huit familles: & quoique ce ne soit point là l'état de la Nature telle qu'elle nous est parvenue, & que nous l'avons représentée, que ce soit au contraire un état beaucoup plus ancien, & que nous ne pouvons guère atteindre que par des inductions & des rapports presqu'aussi fugitifs que le temps qui semble en avoir effacé les traces; nous tâcherons néanmoins de remonter par les faits & par les monumens encore existans à ces premiers âges de la Nature, & d'en présenter les époques qui nous paroîtront clairement indiquées.



LES SAPAJOUS (a) ET LES SAGOINS (b).

NOUS paſſons actuellement d'un continent à l'autre ; tous les animaux quadrumanes dont nous avons donné la deſcription, & que nous avons compris ſous les noms génériques de *Singes, Babouins & Guenons,* appartiennent excluſivement à l'ancien continent, & tous ceux dont il nous reſte à faire mention ne ſe trouvent au contraire que dans le nouveau monde. Nous les diſtinguons d'abord par deux noms génériques, parce qu'on peut les diviſer en deux

(a) *Sapajou,* mot dérivé de *Cayouaſſou* ; nom de ces animaux au Breſil, & qui ſe prononce *Sajouaſſou.*

(b) *Sagoin, Sagouin,* mot dérivé de *Cagui,* qui ſe prononce *Sagoui,* & qui eſt le nom de ces animaux dans leur pays natal au Breſil.

classes; la première est celle des *Sapajous*, & la seconde celle des *Sagoins*, les uns & les autres ont les pieds conformés à peu près comme ceux des singes, des babouins & des guenons, mais ils diffèrent des singes, en ce qu'ils ont des queues; ils diffèrent des babouins & des guenons, en ce qu'ils n'ont ni poches au bas des joues, ni callosités sur les fesses; & enfin ils diffèrent de tous trois, c'est-à-dire, des singes, des babouins & des guenons, en ce que tous ceux-ci ont la cloison du nez mince, & les narines ouvertes à peu près comme celles de l'homme au-dessous du nez; au lieu que les sapajous & les sagoins ont cette cloison des narines fort large & fort épaisse, & les ouvertures des narines placées à côté & non pas au-dessous du nez: ainsi les sapajous & les sagoins sont non-seulement spécifiquement, mais même génériquement différens des singes, des babouins & des guenons. Et lorsqu'ensuite on vient à les comparer entr'eux, on trouve qu'ils diffèrent aussi par quelques caractères

généraux ; car tous les ſapajous ont la queue *prenante*, c'eſt-à-dire, muſclée de manière qu'ils peuvent s'en ſervir comme d'un doigt pour ſaiſir & prendre ce qui leur plaît ; cette queue qu'ils plient, qu'ils étendent, dont ils recoquillent ou développent le bout à leur volonté, & qui leur ſert principalement à s'accrocher aux branches par ſon extrémité eſt ordinairement dégarnie de poil en deſſous & couverte d'une peau liſſe. Les ſagoins au contraire ont tous la queue proportionnellement plus longue que les ſapajous, & en même temps ils l'ont entièrement velue, lâche & droite ; en ſorte qu'ils ne peuvent s'en ſervir en aucune manière ni pour ſaiſir ni pour s'accrocher : cette différence eſt ſi apparente qu'elle ſuffit ſeule pour qu'on puiſſe toujours diſtinguer un ſapajou d'un ſagoin.

Nous connoiſſons huit ſapajous que nous croyons pouvoir réduire à cinq eſpèces ; la première eſt l'*ouarine* ou *gouariba* du Breſil : ce ſapajou eſt grand comme un renard, & il ne diffère de celui qu'on appelle *alouate* à Cayenne

que par la couleur : l'ouarine a le poil noir & l'alouate l'a rouge, & comme ils se ressemblent à tous autres égards, je n'en fais ici qu'une seule & même espèce ; la seconde est le *coaita* qui est noir comme l'ouarine, mais qui n'est pas si grand & dont l'*exquima* nous paroît être une variété ; la troisième est le *sajou* ou *sapajou* proprement dit, qui est de petite taille, d'un poil brun, & qu'on connoît vulgairemens sous le nom impropre de *singe-capucin;* il y a dans cette espèce une variété que nous appellerons le *sajou gris,* & qui ne diffère du *sajou brun* que par cette différence du poil : la quatrième espèce est le *saï* que les Voyageurs ont appelé le *pleureur,* il est un peu plus grand que le sajou, & il a le museau plus large : nous en connoissons deux qui ne diffèrent que par la couleur du poil ; le premier est d'un brun-noirâtre, & le second d'un roux-blanchâtre ; enfin la cinquième espèce est le *saïmiri,* qu'on appelle vulgairement le *singe aurore* ou *sapajou orangé :* celui-ci est le plus petit & le plus joli des sapajous.

Nous connoiſſons de même ſix eſpèces de ſagoins; le premier & le plus grand de tous eſt le *ſaki*, qui a la queue couverte d'un poil ſi long & ſi touffu qu'on l'a nommé *ſinge à queue de renard;* il ſemble qu'il y ait variété dans cette eſpèce pour la grandeur; j'en ai vu deux qui paroiſſoient adultes, dont l'un étoit preſque une fois plus grand que l'autre. Le ſecond ſagoin eſt le *tamarin*, il eſt ordinairement noir avec les quatre pieds jaunes, mais il varie pour la couleur, car il s'en trouve de bruns mouchetés de jaune. Le troiſième eſt *l'ouiſtiti*, qui eſt remarquable par les larges toupets de poil qui accompagnent ſa face, & par ſa queue annelée. Le quatrième eſt le *marikina*, qui a une crinière autour du cou, & un flocon de poil au bout de la queue comme le lion, ce qui lui a fait donner le nom de *petit-lion.* Le cinquième eſt le *pinche*, qui a la face d'un beau noir, avec des poils blancs qui deſcendent du deſſus & des côtés de la tête en forme de cheveux longs & liſſes. Le ſixième & le dernier eſt le *mico*, qui eſt le plus joli de tous, dont le poil eſt

d'un blond-argentin, & qui a la face colorée d'un rouge auſſi vif que du vermillon. Nous allons donner l'hiſtoire & la deſcription de chacun de ces Sapajous & de ces Sagoins, dont la plupart n'étoient ni dénommés ni décrits ni connus,



L'OUARINE (a) ET L'ALOUATE (b).

L'OUARINE & l'Alouate sont les plus grands animaux quadrumanes du nouveau continent ; ils surpassent de

(a) *Ouarin*, *Ouarine*, nom de cet animal au Maragnon, & que nous avons adopté.

Guenons appelées *Ouarines*, sont toutes noires & grandes comme les grands chiens, elles crient si haut qu'on les peut entendre d'environ une lieue. *Miss. du P. d'Abbeville*, *page 152*.

Guariba Brasiliensibus. Marcgr. *Hist. nat. Bras.* pag. 226, fig. *Nota* Il est vraisemblable que le mot de *Ouarine*, *Ouarina*, vient de *Guariba*, qu'on doit prononcer *gouariba*.

Cercopithecus niger pedibus fuscis. Le sapajou noir. *Briss. reg. anim.* pag. 194.

Paniscus. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 26. *Nota.* M. Linnæus a mal indiqué cet animal, il le confond avec le Coaita; & sa description, ainsi que sa phrase, est composée & mêlée de celle de Brown & de celle de Marcgrave, dont le dernier a décrit le *guariba*, & le premier le *coaita*.

(b) Alouate. *Allouata* à Cayenne n'est qu'une variété de l'ouarine, celui-ci est d'un brun noir, & l'alouate d'un rouge-brun: tous deux sont un

beaucoup les plus grosses Guenons & approchent de la grandeur des Babouins, ils ont la queue prenante, & sont par conséquent de la famille des Sapajous, dans laquelle ils tiennent un rang bien distinct, non-seulement par leur taille, mais aussi par leur voix, qui retentit comme un tambour & se fait entendre à une très-grande distance. « Marcgrave » raconte *(c)*, que tous les jours, matin » & soir, les ouarines s'assemblent dans » les bois; que l'un d'entr'eux prend » une place élevée & fait signe de la » main aux autres de s'asseoir autour de » lui pour l'écouter; que dès qu'il les » voit placés, il commence un discours » à voix si haute & si précipitée, qu'à

bruit épouvantable, & on leur a donné également l'épithète de *hurleurs*. *Arabata* dans les terres de l'Orénoque, selon Gumilla. « Les singes jaunes, » dit cet Auteur, qu'ils appellent *arabata* font un » bruit insupportable & si lugubre qu'ils font horreur. *Histoire de l'Orénoque, par Gumilla, page 8.*»

Cercopithecus barbatus maximus ferrugineus flexu rosus. Alouata, singe rouge. *Barrère, hist. nat. de la Fr. équin.* pag. 150.

Cercopithecus barbatus saturate spadiceus. Le singe rouge de Cayenne. *Briss. reg. anim.* pag. 206.

(c) Marcgrave. *Hist. Bras.* pag. 226.

l'entendre de loin, on croiroit qu'ils « crient tous enſemble ; que cependant « il n'y en a qu'un ſeul, & que pendant « tout le temps qu'il parle, tous les « autres ſont dans le plus grand ſilence ; « qu'enſuite lorſqu'il ceſſe, il fait ſigne « de la main aux autres de répondre, & « qu'à l'inſtant tous ſe mettent à crier « enſemble, juſqu'à ce que par un autre « ſigne de la main, il leur ordonne le « ſilence ; que dans le moment ils « obéiſſent & ſe taiſent; qu'enfin, alors « le premier reprend ſon diſcours ou « ſa chanſon, & que ce n'eſt qu'après « l'avoir encore écouté bien attentive- « ment qu'ils ſe ſéparent & rompent « l'aſſemblée : » ces faits dont Marcgrave dit avoir été pluſieurs fois témoin, pourroient bien être exagérés & aſſaiſonnés d'un peu de merveilleux : le tout n'eſt peut-être fondé que ſur le bruit effroyable que font ces animaux ; ils ont dans la gorge une eſpèce de tambour oſſeux dans la concavité duquel le ſon de leur voix groſſit, ſe multiplie & forme des hurlemens par écho; auſſi a-t-on diſtingué ces ſapajous de tous les autres par

le nom de *hurleurs* : nous n'avons pas vu l'ouarine, mais nous avons les dépouilles d'un alouate & un embryon desséché de cette même espèce, dans lequel l'instrument du grand bruit, c'est-à-dire, l'os de la gorge est déjà très-sensible *(d)*. Selon Marcgrave, l'ouarine a la face large & carrée, les yeux noirs & brillans, les oreilles courtes & arrondies, la queue nue à son extrémité, avec laquelle il s'accroche & s'attache fermement à tout ce qu'il peut embrasser: les poils de tout le corps sont noirs, longs, luisans & polis; des poils plus longs sous le menton & sur la gorge lui forment une espèce de barbe ronde; le poil des

(d) Ce singe *Alouate*, est un animal sauvage, rouge-bai, fort gros, qui fait un bruit effroyable semblable à un râlement qu'on entend de bien loin, & c'est par le moyen de l'os hyoïde qui est d'une structure singulière. *Barrère, Essais de l'histoire naturelle de la France Equin. page 150.* — Dans l'île Grande ou l'île Saint-George, sous le Tropique, à deux lieues du continent de l'Amérique, il y a des singes grands comme des veaux, qui font un bruit si étrange, que ceux qui n'y sont pas accoutumés croient que les montagnes vont s'écrouler.... Ils sont très-farouches. *Voyage de le Gentil, tome I, page 15.*

mains, des pieds & d'une partie de la queue est brun. Le mâle est de la même couleur de la femelle, & il n'en diffère, qu'en ce qu'il est un peu plus grand. Les femelles portent leurs petits sur le dos & sautent avec cette charge de branches en branches & d'arbres en arbres; les petits embrassent avec les bras & les mains le corps de leur mère dans la partie la plus étroite, & s'y tiennent fermement attachés tant qu'elle est en mouvement. Au reste, ces animaux sont sauvages & méchans, on ne peut les apprivoiser ni même les dompter; ils mordent cruellement, & quoiqu'ils ne soient pas du nombre des animaux carnassiers & féroces, ils ne laissent pas d'inspirer de la crainte, tant par leur voix effroyable, que par leur air d'impudence : comme ils ne vivent que de fruits, de légumes, de graines & de quelques insectes, leur chair n'est pas mauvaise à manger *(e)*. « Les chasseurs,

(e) Les singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens de l'Amazone. . . . Il y en a d'aussi grands qu'un Lévrier. *Voyage sur la rivière de l'Amazone, par M. de la Condamine, page 164.*

» dit Oexmelin, apportèrent sur le soir
» des singes qu'ils avoient tués dans les
» terres du cap Gracias-a-Dio; on fit
» rôtir une partie de ces singes & bouillir
» l'autre, ce qui nous sembla fort bon;
» la chair en est comme celle du lièvre,

— Cayenne est le pays des singes. . . . . Quand on a une fois vaincu sa répugnance pour en manger, il est certain qu'on les trouve fort bons; leur chair est blanche, & quoique peu chargée de graisse pour l'ordinaire, elle ne laisse pas d'être tendre, délicate & de bon goût; leurs têtes font de bonnes soupes, & on les sert dessus, comme un chapon bouilli, &c. *Voyage de Desmarchais, tome III, pages 311 & 338.* — Il y a des guenons à Cayenne aussi grosses que de grands chiens, de couleur rouge-de-vache; on les appelle les *hurleurs*, parce qu'étant en troupe, ils hurlent d'une façon, que d'abord l'on croit que c'est une troupe de pourceaux qui se battent; ils sont affreux & ont une gueule fort large; je crois qu'ils sont furieux; si les Sauvages les flèchent, ils retirent la flèche de leur corps avec leurs mains comme une personne; la chair de ces hurleurs est très-bonne à manger, elle ressemble à la chair du mouton, il y a à manger pour dix personnes; ils ont un cornet intérieur en la gorge qui leur rend le cri effroyable. *Voyage de Binet, pages 341 & 342.* — Les Sauvages Achaguas de l'Orénoque sont friands de singes jaunes, qu'ils appellent *arabata*, lesquels font matin & soir un bruit insupportable. *Histoire de l'Orénoque, par Gumilla, page 8.*

mais elle n'a pas le même goût étant «
un peu douceâtre, c'est pourquoi il «
y faut mettre beaucoup de sel en la «
faisant cuire; la graisse en est jaune «
comme celle du chapon, & plus «
même, & a fort bon goût; nous ne «
vécumes que de ces animaux pendant «
tout le temps que nous fumes là, «
parce que nous ne trouvions pas autre «
chose; si bien que tous les jours les «
chasseurs en apportoient autant que «
nous en pouvions manger. Je fus «
curieux d'aller à cette chasse, & sur- «
pris de l'instinct qu'ont ces bêtes de «
connoître plus particulièrement que «
les autres animaux ceux qui leur font «
la guerre, & de chercher les moyens, «
quand ils sont attaqués, de se secourir «
& de se défendre. Lorsque nous les «
approchions, ils se joignoient tous «
ensemble, se mettoient à crier & faire «
un bruit épouvantable, & à nous jeter «
des branches sèches qu'ils rompoient «
des arbres; il y en avoit même qui «
faisoient leur saleté dans leurs pattes «
qu'ils nous envoyoient à la tête; j'ai «
remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent «

» jamais, & qu'ils sautent d'arbres en
» arbres si subtilement que cela éblouit
» la vue ; je vis encore qu'ils se jetoient
» à corps perdu de branches en branches
» sans jamais tomber à terre ; car avant
» qu'ils puissent être à bas, ils s'accro-
» chent, ou avec leurs pattes ou avec
» la queue : ce qui fait que quand on les
» tire à coups de fusil, à moins qu'on
» ne les tue tout-à-fait, on ne les sauroit
» avoir ; car lorsqu'ils sont blessés, &
» même mortellement, ils demeurent
» toujours accrochés aux arbres, où ils
» meurent souvent & ne tombent que
» par pièces. J'en ai vu de morts depuis
» plus de quatre jours, qui pendoient
» encore aux arbres, si bien que fort sou-
» vent on en tiroit quinze ou seize pour
» en avoir trois ou quatre tout au plus :
» mais ce qui me parut plus singulier,
» c'est qu'au moment que l'un d'eux est
» blessé, on les voit s'assembler autour de
» lui, mettre leurs doigts dans la plaie,
» & faire de même que s'ils la vouloient
» sonder ; alors s'ils voient couler beau-
» coup de sang, ils la tiennent fermée
» pendant que d'autres apportent quel-

ques feuilles, qu'ils mâchent & pouſ- «
ſent adroitement dans l'ouverture de «
la plaie; je puis dire avoir vu cela «
pluſieurs fois, & l'avoir vu avec ad- «
miration. Les femelles n'ont jamais «
qu'un petit qu'elles portent de la même «
manière que les Négreſſes portent leur «
enfant; ce petit ſur le dos de ſa mère «
lui embraſſe le cou par-deſſus les «
épaules avec les deux pattes de devant; «
& des deux de derrière, il la tient par «
le milieu du corps: quand elle veut «
lui donner à teter, elle le prend dans «
ſes pattes, & lui préſente la mamelle «
comme les femmes.... On n'a point «
d'autre moyen d'avoir le petit que de «
tuer la mère, car il ne l'abandonne «
jamais; étant morte, il tombe avec «
elle, & alors on le peut prendre. Lorſ- «
que ces animaux ſont embarraſſés, ils «
s'entr'aident pour paſſer d'un arbre ou «
d'un ruiſſeau à un autre, ou dans quel- «
qu'autre rencontre que ce puiſſe être... «
On a coutume de les entendre de plus «
d'une grande lieue *(f)* ».

(f) Hiſtoire des Aventuriers, par Oexmelin, *tome II, page 251 & ſuivantes.*

Dampierre *(g)*, confirme la plupart

(g) Les singes qui se trouvent dans les terres de la baie de Campèche, sont les plus laids que j'aie vus de ma vie ; ils sont beaucoup plus gros qu'un lièvre, & ont de grandes queues de près de deux pieds & demi de long ; le dessous de leur queue est sans poil, & la peau en est dure & noire, mais le dessus, aussi-bien que tout le reste du corps, est couvert d'un poil rude, long, noir & hérissé ; ils vont de vingt ou trente de compagnie, roder dans les bois où ils sautent d'un arbre à l'autre ; s'ils trouvent une personne seule ils font mine de la vouloir dévorer. Lors même que j'ai été seul, je n'ai pas osé les tirer, sur-tout la première fois que je les vis ; il y en avoit une grosse troupe qui se lançoient d'arbre en arbre par-dessus ma tête, craquetoient des dents & faisoient un bruit enragé ; il y en avoit même plusieurs qui faisoient des grimaces de la bouche & des yeux, & mille postures grotesques ; quelques-uns rompoient des branches sèches & me les jetoient ; d'autres répandoient leur urine & leurs ordures sur moi ; à la fin, il y en eut un plus gros que les autres, qui vint sur une petite branche au-dessus de ma tête & sauta tout droit contre moi, ce qui me fit reculer en arrière, mais il se prit à la branche au bout de la queue, & il demeura-là suspendu à se brandiller & à me faire la moue ; enfin, je me retirai, & ils me suivirent jusqu'à nos hûtes avec les mêmes postures menaçantes. Ces singes se servent de leur queue aussi-bien que de leurs pattes ; & ils tiennent aussi ferme avec elle. Si nous étions deux ou plusieurs ensemble ils s'enfuyoient de nous. Les femelles sont fort embarrassées pour sauter après les mâles avec leurs petits ;

de ces faits, néanmoins il assure que ces animaux produisent ordinairement deux petits, & que la mère en porte un sous le bras & l'autre sur le dos. En général, les sapajous, même de la plus petite espèce ne produisent pas en grand nombre, & il est très-vraisemblable que ceux-ci qui sont les plus grands de tous ne produisent qu'un ou deux petits.

Caractères distinctifs de ces espèces.

L'ouarine a les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez, la cloison

car elles en ont ordinairement deux, elles en portent un sous un de leurs bras, & l'autre qui est assis sur leur dos se tient accroché à leur cou avec ses deux pattes de devant : ces singes sont les plus farouches que j'aie vus de ma vie, & il ne nous fut jamais possible d'en apprivoiser aucun, quelqu'artifice que nous missions en œuvre pour en venir à bout; il n'est guère plus aisé de les avoir quand on les a tirés, parce que s'ils peuvent s'attacher à quelques branches avec la queue ou avec les pattes, ils ne tombent point à terre pendant qu'il leur reste le moindre souffle de vie; après en avoir tiré un, & quelquefois lui avoir cassé une jambe ou un bras, j'ai eu compassion de voir cette pauvre bête regarder fixement, & manier la partie blessée & la tourner d'un côté ou d'autre: ces singes sont fort rarement à terre, il y en a même qui disent, qu'ils n'y vont jamais, *Tome III, page 304.*

des narines très-épaisse; il n'a point d'abajoues, point de callosités sur les fesses; ces parties sont couvertes de poil comme le reste du corps. Il a la queue prenante & très-longue, le poil noir & long, & dans la gorge un gros os concave; il est de la grandeur d'un lévrier, le poil long qu'il a sous le cou lui forme une espèce de barbe ronde; il marche ordinairement à quatre pieds.

L'alouate a les mêmes caractères que l'ouarine, & ne paroît en différer, qu'en ce qu'il n'a point de barbe bien marquée & qu'il a le poil d'un rouge-brun, au lieu que l'ouarine l'a noir. J'ignore si les femelles dans ces espèces sont sujettes à l'écoulement périodique, mais par analogie, je présume que non, ayant observé généralement qu'il n'y avoit que les singes, babouins & guenons à fesses nues qui soient sujets à cet écoulement.



LE COAITA (a) ET L'EXQUIMA (b).

LE Coaita eſt, après l'Ouarine & l'Alouate, le plus grand des Sapajous; je l'ai vu vivant à l'hôtel de M. le Duc

(a) *Coaita* ou *Qoata*, nom de cet animal à la Guiane, & que nous avons adopté; *Chameck*, au Pérou. *Nota.* Le mot *Coaita* pourroit bien venir de *Caitaia*, nom d'un autre ſapajou dans la langue Braſilienne, qui cependant doit ſe prononcer *ſaitaia*.

Cercopithecus major niger faciem humanam referens Quoata. *Barrère, Hiſt. nat. de la Franc. Équinox.* pag. 150.

Cercopithecus in pedibus anterioribus pollice carens; caudâ inferius verſus apicem pilis deſtitutâ. Le Belzebuth. *Briſſ. reg. anim.* pag. 211.

Simia fuſca major palmis tetradactylis, caudâ prehenſili ad apicem ſubtus nuda. The four. fingered Monkie. *Brown's, hiſt. of Jamaïc.* chap. 5, ſec. V.

(b) *Cercopithecus barbatus Guineenſis in Congo vocatur* Exquima. *Marcgr. hiſt. nat. Braſil.* pag. 227. *Nota.* Je crois que c'eſt à cette eſpèce de Coaita qu'il faut rapporter le paſſage ſuivant du P. d'Abbeville. « Il y a dit-il, en l'île de Maragnon d'autres Guenons » qui s'appellent *Cayou (Sajou)*, d'autant qu'elles

de Bouillon, où par sa familiarité, & même par ses caresses empressées, il méritoit l'affection de ceux qui le soignoient: mais malgré les bons traitemens & les soins, il ne put résister aux froids de l'hiver 1764; il mourut & fut regretté de son maître, qui eut la bonté de me l'envoyer pour le placer au Cabinet du Roi. J'en ai vu un autre chez M. le Marquis de Montmirail, celui-ci étoit un mâle, & le premier une femelle, tous deux étoient également traitables & bien apprivoisés. Ce sapajou, par son naturel doux & docile, diffère donc beaucoup de l'ouarine & de l'alouate, qui sont indomptables & farouches; il en diffère aussi, en ce qu'il n'a pas comme eux une poche osseuse dans la gorge; il a comme l'ouarine le poil noir, mais hérissé; il en diffère encore, aussi-bien que de tous les autres sapajous, en ce qu'il n'a que quatre doigts aux mains, & que le pouce lui manque; par ce seul caractère & par sa queue prenante, il est aisé de le

» sont toutes noires; elles portent une barbe longue » de plus de quatre doigts, aucunes environ d'un » demi-pied de long, & sont très-belles & plaisantes à voir. *Miss. au Maragnon, page 252* ».

distinguer des guenons, qui toutes ont la queue lâche & cinq doigts aux mains.

L'animal que Marcgrave appelle *exquima*, est d'une espèce très-voisine de celle du *coaita*, & même n'en est peut-être qu'une simple variété; il me paroît que cet Auteur a fait une faute lorsqu'il a dit que l'exquima étoit de Guinée & de Congo; la figure qu'il en donne suffit seule pour démontrer l'erreur, car cet animal y est représenté avec la queue recoquillée à l'extrémité, caractère qui n'appartient qu'aux seuls sapajous & point aux guenons, qui toutes ont la queue lâche: or nous sommes assurés qu'il n'y a en Guinée & à Congo que des guenons & point de sapajous; par conséquent l'exquima de Marcgrave, n'est, pas comme il le dit, une *guenon* ou *cercopithèque* de Guinée, mais un *sapajou à queue prenante*, qui sans doute y avoit été transporté du Bresil: le nom d'*exquima* ou *quima*, en ôtant l'article *ex*, & qui doit se prononcer *gouima*, ne s'éloigne pas de *quoaita*, & c'est ainsi que plusieurs Auteurs ont écrit le nom du *coaita*: tout concourt donc à faire croire

que cet *exquima* de Marcgrave, qu'il dit être une *guenon* ou un *cercopithèque* de Guinée, est un *sapajou* du Bresil, & que ce n'est qu'une variété dans l'espèce du coaita, auquel il ressemble par le naturel, par la grandeur, par la couleur & par la queue prenante; la seule différence remarquable, c'est que l'exquima a du poil blanchâtre sur le ventre, & qu'il porte au-dessous du menton une barbe blanche, longue de deux doigts *(c)*. Nos coaitas n'avoient ni ce poil blanc ni cette barbe; mais ce qui me fait présumer que cette différence n'est qu'une variété dans l'espèce du coaita, c'est que j'ai reconnu par le témoignage des Voyageurs, qu'il y en a de blancs & de noirs, les uns sans barbe & d'autres avec une

(c) Cercopithecus barbatus Guineensis; in Congo vocatur Exquima, *pilos habet fuscos sed per totum dorsum quasi adustos seu ferrugineos; fuscis autem punctulatim inspersus color albus, venter albicat & mentum inferius; barbam quoque egregiè albam habet. constantem capillis duos digitos longis & amplius passis quasi ordinatim pexa fuisset; quando hæc species irascitur, os amplè diducendo & mandibulas celeriter movendo exagitat hominem: egregiè saltant, varios fructus comedunt.* Marcgr. *Hist. nat. Brasil.* pag. 227 & 228, *ubi vide figuram.*

barbe : « Il y a, dit Dampierre *(d)*, dans les terres de l'Isthme de l'Amérique, « de grands troupeaux de singes, dont « les uns sont blancs & la plupart noirs ; « les uns ont de la barbe, les autres n'en « ont point : ils sont d'une taille mé- « diocre. . . . Ces animaux ont quan- « tité de vers dans les entrailles *(e)* . . . . « Ces singes sont fort drôles, ils faisoient « mille postures grotesques lorsque nous « traversions les bois, ils sautoient d'une « branche à l'autre avec leurs petits sur « le dos ; ils faisoient des grimaces contre « nous, craquetoient des dents & cher- « choient l'occasion de pisser sur nous ; « quand ils veulent passer du sommet « d'un arbre à l'autre, dont les branches « sont trop éloignées pour y pouvoir « atteindre d'un saut, ils s'attachent à la « queue les uns des autres, & ils se bran- « dillent ainsi jusqu'à ce que le dernier «

(d) Voyage de Dampierre, *tome IV, page 225.*

(e) Ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles ; j'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrimes, & il y en avoit de sept ou huit pouces de long. *Voyage de Dampierre, tome IV, page 225.*

» attrape une branche de l'arbre voisin & il tire tout le reste après lui. » Tout cela & jusqu'aux vers dans les entrailles convient à nos coaitas; M. Daubenton, en disséquant ces animaux, y a trouvé une grande quantité de vers dont quelques-uns avoient jusqu'à douze & treize pouces de longueur ; nous ne pouvons donc guère douter que l'exquima de Marcgrave ne soit un sapajou de l'espèce même, ou de l'espèce très-voisine de celle du coaita.

Nous ne pouvons aussi nous dispenser d'observer, que si l'animal indiqué par M. Linnæus, sous le nom de *diana (f)*

(f) *Diana simia caudata barbata fronte barbaque fastigiata.* Linn. *act. Stockolm*, 1754, pag. 210, tab. 6, *Cercopithecus barbatus Guineensis*, *Marcgravii* . . . . *Habitat in* Guineâ, *magnitudo felis majoris; nigra punctis albidis. Dorsum postice ferrugineum, femora subtus helvola, gula pectusque alba, frons pilis erectis albis fastigiatis, linea transversa in formam lunæ crescentis, barba fastigiata nigra subtus alba insidens tuberi adiposo, linea alba ab ano ad genua ab exteriori latere femorum ducta. Ludibunda omnia dejicit peregrinos nutitando salutat, irata ore hiat maxillasque exagitat; vocata respondet* greck. *Linn. syst. nat.* edit. X, pag. 26 & 27.

eſt en effet, comme il le dit, *l'exquima* de Marcgrave ; il a manqué dans ſa deſcription le caractère eſſentiel, qui eſt la *queue prenante*, & qui ſeul doit décider ſi ce *diana* eſt du genre des *ſapajous* ou de celui des *guenons*, & par conſéquent s'il ſe trouve dans l'ancien ou dans le nouveau continent.

Indépendamment de cette variété, dont les caractères ſont très-apparens, il y a d'autres variétés moins ſenſibles dans l'eſpèce du coita ; celui qu'a décrit M. Briſſon, avoit du poil blanchâtre ſur toutes les parties inférieures du corps, au lieu que ceux que nous avons vus étoient entièrement noirs & n'avoient que très-peu de poil ſur ces parties inférieures, où l'on voyoit la peau qui étoit noire comme le poil. Des deux coaitas dont parle M. Edwards *(g)*, l'un étoit noir & l'autre étoit brun ; on leur avoit donné, dit-il, le nom de *ſinge-araignée*, à cauſe de leur queue & de leurs membres qui étoient fort longs & fort minces : ces animaux ſont en effet fort éfilés du corps & des jambes, & mal proportionnés.

(g) Voyez Glanures, *page 222.*

On m'en présenta un, il y a plusieurs années, sous le nom de *chameck,* que l'on me dit venir des côtes du Pérou; j'en fis prendre les mesures & faire une description *(h)*, je la rapporte ici pour qu'on

(h) Cet animal venoit de la côte de Bancet au Pérou, il étoit âgé de treize mois, il pesoit environ six livres; il étoit noir par tout le corps; la face nue, avec une peau grenue & de couleur de mulâtre; le poil de deux à trois pouces de longueur & un peu rude; les oreilles de même couleur que la face & aussi dégarnies de poil, fort ressemblantes à celles de l'homme; la queue longue d'un pied dix pouces, grosse de cinq pouces de circonférence à la base, & de onze lignes à l'extrémité, elle étoit ronde & garnie de poil en dessus & en dessous à son origine, & sur une longueur de treize pouces; mais sans poil par-dessous sur une longueur de neuf pouces à son extrémité, où elle est aplatie par-dessous & sillonnée dans son milieu, & ronde par-dessus; l'animal se sert de sa queue pour se suspendre & s'accrocher; il s'en sert aussi comme d'une cinquième main pour saisir ce qu'il veut amener à lui; il avoit treize pouces de longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue; neuf pouces & demi de circonférence derrière les bras, & un pied un pouce sur la pointe du sternum qui est très-relevé; neuf pouces & demi devant les pattes de derrière; le cou avoit cinq pouces & demi de circonférence; il n'y avoit que deux mamelles placées presque sous les aisselles; la tête avoit cinq pouces de circonférence prise à l'endroit le plus gros, & deux pouces au-dessous des yeux; le nez treize lignes de longueur;

puisse la comparer avec celle que M. Daubenton a faite du coaita, & reconnoître qu'à quelques variétés près, ce chameck du Pérou, est le même animal que le coaita de la Guiane.

les yeux étoient fort ressemblans à ceux d'un enfant; ils avoient neuf lignes de longueur d'un angle à l'autre; l'iris en étoit brun & environné d'un petit cercle jaunâtre, la prunelle étoit grande, & il y avoit d'un œil à l'autre huit lignes de distance; l'oreille avoit un pouce six lignes de longueur & dix lignes de largeur; le tour de la bouche treize lignes; les bras six pouces trois lignes de longueur & trois pouces de circonférence; l'avant-bras six pouces de longueur & deux pouces & demi de circonférence; le reste de la main cinq pouces de longueur; la paume de la main un pouce trois lignes de largeur; il avoit aux mains quatre grands doigts garnis d'ongles, & un petit pouce sans ongle qui n'étoit long que de deux lignes; l'index avoit deux pouces deux lignes de longueur; le doigt du milieu deux pouces & demi; l'annulaire deux pouces quatre lignes, & le petit doigt deux pouces; les ongles trois lignes & demie à quatre lignes de longueur; la jambe six pouces jusqu'au genou & quatre pouces huit lignes de circonférence au plus gros, depuis le genou jusqu'au talon cinq pouces quatre lignes, & trois pouces de circonférence; le pied cinq pouces & demi de longueur, il avoit aux pieds cinq doigts mieux proportionnés que ceux des mains; le pouce avoit un pouce six lignes de longueur; l'index deux pouces, le doigt du milieu deux pouces deux lignes, l'annulaire deux pouces, & le petit doigt un pouce neuf lignes; le pied deux pouces trois lignes de largeur.

Ces sapajous sont intelligens & très adroits; ils vont de compagnie, s'avertissent, s'aident & se secourent; la queue leur sert exactement d'une cinquième main; il paroît même qu'ils font plus de choses avec la queue qu'avec les mains ou les pieds *(i)*, la Nature semble les avoir dédommagés par-là du pouce qui leur manque. On assure qu'ils pêchent & prennent du poisson avec cette longue queue, & cela ne me paroît pas incroyable, car nous avons vu l'un de nos coaitas prendre de même avec sa queue & amener à lui un écureuil qu'on lui avoit donné pour compagnon dans sa chambre. Ils ont l'adresse de casser l'écaille des huîtres pour les manger *(k)*: &

(i) This creature has no more than four fingers to each of its fore paws, but the top of the tail is smooth underneath, and on this it depends for its chief actions; for the creature holds every thing by it, and flings itself with the greatest ease from every tree and post by its means. . . . It is a native of the main continent; and a part of the food of the Indians. Russel. *hist. of Jamaïca*, chap. V, sect. 5.

(k) A l'île de Gorgonia sur la côte du Pérou, je remarquai des singes qui venoient cueillir des huîtres lorsque la marée étoit basse, & qui les ouvroient de cette manière: ils en prenoient une qu'ils mettoient

Il est certain qu'ils se suspendent plusieurs les uns au bout des autres, soit pour traverser un ruisseau, soit pour s'élancer d'un arbre à un autre *(l)*. Ils ne produisent ordinairement qu'un ou deux petits, qu'ils portent toujours sur le dos; ils mangent du poisson, des vers & des insectes, mais les fruits sont leur nourriture la plus ordinaire: ils deviennent très-gras dans le temps de l'abondance

sur une pierre, & avec une autre pierre ils la frappoient jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux, ensuite ils en avaloient les poissons. *Voyage de Dampierre, tome IV, page 288.*

(l) En allant à Panama, je vis en Capira, qu'une de ces guenons sauta d'un arbre à un autre, qui étoit de l'autre côté de la rivière, ce qui me fit beaucoup émerveiller; elles sautent où elles veulent, s'entortillant la queue en une branche pour se branler, & quand elles veulent sauter en un lieu éloigné & qu'elles ne peuvent y atteindre d'un saut, elles usent alors d'une gentille façon, qui est qu'elles s'attachent à la queue les unes des autres, & font par ce moyen comme une chaîne de plusieurs, puis après elles s'élancent & se jettent en avant, & la première étant aidée de la force des autres atteint où elle veut & s'attache à un rameau, puis elle aide & soutient tout le reste jusqu'à ce qu'elles soient toutes parvenues, attachées, comme je l'ai dit, à la queue les unes des autres. *Histoire Naturelle des Indes, par Joseph d'Acosta, page 200.*

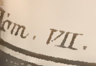
& de la maturité des fruits ; & l'on prétend qu'alors leur chair est fort bonne à manger *(m)*.

Caractères distinctifs de ces espèces.

Le Coaita n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue prenante & très-longue, la cloison des narines très-épaisse, & les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez ; il n'a que quatre doigts aux mains ou pieds de devant ; il a le poil & la peau noires, la face nue & tannée ; les oreilles aussi nues & faites comme celles de l'homme ; il a environ un pied & demi de longueur, & la queue est plus longue que le corps & la tête pris ensemble ; il marche à quatre pieds.

L'Exquima est à peu-près de la même grandeur que le Coaita, il a comme lui la queue prenante ; mais il n'a pas de poil noir sur tout le corps ; il varie pour les couleurs, il y en a de noirs & de fauves

(m) Ces animaux sont de taille médiocre, mais fort gras dans la belle saison, lorsque les fruits sont mûrs ; la chair en est exquise, & nous en mangions beaucoup. *Voyage de Dampierre, tome IV, page 225.*



LE COAITA

B. dir.

ſauves ſur le dos, & de blancs ſur la gorge & le ventre; il a d'ailleurs une barbe remarquable : néanmoins ces différences ne m'ont pas paru ſuffiſantes pour en faire deux eſpèces ſéparées : d'autant qu'il y a des coaitas qui ne ſont pas tous noirs, & qui ont du poil blanchâtre ſur la gorge & le ventre. Les femelles dans ces deux eſpèces ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.



LE SAJOU (a).

Nous connoissons deux variétés dans cette espèce, le sajou brun qu'on appelle vulgairement le *Singe-capucin*, & le sajou gris qui ne diffère du sajou brun que par les couleurs du poil; ils

(a) Sajou, mot abrégé de *Cayouassou* ou *Sajouassou*, nom de ces animaux au Maragnon.

Nota. Cayouassou doit se prononcer *Sajouassou*, c'est-là l'origine du mot *Sapajou*.

Cayouassou. Dans les terres du Maragnon, il y a d'autres guenons qui s'appellent *Cayouassou*, que l'on apporte & que l'on voit communément par-deçà. *Miss. du P. d'Abbeville, page 252.*

Cercopithecus fuscus capitis vertice nigro. Le Sapajou brun. *Briss. reg. anim.* pag. 193. *Nota.* Je présume que celui qu'indique M. Brisson, *page 195*, sous la dénomination de *Sapajou cornu*, n'est qu'une variété de celui-ci.

Petit Singe de Ceylan. *Seba, volume I, planche XLVIII, fig. 3. NOTA.* Cet animal ne se trouve point à Ceylan, mais en Amérique.

Capucina simia caudata imberbis, caudâ longâ hirsuta facie flavescente. Mus. A. d. Fr. 2, tab. 6. *Linn. syst. nat.* edit. X, pag. 29.

Singe à queue touffue. *Glanures d'Edwards, page 222,* fig. *Ibid.*

ſont de la même grandeur, de la même figure & du même naturel : tous deux ſont très-vifs, très-agiles & très-plaiſans par leur adreſſe & leur légèreté ; nous les avons eu vivans, & il nous a paru que de tous les ſapajous ce ſont ceux auxquels la température de notre climat diſconvenoit le moins ; ils y ſubſiſtent ſans peine & pendant quelques années, pourvu qu'on les tienne dans une chambre à feu pendant l'hiver ; ils peuvent même produire, & nous en citerons plusieurs exemples : il eſt né deux de ces petits animaux chez M.me la Marquiſe de Pompadour à Verſailles ; un chez M. de Reaumur à Paris, & un autre chez M.me de Pourſel en Gâtinois *(b)* : mais chaque portée n'eſt ici

(b) M. Sanches ci-devant premier Médecin à la cour de Ruſſie, & que j'ai déjà eu occaſion de citer avec reconnoiſſance, m'a communiqué ce dernier fait par une Lettre de M.me de Pourſel ; dont voici l'extrait : « *à Bordeaux en Gâtinois, le 26 Janvier 1764.* Le 13 de ce mois, la femelle « ſapajou a fait un petit, qui avoit la tête preſ- « qu'auſſi groſſe que celle de ſa mère ; elle a beau- « coup ſouffert pendant plus de deux heures, on « fut obligé de lui couper la ceinture par laquelle « on la tenoit attachée, ſans cela elle n'auroit pu «

que d'un petit, au lieu que dans leur climat, ils en font souvent deux. Au reste, ces sajous sont fantasques dans leurs goûts & dans leurs affections ; ils paroissent avoir une forte inclination pour de certaines personnes, & une grande aversion pour d'autres, & cela constamment.

Nous avons observé dans ces animaux une singularité, qui fait qu'on prend souvent les femelles pour les mâles ; le clitoris est proéminent au dehors & paroît autant que la verge du mâle.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Les Sajous n'ont ni abajoues ni callosités sur les fesses, ils ont la face & les oreilles couleur de chair avec un peu de duvet par-dessus ; la cloison des narines épaisse, & les narines ouvertes à

» mettre bas; rien de si joli que de voir le père » & la mère, avec leur petit, qu'ils tourmentent » sans cesse, soit en le portant, soit en le caressant. » *Fernambuco* (on a donné ce nom au Sapajou mâle, » qui est venu de cette partie du Bresil l'été dernier » 1763 à Lisbonne, & qu'on a apporté avec sa » femelle à Paris au mois de Septembre suivant) » aime son enfant à la folie; le père & la mère le » portent chacun à leur tour, & quand il ne se tient pas bien, il est mordu bien serré. »



B. dir.

LE SAJOU BRUN.





B. dir.

LE SAJOU GRIS.

côté & non pas au-deſſous du nez ; les yeux châtains & placés aſſez près l'un de l'autre ; ils ont la queue prenante, nue par-deſſous à l'extrémité, & fort touffue ſur tout le reſte de ſa longueur ; les uns ont le poil noir & brun, tant autour de la face que ſur toutes les parties ſupérieures du corps ; les autres l'ont gris autour de la face, & d'un fauve-brun ſur le corps ; ils ont également les mains noires & nues ; ils n'ont qu'un pied de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue ; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.



LE SAÏ (a).

Nous avons vu deux de ces animaux qui nous ont paru faire variété dans l'espèce; le premier a le poil d'un brun-noirâtre; le second que nous avons appelé *Saï à gorge blanche*, a du poil blanc sur la poitrine, sous le cou & autour des oreilles & des joues; il diffère encore du premier, en ce qu'il a la face plus dégarnie de poil; mais, au reste ils se ressemblent en tout, ils sont du même naturel, de la même grandeur & de la même figure. Les Voyageurs ont indiqué ces animaux sous le nom de *Pleureurs (b)*, parce qu'ils

(a) Cay, que l'on doit prononcer *Saï*, nom de cet animal au Bresil, & que nous avons adopté.

Cay, petite guenon noire que les Sauvages appellent *Cay* en cette terre du Bresil. *Voyage de Jean de de Lery*, Paris, 1578, *page 163*.

(b) Dans l'île Grande ou île Saint-George sous le Tropique, à deux lieues du continent de l'Amérique, il y a des Singes qu'on appelle *Pleureurs*, qui imitent les cris d'un enfant. *Voyage de le Gentil, tome I, page 15*.

ont un cri plaintif, & que pour peu qu'on les contrarie, ils ont l'air de se lamenter; d'autres les ont appelés *Singes musqués,* parce qu'ils ont, comme le macaque, une odeur de faux musc *(c);* d'autres enfin leur ont donné le nom de *Macaque (d),* qu'ils avoient emprunté du macaque de Guinée : mais les macaques sont des guenons à queue lâche, & ceux-ci sont de la famille des Sapajous, car ils ont la queue prenante. Ils n'ont que deux mamelles, & ne produisent qu'un ou deux petits; ils sont doux, dociles & si craintifs, que leur cri ordinaire qui ressemble à celui du rat, devient un gémissement dès qu'on les menace. Dans ce pays-ci ils mangent

(c) Il y a dans les terres de la baie de Tous-les-Saints de petits singes, qui sont d'une laideur affreuse, & qui sentent beaucoup le musc. *Voyage de Dampierre, tome IV, page 69.*

(d) J'ai vu à la baie de Tous-les-Saints deux espèces de Singes, les uns qu'on appelle *Sagouins* & les autres qu'on appelle *Macaques.* Les sagoins sont de la grosseur d'un écureuil, il y en a de gris, & d'autres d'un poil fin & de couleur d'aurore; ils sont tout-à-fait jolis. . . . . Les macaques sont plus gros & d'un poil brun; ils pleurent toujours, &c. *Voyage de de Gennes, par Froger, page 150.*

des hannetons & des limaçons *(e)* de préférence à tous les autres alimens qu'on peut leur présenter; mais au Bresil, dans leur pays natal, ils vivent principalement de graines & de fruits sauvages qu'ils cueillent sur les arbres *(f)*, où ils demeurent & d'où ils ne descendent que rarement à terre.

(e) Tous les singes de ce pays de l'Amérique méridionale vivent de fruits & de fleurs, & de quelques insectes, comme cigales, &c. *Histoire des Aventuriers, par Oexmelin, tome II, page 256.*

(f) Le naturel des Cays *(Saïs)* est tel, que ne bougeant guère de dessus un arbre qui porte un fruit, ayant gousse presque comme nos grosses fèves, de quoi ils se nourrissent : ils s'assemblent ordinairement par troupes, & principalement en temps de pluie; c'est un plaisir de les ouïr crier & mener leur sabat sur ces arbres. Au reste, cet animal n'en porte qu'un d'une ventrée, mais le petit ayant cette industrie de nature, que si-tôt qu'il est hors du ventre, il embrasse & tient ferme le cou du père ou de la mère; s'ils se voyent pourchassés des chasseurs, sautant & l'emportant ainsi de branches en branches le sauvent de cette façon; partant les Sauvages n'en pouvant guère prendre, ni jeunes ni vieux n'ont d'autres moyens de les avoir sinon qu'à coups de flèches, les abattent de dessus les arbres dont tombant étourdies & quelquefois bien blessées, après qu'ils les ont guéries & un peu apprivoisées les changent pour quelques marchandises; je dis nommément apprivoisées, car du commencement qu'elles



B. del.

LE SAÏ





B. dir.

LE SAÏ À GORGE-BLANCHE.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Les Saïs n'ont ni abajoues ni callosités sur les fesses; ils ont la cloison des narines fort épaisse, & l'ouverture des narines à côté & non pas au-dessous du nez; la face ronde & plate, les oreilles presque nues; ils ont la queue prenante, nue par-dessous vers l'extrémité, le poil d'un brun-noirâtre sur les parties supérieures du corps, & d'un fauve-pâle ou même d'un blanc-sale sur les parties inférieures. Ces animaux n'ont qu'un pied ou quatorze pouces de grandeur; leur queue est plus longue que le corps & la tête pris ensemble; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

sont prises elles sont si farouches qu'elles mordent si opiniâtrement qu'il faut les assommer pour les faire lâcher prise. *Voyage de de Lery, page 164.*



LE SAÏMIRI (a).

LE Saïmiri est connu vulgairement sous le nom de *Sapajou aurore*, de *Sapajou orangé* & de *Sapajou jaune*; il est

(a) Caymiri, nom de cet animal dans les terres du Maragnon, & que l'on doit prononcer *Saïmiri*.

Les autres s'appellent *Caymiri* ou *Sapajou*, étant d'un poil jaunâtre, mêlé de diverses couleurs qui sont belles & bien jolies. *Mission du P. d'Abbeville, page 252.*

Cercopithecus pilis ex fulvo flavescente & candicante variegatis vestitus, ex flavo rufescentibus. Sapajou jaune. *Briss. reg. anim.* pag. 197.

Nota. Je crois qu'on doit rapporter à cette espèce le *Caitaia* ou *Saïtaia* de Marcgrave qu'il décrit en ces termes. CAITAIA, *Brasiliensibus pilo longiore ex albido flavescente caput habet subrotundum, frontem haud elatam aut pene nullam, nasum parvum & compressum. Caudam gestat arcuatam, redolet Moschum. Hæc unica ipsi inest gratia. Mite tractari debet, alias altissima voce clamat & facile ad iram concitari potest. Alius ejusdem speciei sed major & pilo magis fusco instar zebellinorum etiam Moschum redolet.* Marcgr. *hist. nat. Brasil. pag. 227.* Le premier de ces deux animaux de Marcgrave me paroît être notre Saïmiri, & le second notre Saï; le poil d'un jaune-blanchâtre, le front si court qu'il paroît nul, sont les deux caractères distinctifs du saïmiri; le poil

assez commun à la Guiane, & c'est par cette raison que quelques Voyageurs l'ont aussi indiqué sous la dénomination de *Sapajou de Cayenne.* Par la gentillesse de ses mouvemens, par sa petite taille, par la couleur brillante de sa robe, par la grandeur & le feu de ses yeux, par son petit visage arrondi, le saïmiri a toujours eu la préférence sur tous les autres sapajous; & c'est en effet le plus joli, le plus mignon de tous : mais il est aussi le plus délicat *(b)*, le plus difficile à transporter & à conserver; par tous ces caractères & particulièrement encore par celui de la queue, il paroît faire la nuance entre les sapajous & les sagoins, car la queue sans être absolument inutile & lâche comme celle des sagoins, n'est pas aussi

d'un brun-noirâtre, & l'odeur de musc me paroissent indiquer assez le saï, qui comme le saïmiri est sujet à gémir & crier pour peu qu'on le maltraite.

(b) Le Sapajou de Cayenne est une espèce de petit singe d'un poil jaunâtre; il a de gros yeux, la face blanche, le menton noir & la taille menue; il est alerte & caressant, mais il est aussi sensible au froid que les sagoins du Bresil. *Relation du voyage de de Gennes, par Froger.* Paris, 1698, *page 163.*

musclée que celle des sapajous, elle n'est, pour ainsi dire, qu'à demi-prenante, & quoiqu'il s'en serve pour s'aider à monter & descendre, il ne peut ni s'attacher fortement, ni saisir avec fermeté, ni amener à lui les choses qu'il desire; & l'on ne peut plus comparer cette queue à une main comme nous l'avons fait pour les autres sapajous.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Saïmiri n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la cloison des narines épaisses, les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez; il n'a, pour ainsi dire, point de front; son poil est d'un jaune brillant, il a deux bourelets de chair en forme d'anneau autour des yeux; il a le nez élevé à la racine & aplati à l'endroit des narines; la bouche petite, la face plate & nue, les oreilles garnies de poil & un peu pointues; la queue à demi-prenante, plus longue que le corps; il n'a guère que dix ou onze pouces de longueur, depuis le



B. dir.

LE SAÏMIRI.

bout du museau jusqu'à l'origine de la queue; il se tient aisément sur ses pieds de derrière, mais il marche ordinairement à quatre pieds. La femelle n'est pas sujette à l'écoulement périodique.



LE SAKI (a).

LE Saki que l'on appelle vulgairement *Singe à queue de renard*, parce qu'il a la queue garnie de poils très-longs, est le plus grand des Sagoins; lorsqu'il est adulte, il a environ dix-sept pouces de longueur, au lieu que des cinq autres sagoins, le plus grand n'en a que neuf ou dix. Le saki a le poil très-long sur le

(a) Saki. *Simia minima capite albido dorso fusco pone rufescente caudâ crinitâ.* Sakee Winkee Brown's, *hist. nat. of Jamaïca, chap. 5 sect. 5.* Nota. *Sakee Winkee*, doit se prononcer *Saki Winki;* nous avons adopté ce nom *Saki*, d'autant plus volontiers qu'il nous paroît dérivé du mot *Cacuien*, qui doit se prononcer *Sacuien*, lequel, selon Thevet, *page 103*, étoit le nom des grands Sagoins dans plusieurs endroits de l'Amérique méridionale.

Cagui major Brasiliensibus, Pongi congensibus, Marcgr. *Hist. nat. Brasil.* pag. 227, fig. *Ibid.*

Cercopithecus pilis nigris, apice albido vestitus, caudâ longissimis pilis nigris obsitâ..... Le sapajou à queue de renard. *Briss. regn. anim.* pag. 195. *Nota.* 1.° Le caractère des poils noirs avec l'extrémité blanchâtre, n'est pas constant, car cette espèce varie par le poil. 2.° Le nom de *sapajou* lui a été mal appliqué, parce qu'il n'a pas la queue prenante.

corps, & encore plus long ſur la queue; il a la face rouſſe & couverte d'un duvet blanchâtre; il eſt aiſé à reconnoître & à diſtinguer de tous les autres ſagoins, de tous les ſapajous & de toutes les guenons, par les caractères ſuivans.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Saki n'a ni abajoues ni calloſités ſur les feſſes; il a la queue lâche, non prenante & de plus d'une moitié plus longue que la tête & le corps pris enſemble; la cloiſon entre les narines fort épaiſſe & leurs ouvertures à côté; la face tannée & couverte d'un duvet fin, court & blanchâtre; le poil des parties ſupérieures du corps d'un brun-noir, celui du ventre & des autres parties inférieures d'un blanc-rouſsâtre; le poil par-tout très-long & encore plus long ſur la queue, dont il déborde l'extrémité de près de deux pouces; ce poil de la queue eſt ordinairement d'un brun-noirâtre comme celui du corps. Il paroît qu'il y a variété dans cette eſpèce pour la couleur du poil, & qu'il ſe trouve des ſakis qui ont le poil du corps & de

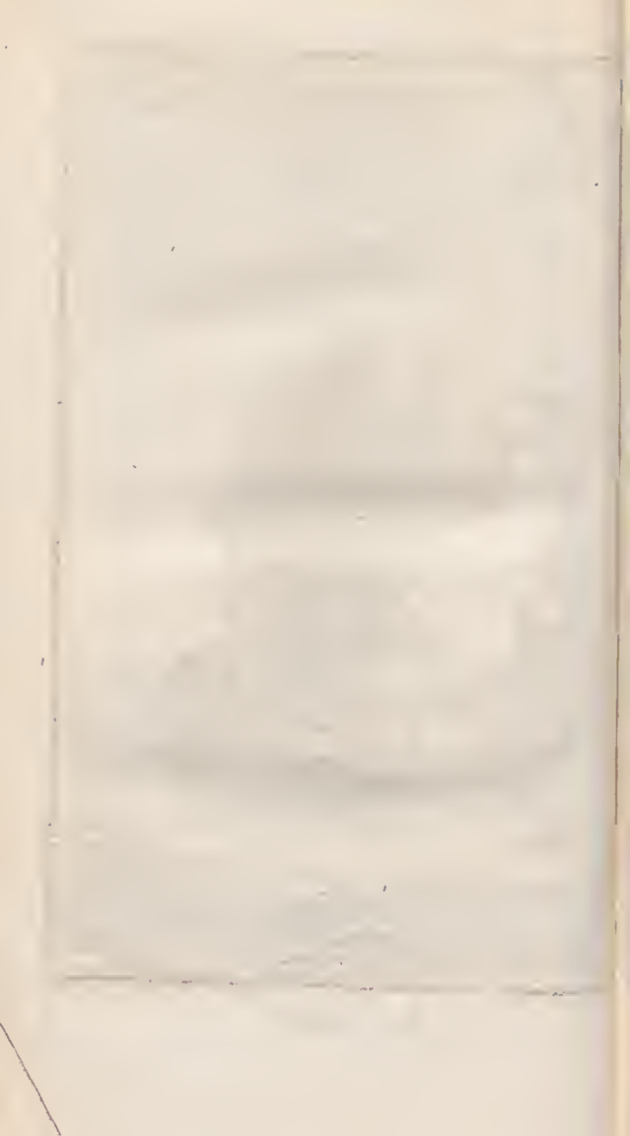
la queue d'un fauve-roussâtre : cet animal marche à quatre pieds & a près d'un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du nez jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles dans cette espèce ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.





B. dir.

LE SAKI.



LE TAMARIN (a).

Cette espèce est beaucoup plus petite que la précédente, & en diffère par plusieurs caractères, principalement par la queue qui n'est couverte que de poils courts, au lieu que celle du Saki est garnie de poils très-longs. Le Tamarin est remarquable aussi par ses larges oreilles & ses pieds jaunes ; c'est un joli animal (b), très-vif, aisé à apprivoiser,

(a) *Tamarin*, nom de cet animal à Cayenne, selon Antoine Binet, *page 341*; & Barrère, *page 151*. *Tamary* au Maragnon, selon le P. d'Abbeville. Les autres guenons s'appellent *Tamary*, fort petites & mignones, diversifiées aussi de plusieurs couleurs. *Mission au Maragnon, page 252*.

Cercopithecus minimus niger Leontocephalus, auribus Elephantinis. Barrère, *Histoire naturelle de la France équinoxiale, page 151*.

The Little Black Monkie. Edwards, *Hist. of Birds*, pag. 196, *fig.* avec les couleurs.

Midas. *Simia caudata imberbis labio superiore fisso, auribus quadratis nudis*. Linn. *syst. nat.* edit. X, pag. 28.

(b) Il y a de fort petits singes à Cayenne, que l'on appelle des *Tamarins*, beaux à merveilles, ils ne sont

mais si délicat qu'il ne peut résister long-temps à l'intempérie de notre climat.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Tamarin n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison entre les narines fort épaisse & leurs ouvertures à côté; la face couleur de chair obscure; les oreilles carrées, larges, nues & de la même couleur; les yeux châtains, la lèvre supérieure fendue à peu près comme celle du lièvre; la tête, le corps & la queue garnies de poils d'un brun-noir & un peu hérissés, quoique doux; les mains & les pieds couverts de poils courts d'un jaune orangé; il a le

pas plus gros que des écureuils, & ont la tête & la face comme un lion, de petites dents blanches comme l'ivoire, qui sont de la grosseur & aussi bien arrangées que celles d'une montre d'horloge; ils sont noirs avec de petites taches sur le train de devant de couleur isabelle; les pattes sont comme celles des singes & de couleur de franchipanne; ils sont familiers & font mille singeries. *Voyage à Cayenne, par Antoine Binet, pages 341 & 342.*



B. dir.

LE TAMARIN

corps & les jambes bien proportionnées, il marche à quatre pieds, & la tête & le corps pris enſemble n'ont que ſept ou huit pouces de longueur. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.



L'OUISTITI (a).

L'OUISTITI est encore plus petit que le Tamarin, il n'a pas un demi-pied de longueur, le corps & la tête

(a) *Ouistiti*, son articulé que cet animal fait entendre toutes les fois qu'il donne de la voix, & que nous lui avons donné pour nom.

Galeopithecus, Sagoin *á Brasiliensibus nominatus*. Gesner. *Icon. quad.* pag. 96, fig. *ibid.*

Sagouy. Il y a d'autres Guenons nommées *Sagouy*, qui ont un poil gris-argentin, ce sont les plus petites & les plus mignones de toutes les autres. *Miss. au Maragnon, par le P. d'Abbeville, page 252.*

Cercopithecus Brasilianus tertius. Sagouin. *Clus. Exotic.* pag. 372, fig. *ibid.*

Cagui minor. Marcgr. *Hist. nat. Brasil.* pag. 227, fig. *ibid.*

Cebus Sagoin *dictus* . . . . *Vivus Gedani fuit vide* fig. tab. III. *Klein, de quad.* pag. 87.

Cercopithecus teniis transversis alternatim fuscis & a cinereo albis variegatus, auriculis pilis albis circumdatis. Le sagouin. *Briss. reg. anim.* pag. 202.

Jacchus. Simia caudata auribus villosis patulis, caudâ hirsutissimâ, unguibus subulatis; pollicum rotundatis. Linn. *syst. nat.* édit. X, pag. 27.

Cagui minor, Sanglin. *Edwards Glanures*, p. 15? fig. *ibid.*

compris, & ſa queue a plus d'un pied de long, elle eſt marquée comme celle du Mococo par des anneaux alternativement noirs & blancs; le poil en eſt plus long & plus fourni que celui du mococo : l'ouiſtiti a la face nue & d'une couleur de chair aſſez foncée; il eſt coiffé fort ſingulièrement par deux toupets de longs poils blancs au-devant des oreilles; en ſorte, que quoiqu'elles ſoient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face. M. Parſons a donné une très-bonne deſcription de cet animal dans les Tranſactions Philoſophiques *(b)*. Enſuite M. Edwards en a donné une bonne figure dans ſes Glanures, il dit en avoir vu pluſieurs, & que les plus gros ne peſoient guère que ſix onces, & les plus petits quatre onces & demie; il obſerve très-judicieuſement que c'eſt à tort que l'on a ſuppoſé que le petit ſinge d'Éthiopie, dont Ludolph fait mention ſous le nom de *Fonkes* ou *Guereza*, étoit le même animal que celui-ci *(c)*;

(b) Tranſactions Philoſophiques. *Volume XLVII, page 146.*

(c) Jean Ludolph, dans ſon hiſtoire d'Éthiopie

il est en effet très-certain que l'ouistiti ni aucun autre sagoin ne se trouve en Éthiopie, & il est très-vraisemblable que le *fonkes* ou *guereza* de Ludolph est ou le *mococo* ou le *loris*, qui se trouvent dans les terres méridionales de l'ancien continent. M. Edwards, dit encore que le sanglin *(ouistiti)* lorsqu'il est en bonne santé a le poil très-fourni & très-touffu; que l'un de ceux qu'il a vus, & qui étoit des plus vigoureux, se nourrissoit de plusieurs choses, comme de biscuits, fruits, légumes, insectes, limaçons; & qu'un jour étant déchaîné, il se jeta sur un petit poisson doré de la Chine qui étoit dans un bassin, qu'il le tua & le dévora avidement; qu'ensuite on lui donna de petites anguilles qui l'effrayèrent d'abord

ou d'Abissinie, a donné deux figures de cet animal; on en trouve la description à la *page 58* de la traduction Angloise de cet ouvrage: il l'appelle *Fonkes* ou *Guereza;* mais sa description ne répond point aux figures; de sorte que je m'imagine que celui-ci a été trouvé en Hollande, & qu'on a supposé que c'étoit le petit singe, décrit par Ludolph, quoiqu'il eût été apporté par les Hollandois du Bresil, qui leur appartenoit dans le temps de la publication de cette histoire de Ludolph. *Glanures de M. Edwards, page 16.*

en s'entortillant autour de son cou, mais que bientôt il s'en rendit maître & les mangea. Enfin M. Edwards ajoute un exemple, qui prouve que ces petits animaux pourroient peut-être se multiplier dans les contrés méridionales de l'Europe; ils ont, dit-il, produit des petits en Portugal, où le climat leur est favorable; ces petits sont d'abord fort laids, n'ayant presque point de poil sur le corps; ils s'attachent fortement aux tettes de leur mère; quand ils sont devenus un peu grands, ils se cramponnent fortement sur son dos ou sur ses épaules & quand elle est lasse de les porter, elle s'en débarrasse en se frottant contre la muraille; lorsqu'elle les a écartées, le mâle en prend soin sur le champ & les laisse grimper sur son dos pour soulager la femelle *(c)*.

Caractères distinctifs de cette espèce.

L'ouistiti n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante, fort touffue, annelée alternativement de noir & de blanc ou plutôt de

(c) Glanures de M. Edwards, *page 17.*

brun & de gris, & une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble ; la cloison des narines fort épaisse & leurs ouvertures à côté ; la tête ronde, couverte de poil noir au-dessus du front, sur le bas duquel il y a au-dessus du nez une marque blanche & sans poil ; sa face est aussi presque sans poil & d'une couleur de chair foncée ; il a des deux côtés de la tête au-devant des oreilles deux toupets de longs poils blancs ; ses oreilles sont arrondies, plates, minces & nues ; ses yeux sont d'un châtain-rougeâtre ; le corps est couvert d'un poil doux d'un gris-cendré, & d'un gris plus clair, & mêlé d'un peu de jaune sur la gorge, la poitrine & le ventre ; il marche à quatre pieds, & n'a souvent pas un demi-pied de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.



LE MARIKINA.



B. dir

L'OUISTITI.

LE MARIKINA (a).

LE Marikina eſt aſſez vulgairement connu ſous le nom de petit *Singe-lion :* nous n'admettons pas cette dénomination compoſée, parce que le marikina n'eſt point un ſinge, mais un ſagoin; & quç d'ailleurs, il ne reſſemble pas plus au lion, qu'une allouette reſſemble à une autruche, & qu'il n'a de rapport avec lui que par l'eſpèce de crinière qu'il porte autour de la face, & par le petit flocon de poils qui termine ſa queue. Il a le poil touffu, long, ſoyeux &

(a) *Marikina*, nom de cet animal au Maragnon, & que nous avons adopté; les autres ſe nomment *Marikinas* . . . . qui ont la tête en forme d'un cœur, portant un poil d'un gris-argentin. *Miſſion du Père d'Abbeville*, page 252. *Acarima* à Cayenne, ſelon Barrère.

Cercopithecus minor dilute olivaceus, parvo capite. Acarima à Cayenne. Barrère, *hiſtoire naturelle de la France Équinoxiale, page 151.*

Cercopithecus ex albo flavicans, faciei circumferentiâ ſaturate rufâ. Le petit Singe-lion, Briſſ. *regn. anim.* page 200.

luſtré; la tête ronde, la face brune, les yeux roux, les oreilles rondes, nues & cachées ſous les longs poils qui environnent ſa face; ces poils ſont d'un roux-vif, ceux du corps & de la queûe ſont d'un jaune très-pâle & preſque blanc : cet animal a les mêmes manières, la même vivacité & les mêmes inclinations que les autres ſagoins, & il paroît être d'un tempérament un peu plus robuſte, car nous en avons vu un qui a vécu cinq ou ſix ans à Paris, avec la ſeule attention de le garder pendant l'hiver dans une chambre, où tous les jours on allumoit du feu.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Marikina n'a ni abajoues ni callosités ſur les feſſes; il a la queue lâche, non prenante & preſque une fois plus longue que la tête & le corps pris enſemble; la cloiſon entre les narines épaiſſe & leurs ouvertures à côté; il a les oreilles rondes & nues; de longs poils d'un roux-doré autour de la face; du poil preſqu'auſſi long, d'un blanc jaunâtre & luiſant ſur tout le reſte du



B. dir.

LE MARIKINA.

corps, avec un flocon aſſez ſenſible à l'extrémité de la queue ; il marche à quatre pieds, & n'a qu'environ huit ou neuf pouces de longueur en tout. La femelle n'eſt pas ſujette à l'écoulement périodique.



LE PINCHE (a).

LE Pinche, quoique fort petit, l'eſt cependant moins que l'Ouiſtiti, & même que le Tamarin; il a environ neuf

(a) *Pinche*, nom de cet animal à Maynas, & que nous avons adopté. Je ne parle pas (dit M. de la Condamine) de la petite eſpèce connue ſous le nom de *Sapajous*, mais d'autres plus petits encore, difficiles à apprivoiſer, dont le poil eſt long, luſtré, ordinairement couleur de marron & quelquefois moucheté de fauve: ils ont la queue deux fois auſſi longue que le corps; la tête petite & carrée, les oreilles pointues & ſaillantes comme les chiens & les chats, & non comme les autres ſinges, avec leſquels ils ont peu de reſſemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit lion, on les appelle *pinche* à Maynas. *Voyage ſur la rivière des Amazones, page 165.*

Cercopithecus pilis ex fuſco & rufo veſtitus, facie ultra auriculas uſque nudâ & nigrâ, vertice longis pilis albis obſitâ. Le petit ſinge du Mexique. Briſſ. *regn. anim.* page 210. *Nota.* Il me paroît que M. Briſſon a fait ici un double emploi, & que cet animal eſt le même qu'il indique ſous le nom de *Singe-lion*, page 204.

The Little Lion Monkey. Edwards, *hiſt. of Birds; pag. 195*, fig. *Ibid.*

Œdipus ſimia caudata imberbis capillo dependente. Linn. *ſyſt. nat.* edit. X, pag. 28.

pouces de long, la tête & le corps compris, & sa queue est au moins une fois plus longue : il est remarquable par l'espèce de chevelure blanche & lisse qu'il porte au-dessus & aux côtés de la tête, d'autant que cette couleur tranche merveilleusement sur celle de la face qui est noire & ombrée par un petit duvet gris ; il a les yeux tout noirs, la queue d'un roux-vif à son origine & jusqu'à près de la moitié de sa longueur, où elle change de couleur & devient d'un noir-brun jusqu'à l'extrémité ; le poil des parties supérieures du corps est d'un brun-fauve ; celui de la poitrine, du ventre, des mains & des pieds est blanc ; la peau est noire par-tout, même sous les parties où le poil est blanc ; il a la gorge nue & noire comme la face : c'est encore un joli animal & d'une figure très-singulière ; sa voix est douce & ressemble plus au chant d'un petit oiseau qu'au cri d'un animal ; il est très-délicat, & ce n'est qu'avec de grandes précautions qu'on peut le transporter d'Amérique en Europe *(b)*.

(b) Nota. Voici ce que de Lery dit au sujet de ce

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Pinche n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue lâche, non prenante & une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble ; la cloison entre les narines épaisse, & leurs ouvertures à côté ; la face, la gorge & les oreilles noires, de longs poils blancs en forme de cheveux lisses ; le museau large, la face ronde ; le poil du corps assez long, brun-fauve ou roux sur le corps jusqu'auprès de la queue où il devient orangé, blanc sur la poitrine, le ventre, les mains & les pieds où il est plus court que sur le corps ; la queue

peit animal. « Il se trouve en cette terre du Bresil, » un Marmot, que les Sauvages appellent *Sagouin*, » non plus grand qu'un Escuriau & de même poil » roux ; mais quant à sa figure, le musle comme » celui d'un lion & fier de même ; c'est le plus joli « petit animal que j'aie vu par-delà ; & de fait, » s'il étoit aussi aisé à repasser que la guenon, il » seroit beaucoup plus estimé ; mais outre qu'il est » si délicat, qu'il ne peut endurer le branlement » du Navire sur la mer, encore est-il si glorieux » que pour peu de fâcherie qu'on lui fasse, il se laisse mourir de dépit ». *Voyage de Jean de Lery, page 163.*



B dir.

LE PINCHE.



d'un roux-vif à ſon origine & dans la première partie de ſa longueur, enſuite d'un roux-brun & enfin noir à ſon extrémité; il marche à quatre pieds & n'a qu'environ neuf pouces de longueur en tout. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.



LE MICO (a).

C'EST à M. de la Condamine, à qui nous devons la connoissance de cet animal, ainsi nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ce qu'il en écrit dans

(a) *Mico*, nom que l'on donne aux plus petites espèces de Sagoins dans les terres de l'Orénoque, selon Gumilla, *pages 8 & 9;* nous l'avons appliqué à cette espèce, afin de le distinguer des autres. *Nota.* On voit par un passage de Joseph d'Acosta, que ce mot *Mico* signifioit *Guenon*, c'est-à-dire, *Singe à longue queue*, & que de son temps on appliquoit également le nom de *Mico* aux Sapajous & aux Sagoins: « Il y a (dit cet Auteur) dans toutes les » montagnes de la terre ferme des Andes, un nombre » infini de *micos* ou *guenons*, qui sont du genre des » singes, mais différens, en ce qu'ils ont une queue » voire fort longue; il y en a entr'eux quelques races » qui sont trois fois plus grandes voire quatre que les autres ». Mais depuis le temps d'Acosta, il paroît qu'on a restreint le nom de *mico* aux plus petites espèces, & c'est pour cela que j'ai cru pouvoir le donner au petit sagoin, dont il est ici question.

Cercopithecus ex cinereo albus argenteus, facie auriculisque rubris splendentibus, caudâ castanei coloris. Le petit singe de Para. Briss. *regn. anim.* pag. 201.

la relation de ſon voyage ſur la rivière des Amazones : « Celui-ci, dont le Gouverneur du Para m'avoit fait « préſent, étoit l'unique de ſon eſpèce « qu'on eût vu dans le pays ; le poil de « ſon corps étoit argenté & de la couleur « des plus beaux cheveux blonds, celui « de ſa queue étoit d'un marron-luſtré « approchant du noir. Il avoit une « autre ſingularité plus remarquable, « ſes oreilles, ſes joues & ſon muſeau « étoient teints d'un vermillon ſi vif, « qu'on avoit peine à ſe perſuader que « cette couleur fût naturelle ; je l'ai « gardé pendant un an, & il étoit en- « core en vie lorſque j'écrivois ceci, « preſque à la vue des côtes de France, « où je me faiſois un plaiſir de l'ap- « porter vivant : malgré les précautions « continuelles que je prenois pour le « préſerver du froid, la rigueur de la « saiſon l'a vraiſemblablement fait mou- « rir.... Tout ce que j'ai pu faire, a « été de le conſerver dans l'eau-de-vie, « ce qui ſuffira peut-être pour faire voir « que je n'ai rien exagéré dans ma deſ- «

cription *(b)* » ; par ce récit de M. de la Condamine, il est aisé de voir que la première espèce de ces animaux dont il parle, est celui que nous avons appelé *Tamarin*, & que le dernier auquel nous appliquons le nom de *Mico*, est d'une espèce très-différente & vraisemblablement beaucoup plus rare, puisqu'aucun Auteur ni aucun Voyageur avant lui, n'en avoit fait mention, quoique ce petit animal soit très-remarquable par le rouge vif qui anime sa face & par la beauté de son poil.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Mico n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue lâche, non prenante & d'environ moitié plus longue que la tête & le corps pris ensemble ; la cloison des narines moins épaisse que les autres sagoins, mais leurs ouvertures sont situées de même à côté & non pas au bas du nez ; il a la face & les oreilles nues, & couleur de vermillon ;

(b) Voyage sur la rivière des Amazones, *par M. de la Condamine, page 165 & suivantes.*



LE MICO.

le muſeau court; les yeux éloignés l'un de l'autre; les oreilles grandes; le poil d'un beau blanc-argenté, celui de la queue d'un brun-luſtré & preſque noir; il marche à quatre pieds, & il n'a qu'environ ſept ou huit pouces de longueur en tout. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.



NOTICES
DE QUELQUES ANIMAUX,
dont il n'a pas été fait mention expresse dans le cours de cet Ouvrage.

COMME nous avons achevé, autant qu'il est en nous, l'histoire des animaux quadrupèdes; nous croyons que pour la rendre encore plus complète, il convient de ne pas passer sous silence ceux dont nous n'avons pu nous procurer une connoissance exacte; l'on verra qu'ils ne sont qu'en petit nombre, & que dans ce petit nombre il y en a beaucoup qu'il faut rapporter comme des variétés aux espèces dont nous avons parlé; aussi ce n'est ni par l'utilité ni par l'attrait du sujet, mais uniquement pour éviter le reproche de n'avoir pas dit dans un ouvrage aussi étendu tout ce que l'on sait ou que l'on croit savoir sur les animaux, que je me suis déterminé à ajouter les notices suivantes:

NOTICE PREMIÈRE.

OURS BLANC.

Un animal fameux de nos terres les plus ſeptentrionales, c'eſt l'Ours blanc. Martens & quelques autres Voyageurs en ont fait mention, mais aucun n'en a donné une aſſez bonne deſcription pour qu'on puiſſe prononcer affirmativement qu'il ſoit d'une eſpèce différente de celle de l'ours ; il paroît ſeulement qu'on doit le préſumer en ſuppoſant exact tout ce qu'ils nous en diſent : mais comme nous ſavons d'ailleurs que l'eſpèce de l'ours varie beaucoup ſuivant les différens climats, qu'il y en a de bruns, de noirs, de blancs & de mêlés ; la couleur devient un caractère nul, & par conſéquent la dénomination d'*ours blanc* eſt inſuffiſante, ſi l'eſpèce eſt différente : j'ai vu deux petits ours apportés de Ruſſie qui étoient entièrement blancs *(a)*, néan-

(a) Nota. On trouve des ours blancs terreſtres, non-ſeulement en Ruſſie, mais en Pologne, en Sibérie & même en Tartarie. Les montagnes de la grande Tartarie fourniſſent quantité d'ours blancs, dit l'Auteur de la relation de la grande Tartarie,

moins ils étoient très-certainement de la même espèce que notre ours des Alpes. Ces animaux varient beaucoup aussi pour la grandeur ; comme ils vivent assez long-temps & quils deviennent très-gros & très-gras dans les endroits où ils ne sont pas tourmentés, & où ils trouvent de quoi se nourrir largement, le caractère tiré de la grandeur est encore équivoque ; ainsi l'on ne seroit pas fondé à assurer que l'ours des mers du Nord est d'une espèce particulière, uniquement parce qu'il est blanc & qu'il est plus grand que l'ours commun *(b)*. La différence dans les habitudes ne me

page 8. Ces ours de montagne ne fréquentent pas la mer, & cependant sont blancs ; ainsi cette couleur paroît plutôt venir de la différence du climat que de celle de l'élément qu'habitent ces animaux.

(b) Ursus in Polonia variat, maximus nigricans, minor fulvus, minimus argentinus, in confiniis Moschoviæ pilis nigris & argentei coloris mixti . . . . . ex Urso occiso pellis detracta fere ad ulnas sex protendebatur in terra Chelmensi, *altera in Palatinatu* Braclaviensi, *tertia ad ulnas quinque in* Bondargouto *pago Palatinatus Pomeraniæ . . . . . . non raro ex Lithuania advehuntur Gedanum pelles octo pedum.* Rzaczynski. *Auct.* pag. 322. *Nota.* Ce passage prouve qu'il y a des ours terrestres blancs & aussi grands que les ours blancs des mers du Nord.

paroît pas plus décisive que celle de la couleur & de la grandeur ; l'ours des mers du Nord se nourrit de poisson ; il ne quitte pas les rivages de la mer, & souvent même il habite en pleine eau sur des glaçons flottans : mais si l'on fait attention que l'ours en général est un animal qui se nourrit de tout, & qui lorsqu'il est affamé ne fait aucun choix : si l'on pense aussi qu'il ne craint pas l'eau ; ces habitudes ne paroîtront pas assez différentes pour en conclure que l'espèce n'est pas la même ; car le poisson que mange l'ours des mers du Nord, est plutôt de la chair ; c'est principalement les cadavres des baleines, des morses & des phoques qui lui servent de pâture, & cela dans un pays où il n'y a ni autres animaux, ni grains, ni fruits sur la terre, & où par conséquent il ne peut subsister que des productions de la mer : n'est-il pas probable que si l'on transportoit nos ours de Savoie sur les montagnes de Spitzberg, n'y trouvant nulle nourriture sur la terre, ils se jetteroient à la mer pour y chercher leur subsistance !

La couleur, la grandeur & la façon de vivre ne suffisant pas, il ne reste pour caractères différentiels que ceux qu'on peut tirer de la forme: or tout ce que les Voyageurs en ont dit, se réduit à ce que l'ours des mers du Nord a la tête plus longue que notre ours, le corps plus alongé, le poil plus long & le crâne beaucoup plus dur. Si ces caractères ont été bien saisis, & si ces différences sont réelles & considérables, elles suffiroient pour constituer une autre espèce; mais, je ne sais si Martens a bien vu, & si les autres qui l'ont copié n'ont pas exagéré *(c)*. « Ces ours blancs (dit-il) sont » faits tout autrement que les nôtres; ils » ont la tête longue, semblable à celle » d'un chien, & le cou long aussi; ils » aboient presque comme des chiens » qui sont enroués; ils sont avec cela » plus déliés & plus agiles que les autres » ours; ils sont à peu-près de la même » grandeur; leur poil est long & aussi » doux que de la laine; ils ont le museau,

(c) Anderson, dans son histoire d'Islande & de Groenland, *tome II, page 47.* Ellis dans son voyage de la baie de Hudson, *tome I, page 56.*

le nez & les griffes noires.... On dit que «
les autres ours ont la tête fort tendre ; «
mais c'eſt tout le contraire pour les «
ours blancs, quelques coups de maſſue «
que nous leur donnaſſions ſur la tête, «
ils n'en étoient point du tout étourdis, «
quoique ces coups euſſent pu aſſom- «
mer un bœuf ». On doit remarquer dans cette deſcription, 1.° Que l'Auteur ne fait pas ces ours plus grands que les autres ours, & que par conſéquent on doit regarder comme ſuſpect le témoignage de ceux qui ont dit que ces ours de mer avoient juſqu'à treize pieds de longueur *(d)*. 2.° Que le poil auſſi doux que de la laine ne fait pas un caractère qui diſtingue ſpécifiquement ces ours, puiſqu'il ſuffit qu'un animal habite ſouvent dans l'eau, pour que ſon poil devienne plus doux & même plus touffu ; on voit cette même différence dans les caſtors d'eau & dans les caſtors terriers, ceux-ci qui habitent plus la terre que

(d) On porta à bord un ours blanc qu'on avoit tué, ſa peau avoit treize pieds de longueur. *Troiſième voyage des Hollandois par le Nord, page 35.*

l'eau ont le poil plus rude & moins fourni, & ce qui me fait présumer que les autres différences ne sont ni réelles ni même aussi apparentes que le dit Martens, c'est que Dithmar Blefkein dans sa description de l'Islande, parle de ces ours blancs, & assure en avoir vu tuer un en Groenland, qui se dressa sur ses deux pieds comme les autres ours ; & dans ce récit, il ne dit pas un mot qui puisse indiquer que cet ours blanc du Groenland ne fût pas entièrement semblable aux autres ours *(e)*. D'ailleurs, lorsque ces animaux trouvent quelque proie sur terre, ils ne se donnent pas la peine d'aller chasser en mer; ils dévorent les rennes & les autres bêtes qu'ils peuvent saisir ; ils attaquent même les hommes,

(e) Habet Islandia coloris albi ingentes Ursos . . . in Groenlandiâ ursum magnum & album habuimus obviam qui neque nos timebat neque nostro clamore abigi poterat, verum rectà ad nos tanquam ad certam prædam contendebat, cumque propius nos accessisset, is bombardâ trajectus, ibi demum erectus, posterioribus pedibus tanquam homo stabat donec tertio trajiceretur, atque ita exanimatus concidit. Dithmar Blefken. *Island. Ludg. Bat. 1607*, pag. 64.

& ne manquent jamais de déterrer les cadavres *(f)*; mais la disette où ils se trouvent souvent dans ces terres stériles & désertes, les forcent de s'habituer à l'eau, ils s'y jettent pour attraper des phoques, des jeunes morses, des petits baleinaux; ils se gîtent sur des glaçons où ils les attendent, & d'où ils peuvent les voir venir, les observer de loin, & tant qu'ils trouvent que ce poste leur produit une subsistance abondante, ils ne l'abandonnent pas, en sorte que quand les glaces commencent à se détacher au printemps, ils se laissent emmener, & voyagent avec elles; & comme ils ne peuvent plus regagner la terre, ni même abandonner pour long-temps le glaçon sur lequel ils se trouvent embarqués, ils périssent en pleine mer; & ceux qui

(f) Les ours blancs vivent de baleines mortes, & c'est près de ces charognes que l'on en trouve le plus; ils mangent aussi les hommes en vie lorsqu'ils en peuvent surprendre; s'ils viennent à sentir l'endroit où l'on a enterré un corps mort, ils savent fort bien le déterrer, ôter toutes les pierres dont la fosse est couverte, & ouvrir ensuite le cercueil pour manger ce corps. *Recueil des voyages du Nord, tome II, page 116.*

arrivent avec ces glaces ſur les côtes d'Iſlande ou de Norvège *(g)*, ſont affamés au point de ſe jeter ſur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer, & c'eſt ce qui a pu augmenter encore le préjugé, que ces ours de mer ſont d'une eſpèce plus féroce & plus vorace que l'eſpèce ordinaire : quelques Auteurs ſe ſont même perſuadés qu'ils étoient amphibies comme les phoques, & qu'ils pouvoient demeurer ſous l'eau tout auſſi long-temps qu'ils vouloient ; mais le contraire eſt évident & réſulte de la manière dont on les chaſſe ; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni parcourir de ſuite un eſpace de plus d'une lieue ; on les ſuit avec une chaloupe, & on les force de laſſitude ; s'ils pouvoient ſe paſſer de reſpirer, ils ſe plongeroient pour ſe repoſer au fond de l'eau ; mais s'ils

(g) Quand les glaces ſont détachées du Groenland ſeptentrional, & qu'elles ſont pouſſées vers le midi, les ours blancs qui ſe trouvent deſſus n'en oſent ſortir, & comme ils abordent ou en Iſlande ou en Norvège à l'endroit où les glaces les portent, ils deviennent enragés de faim ; & l'on dit d'étranges hiſtoires des ravages que font alors ces animaux. *Recueil des voyages du Nord, tome I, page 100.*

plongent, ce n'eſt que pour quelques inſtans ; & dans la crainte de ſe noyer, ils ſe laiſſent tuer à fleur-d'eau *(h)*.

La proie la plus ordinaire des ours blancs ſont les phoques *(i)*, qui ne ſont pas aſſez forts pour leur réſiſter ; mais les morſes auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits les percent de leurs défenſes & les mettent en fuite ; il en eſt de même des baleines, elles les aſſomment par leur maſſe & les

(h) Cet ours blanc nagea en mer quaſi l'eſpace d'un mille ; nous le pourſuivimes vivement avec trois eſquifs, & après que nous l'eumes laſſé, il fut ſurmonté & tué. *Trois navigations des Hollandois au Nord, par Gerard de Vera.* Paris, 1599, *pag. 110.* — Ils nagent d'une pièce de glace à l'autre & plongent ; lorſque nous les pourſuivions dans nos chaloupes, ils plongeoient à un bout & ſortoient de l'eau à l'autre extrémité ; ils ſavent auſſi fort bien courir à terre. *Recueil des voyages du Nord, tome II, page 116.* — Sur la côte de Spitzberg, un ours blanc entra dans l'eau & nagea plus d'une lieue au large, on le ſuivit avec des chaloupes, & on le tua, &c. *Troiſième voyage des Hollandois, page 34.*

(i) Quand on eut achevé de tuer cet ours blanc, on lui fendit le ventre, où l'on trouva des morceaux de chien-marin encore entiers, avec la peau & le poil qui étoient des marques qu'il ne venoit que d'être dévoré. *Troiſième voyage des Hollandois par le Nord, page 36.*

chassent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils ravissent & dévorent souvent leurs petits baleinaux. Tous les ours ont naturellement beaucoup de graisse, & ceux-ci qui ne vivent que d'animaux chargés d'huile en ont plus que les autres; elle est aussi à peu-près semblable à celle de la baleine. La chair de ces ours n'est, dit-on, pas mauvaise à manger, & leur peau fait une fourrure très-chaude & très-durable *(k)*.

(k) Les ours blancs vont à la quête des loups & des chiens-marins, & sont avides de baleineaux qu'ils trouvent friands sur tous les autres poissons... Ils craignent les baleines qui les sentent & les poursuivent par une antipathie naturelle, parce qu'ils mangent leurs petits. *Recueil des voyages du Nord, tome I, page 99.* — Les peaux des ours blancs sont d'un grand soulagement pour ceux qui voyagent en hiver; on prépare ces peaux à Spitzberg même, en les jetant dans de la sciure qu'on fait bien chauffer, & qui de cette manière tire toute la graisse des peaux & les desséche... Leur graisse est comme du suif, elle devient aussi claire que l'huile ou graisse de baleine après qu'on l'a bien fondue; on s'en sert ordinairement pour les lampes, & elle ne sent pas si mauvais que l'huile de poisson. Nos mariniers la vendent pour l'huile de baleine. La chair de ces ours est grasse & blanchâtre.... Leur lait est fort blanc & gras. *Troisième voyage des Hollandois, tome II, page 115.*

I I.

VACHE DE TARTARIE.

M. Gmelin *(l)* a donné dans les nouveaux Mémoires de l'Académie de Pétersbourg la defcription d'une vache de Tartarie, qui paroît au premier coup d'œil être d'une efpèce différente de toutes celles dont nous avons parlé à l'article du buffle *(m)*. « Cette vache, dit-il, que j'ai vu vivante & que j'ai « fait deffiner en Sibérie, venoit de Cal- « mouquie, elle avoit de longueur deux « aunes & demi de Ruffie; par ce mo- « dule on peut juger des autres dimen- « fions dont le deffinateur a bien rendu « les proportions. Le corps reffemble « à celui d'une vache ordinaire; les « cornes font torfes en dedans, le poil « du corps & de la tête eft noir, à l'ex- « ception du front & de l'épine du dos, « fur lefquels il eft blanc; le cou a une «

(l) Vacca Grunniens villofa, caudâ equinâ. Gmelin. *Novi comment. Hift. Petrop.* tom. V. Petropoli, 1760, *fig.* tab. VII.

(m) Voyez le *tome X* de cette Hiftoire naturelle, *page 45 & fuiv.*

» crinière, & tout le corps comme celui
» d'un bouc eſt couvert d'un poil très-
» long, & qui deſcend juſque ſur les
» genoux; en ſorte que les pieds pa-
» roiſſent très-courts; le dos s'élève
» en boſſe; la queue reſſemble à celle
» du cheval, elle eſt d'un poil blanc &
» très-fourni; les pieds de devant ſont
» noirs, ceux de derrière blancs, & tous
» ſont ſemblables à ceux du bœuf; ſur
» les talons des pieds de derrière, il y
» a deux houppes de longs poils, l'une
» en avant & l'autre en arrière, & ſur
» les talons des pieds de devant il n'y a
» qu'une houppe en arrière. Les excré-
» mens ſont un peu plus ſolides que
» ceux des vaches; & lorſque cet animal
» veut piſſer, il retire ſon corps en
» arrière. Il ne mugit pas comme un
» bœuf, mais il grogne comme un co-
» chon; il eſt ſauvage & même féroce,
» car à l'exception de l'homme qui lui
» donne à manger, il donne des coups
» de tête à tous ceux qui l'approchent:
» Il ne ſouffre qu'avec peine la préſence
» des vaches domeſtiques; lorſqu'il en
» voit quelqu'une, il grogne, ce qui
» lui

lui arrive très-rarement en tout autre « circonſtance ». M. Gmelin ajoute à cette deſcription, qu'il eſt aiſé de voir « que c'eſt le même animal dont Rubruquis « a fait mention dans ſon voyage de « Tartarie. . . . . qu'il y en a de deux « eſpèces chez les Calmouques ; la pre- « mière nommée *Sarluk*, qui eſt celle « même qu'il vient de décrire ; la ſeconde « appelée *Chainuk*, qui diffère de l'autre « par la grandeur de la tête & des cornes, « & auſſi en ce que la queue qui reſ- « ſemble à ſon origine à celle d'un che- « val, ſe termine enſuite comme celle « d'une vache ; mais que toutes deux « ſont de même naturel ».

Il n'y a dans toute cette deſcription qu'un ſeul caractère qui pourroit indiquer que ces vaches de Calmouquie ſont d'une eſpèce particulière, c'eſt le grognement au lieu du mugiſſement ; car pour tout le reſte, ces vaches reſſemblent ſi fort aux biſons que je ne doute pas qu'elles ne ſoient de leur eſpèce ou plutôt de leur race : d'ailleurs, quoique l'Auteur diſe que ces vaches ne mugiſſent pas, mais qu'elles grognent, il avoue

cependant qu'elles grognent très-rarement, & c'étoit peut-être une affection particulière de l'individu qu'il a vu, car Rubruquis & les autres qu'il cite ne parlent pas de ce grognement; peut-être aussi les bisons lorsqu'ils sont irrités ont-ils un grognement de colère; nos taureaux même, sur-tout dans le temps du rut, ont une grosse voix entrecoupée qui ressemble beaucoup plus à un grognement qu'à un mugissement. Je suis donc persuadé que cette vache grognante *(Vacca grunniens)* de M. Gmelin n'est autre chose qu'un bison, & ne fait pas une espèce particulière.

III.

Le Tolai.

Cet animal qui est fort commun dans les terres voisines du lac Baikal en Tartarie, est un peu plus grand qu'un lapin, auquel il ressemble par la forme du corps, par le poil, par les allures, par la qualité, la saveur, la couleur de la chair, & aussi par l'habitude de creuser de même la terre pour se faire une retraite; il n'en diffère que par la queue

qui eſt conſidérablement plus longue que celle du lapin, il eſt auſſi conformé de même à l'intérieur *(n)*; il me paroît donc aſſez vraiſemblable que n'en différant que par la ſeule longueur de la queue, il ne fait pas une eſpèce réellement différente, mais une ſimple variété dans celle du lapin : Rubruquis, en parlant des animaux de Tartarie, dit, « il y a des connils à longue queue, qui ont au bout d'icelle des poils noirs « & blancs. . . Point de cerfs, peu de « lièvres, force gazelles, &c. » Ce paſſage ſemble indiquer que notre lapin à courte queue ne ſe trouve point en Tartarie *(o)*, ou plutôt qu'il a ſubi dans ce climat

(n) Cuniculus inſigniter caudatus coloris Leporini. . . Circa internas partes hæc obſervavi. Cæcum colo paulo anguſtius erat ſed longius, utpote octo pollicum longitudinem æquans; prope ilei inſertionem. cæruleſcens, digiti medii capax, ſenſimque decreſcens, in extremitate vix calamum ſcriptorium latitudine capit, colore ibidem albente gaudens. Œſophagus uti in Lepore ventriculum medium ſubit. A Mongolis Tolai *dicitur idemque nomen Ruſſis etiam harum regionum uſitatum eſt.* Gmelin. *Nov. comment. Ac. Petrop.* tom. V, tab. XI, fig. 2.

(o) Relation des voyages en Tartarie, par Rubruquis, *page 25.*

quelques variétés & notamment celle d'une queue plus alongée; car le tolai ressemblant au lapin à tous autres égards, on ne peut guère douter que ce ne soit en effet un lapin à queue longue, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en faire une espèce distincte & séparée de celle du lapin.

I V.

Le Zisel.

Quelques Auteurs, & entr'autres M. Linnæus ont douté si le *zisel* ou *ziesel (p)*, *(citillus)* étoit un animal différent du hamster *(cricetus)*: il est vrai

(p) *Mus noricus quem citillum appellant, in terræ cavernis habitat, ei corpus ut mustelæ domesticæ longum & tenue, cauda admodum brevis, color pilis ut cuniculorum quorumdam pilis, cinereus, sed obscurior. Sicut talpa caret auribus sed non caret foraminibus quibus sonum ut avis recipit. Dentes habet muris dentium similes; ex hujus etiam pellibus quanquam non sint pretiosæ vestes solent confici.* Georg. *Agricolæ de animantibus subterraneis. Brasil. 1561*, pag. 488.

Citellus, Mus noricus Agricolæ ein Zeisel. Schwenckfeld Theriotropheum Silesiæ, *Lignicii, 1604*, pag. 86.

Mus noricus vel citellus. Gesner. *Hist. quadrup.* pag. 737.

qu'ils ſe reſſemblent à pluſieurs égards, & qu'ils ſont à peu près du même pays *(q)*; mais ils diffèrent néanmoins par un aſſez grand nombre de caractères, pour que nous ſoyons convaincus qu'ils ſont d'eſpèces réellement différentes. Le ziſel eſt plus petit que le hamſter, il a le corps long & menu comme la belette, au lieu que le hamſter a le corps aſſez gros & ramaſſé comme le rat; il n'a point d'oreilles extérieures, mais ſeulement des trous auditifs cachés ſous le poil; le hamſter à la vérité, a les oreilles courtes, mais elles ſont très-apparentes & fort larges. Le ziſel eſt d'un gris plus ou moins cendré & d'une couleur uniforme; le hamſter eſt marqué de chaque côté ſur l'avant du corps de trois grandes taches blanches: ces différences, jointes à ce que ces deux animaux, quoiqu'habitans des mêmes terres ne ſe mêlent pas, & que les eſpèces ſubſiſtent ſéparées, ſuffiſent pour qu'on ne puiſſe douter

(q) *Nota.* Le *hamſter* ſe trouve en Miſnie, en Thuringe, dans le pays d'Hanovre. Le *ziſel*, en Hongrie, en Autriche & en Pologne, où on l'appelle *ſuſel*.

que ce soient en effet deux espèces différentes, & quoiqu'ils se ressemblent, en ce qu'ils ont tous deux la queue courte, les jambes basses, les dents semblables à celles des rats, & les mêmes habitudes naturelles, comme celle de se creuser des retraites, d'y faire des magasins, de dévaster les blés, &c. D'ailleurs ce qui n'auroit dû laisser aucun doute à des Naturalistes un peu instruits, quand même ils n'auroient pas vu ces deux animaux, c'est qu'Agricola, Auteur exact & judicieux, dans son petit traité sur les animaux souterrains, donne la description de l'un & de l'autre, & les distingue si clairement, qu'il n'est pas possible de les confondre *(r)*. Ainsi

(r) Istius (viverræ scilicet) ferocitatis est etiam agri vastator & cereris hostis hamster *quem quidam* cricetum *nominant.... Existit iracundus & mordax.... In terræ cavernis habitat non aliter atque cuniculus sed angustis, & idcirco pellis qua parte utrinque coxam tegit a pilis est nuda. Major paulo quam domestica mustela existit, pedes habet admodum breves: pilis in dorso color est fere Leporis, in ventre niger, in lateribus rutilus; sed utrinque latus maculis albis tribus numero distinguitur. Suprema capitis pars ut etiam cervix, eumdem quem dorsum habet colorem; tempora rutila sunt, guttur est candidum. Caudæ quæ ad tres*

nous pouvons donner pour certain que le hamſter & le ziſel ſont deux animaux différens, & peut-être d'eſpèces auſſi éloignées que celle de la belette l'eſt de celle du rat.

V.

LE ZEMNI.

Il y a en Pologne & en Ruſſie un autre animal appelé *Ziemni* ou *Zemni*, qui eſt du même genre que le *Ziſel*, mais qui eſt plus grand, plus fort & plus méchant; il eſt un peu plus petit qu'un chat domeſtique, il a la tête aſſez groſſe, le corps menu, les oreilles courtes & arrondies; quatre grandes dents inciſives qui lui ſortent de la gueûle, dont

digitos tranſverſos longa ut ſimiliter leporis color. Pili autem ſic inhærent cuti ut ex ea difficulter evelli poſſint. Ac cutis quidem a carne facilius avellitur quam pili ex cute radicitus extrahantur, atque ob hanc cauſam & varietatem pelles ejus ſunt pretioſæ Georg. *Agricol. de anim. ſubt.* pag. 490. *Nota.* Il ſuffit de comparer cette deſcription du hamſter qui eſt fort bonne avec celle que le même Auteur donne du Ziſel, & que nous avons rapportée dans la note de la page précédente pour être très-convaincus que ces deux animaux ſont fort différens l'un de l'autre.

les deux de la mâchoire inférieure sont trois fois plus longues que les deux de la mâchoire supérieure; les pieds très-courts & couverts de poils, divisés en cinq doigts & armés d'ongles courbes; le poil mollet, court & de couleur de gris-de-souris; la queue médiocrement grande; les yeux aussi petits & aussi cachés que ceux de la taupe. Rzaczynski a appelé cet animal *petit chien de terre (canicula subterranea)*: cet Auteur me paroît être le seul qui ait parlé du zemni, qui néanmoins est fort commun dans quelques provinces du Nord *(f)*. Son naturel & ses habitudes sont à peu près les mêmes que celles du hamster & du zisel; il mord dangereusement, mange avidement, & dévaste les moissons & les jardins; il se fait un terrier; il vit de grains, de fruits & de légumes, dont il fait des magasins dans sa retraite, où il passe tout le temps de l'hiver.

(f) Reperitur hoc animal in Podolia, Ukraina, Volhinia circa Suraz, Chodaki, Rienki, Mossezenica, Sezurowce & alibi; non raro eruitur ab Agricolis ibidem vomeribus. Rzaczynski. *Auct.* pag. 325 & 326.

V I.

Le Pouc.

Le même auteur (Rzaczynski) fait mention d'un autre animal que les Russes appellent *Pouch*, il est plus grand que le rat domestique ; il a le museau oblong ; il creuse la terre, se fait un terrier & dévaste aussi les jardins ; il y en avoit en si grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. Ce pouc pourroit bien être le même que Seba nomme *Rat de Norvège*, & dont il donne la description & la figure *(t)*.

V I I.

Le Pérouasca.

Il y a encore en Russie & en Pologne,

(t) Mus ex Norvegia cinereo fuscus; Rostro gaudet suillo, capite longiusculò, brevibus latisque auriculis, promisso mystace utrinque ad latera narium rigente, dorsum ejus latum & incurvum est, abdomen pendulum, femora grossa; pedum digiti longi, acutis unguibus ad fodiendum adaptatis; talparum enim instar in erutis sub terra antris degit; pilus ex dilute cinereo fuscus est. Seba, *volume II, page 64*, fig. *table 63*, fig. 5.

ſur-tout en Volhinie, un animal appelé par les Ruſſes *Perewiazka*, & par les Polonois *Przewiaska (u)*, nom qu'on peut rendre par la dénomination de *Belette à ceintures (muſtela præcincta)*, comme le dit Rzaczynski; cet animal eſt plus petit que le putois, il eſt couvert d'un poil blanchâtre, rayé tranſverſalement de pluſieurs lignes d'un jaune-roux, qui ſemblent lui faire autant de ceintures; il demeure dans les bois & ſe creuſe un terrier. Sa peau eſt recherchée & fait une jolie fourrure.

VIII.

Le Souslik.

On trouve à Caſan & dans les provinces qu'arroſe le Volga, & juſque dans l'Autriche un petit animal appelé *Souſlik* en langue Ruſſe, dont on fait d'aſſez jolies fourrures; il reſſemble beaucoup au campagnol par la figure, il a comme lui la queue courte; mais ce qui le diſtingue du campagnol & de tous les autres rats, c'eſt que ſa robe qui eſt d'un gris-fauve

(u) Rzaczynski. *Auct.* pag. 328.

eſt ſemée par-tout de petites taches d'un blanc vif & luſtré; ces petites taches n'ont guère qu'une ligne de diamètre, & ſont à deux ou trois lignes de diſtance les unes des autres, elles ſont plus apparentes & mieux terminées ſur les lombes de l'animal que ſur les épaules & la tête. M. Pennant *(x)*, Gentilhomme Anglois, très-verſé dans l'Hiſtoire naturelle, & qui connoît très-bien les animaux, a eu la bonté de me donner un de ces ſouſliks qu'on lui avoit envoyé d'Autriche, comme un animal inconnu des Naturaliſtes, & qui n'avoit point de nom dans ce pays; je le reconnus pour être le même que celui dont j'avois une fourrure, & dont M. Sanchez *(y)* m'avoit fourni la notice ſuivante. « Les rats que l'on appelle *ſouſliks*, ſe prennent en « grand nombre ſur les barques chargées « de ſel dans la rivière de *Kama*, qui « deſcend de *Solikamskie* où ſont les « ſalines, & vient tomber dans le Volga «

(x) Thomas Pennant. *Eſq.r au Downing in Flintshire.*

(y) R. Sanchez, ci-devant premier Médecin à la Cour de Ruſſie.

» au-dessus de la ville de Casan, au » confluent de *Teluschin* : le Volga » depuis *Simbuski* jusqu'à *Somtof* est » couvert de ces bateaux de sel, & » c'est dans les terres voisines de ces » rivières, aussi-bien que sur les bateaux » qu'on prend ces animaux; on leur a » donné le nom *souslik*, qui veut dire » *friand*, parce qu'ils sont très-avides de sel ».

I X.

TAUPE DORÉE.

Enfin pour n'omettre aucun des animaux du Nord, & même des plus petits, il paroît qu'il y a en Sibérie une sorte de taupe qu'on appelle *Taupe dorée*, & dont l'espèce pourroit être différente de celle de la taupe ordinaire; parce que cette taupe de Sibérie n'a point de queue & qu'elle a le museau court, le poil mêlé de roux & de vert, & qu'elle n'a que trois doigts aux pieds de devant & quatre aux pieds de derrière, au lieu que la taupe ordinaire a cinq doigts à tous les pieds. Nous

ignorons le nom de cet animal, dont Seba a donné la figure *(z)*.

X.

RAT D'EAU BLANC.

On trouve en Canada le rat d'eau d'Europe, mais avec des couleurs différentes; il n'eſt brun que ſur le dos, le reſte du corps eſt blanc & fauve en quelques endroits; la tête, & le muſeau même, ſont blancs auſſi-bien que l'extrémité de la queue; le poil paroît plus doux & plus luſtré que celui de notre rat d'eau, mais au reſte tout eſt ſemblable, & l'on ne peut pas douter que ces deux animaux ne ſoient de la même eſpèce: le blanc du poil vient du froid du climat, & l'on peut préſumer qu'en recherchant les animaux dans le nord de l'Europe, on y trouvera, comme en Canada, ce rat d'eau blanc.

(z) Seba, *Vol. I, pag.* 51, *tab.* 32. *Mas*, fig. 4; *Fœmina*, fig. 5.

X I.

LE COCHON DE GUINÉE.

Quoique cet animal diffère du cochon ordinaire par quelques caractères assez marqués ; je présume néanmoins qu'il est de la même espèce, & que ces différences ne sont que des variétés produites par l'influence du climat ; nous en avons l'exemple dans le cochon de Siam, qui diffère aussi du cochon d'Europe, & qui cependant est certainement de la même espèce, puisqu'ils se mêlent & produisent ensemble ; le cochon de Guinée est à peu près de la même figure que notre cochon & de la même grosseur que le cochon de Siam, c'est-à-dire, plus petit que notre sanglier ou que notre cochon ; il est originaire de Guinée, & a été transporté au Bresil, où il s'est multiplié comme dans son pays natal ; il y est domestique & tout-à-fait privé ; il a le poil court, roux & brillant ; il n'a point de soies, pas même sur le dos ; le cou seulement & la croupe près de l'origine

de la queue sont couverts de poils un peu plus longs que ceux du reste du corps; il n'a pas la tête si grosse que le cochon d'Europe, & il en diffère encore par la forme des oreilles qu'il a très-longues, très-pointues & couchées en arrière le long du cou; sa queue est aussi beaucoup plus longue, elle touche presqu'à terre, & elle est sans poil jusqu'à son extrémité *(a)*: au reste, cette race de cochon, qui selon Marcgrave est originaire de Guinée, se trouve aussi en Asie & particulièrement dans l'île de Java *(b)*, d'où il paroît qu'elle a été transportée au cap de Bonne-espérance par les Hollandois *(c)*.

(a) Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 230; fig. *Ibid.*

(b) Leurs porcs (à l'île de Java) n'ont point de poil, & sont si gras que leur ventre traîne à terre. *Voyage de Mandelslo, tome II, page 349.*

(c) Les cochons qui ont été apportés de Java au cap de Bonne-espérance, ont les jambes fort courtes, & sont noires & sans soies; leur ventre qui est fort gros pend presque jusqu'à terre; il s'en faut de beaucoup que leur graisse n'ait la consistance qu'a celle des cochons d'Europe..... La chair en est très-bonne à manger. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, page 48.*

XII.

Le SANGLIER du CAP-VERD.

Il y a dans les terres voisines du Cap-verd un autre *cochon* ou *sanglier*, qui par le nombre des dents & par l'énormité des deux défenses de la mâchoire supérieure, nous paroît être d'une race & peut-être même d'une espèce différente de tous les autres cochons, & s'approcher un peu du babiroussa: ces défenses du-dessus ressemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi-pied de longueur & cinq pouces de circonférence à la base, & elles sont courbées & recourbées à peu près comme les cornes d'un taureau: ce caractère seul ne suffiroit pas pour qu'on dût regarder ce sanglier comme une espèce particulière; mais ce qui semble fonder cette présomption, c'est qu'il diffère encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ses narines, par la grande largeur & la forme de ses mâchoires, & par le nombre & la figure des dents mâchelières; cependant

nous avons vu les défenſes d'un ſanglier, tué dans nos bois de Bourgogne, qui approchoient un peu de celles de ce ſanglier du Cap-verd, ces défenſes avoient environ trois pouces & demi de long ſur quatre pouces de circonférence à la baſe, elles étoient contournées comme les cornes d'un taureau, c'eſt-à-dire, qu'elles avoient une double courbure, au lieu que les défenſes ordinaires n'ont qu'une ſimple courbure en portion de cercle, elles paroiſſoient être auſſi d'un ivoire ſolide, & il eſt certain que ce ſanglier devoit avoir la mâchoire plus large que les autres; ainſi nous pouvons préſumer avec quelque fondement que ce ſanglier du Cap-verd eſt une ſimple variété, une race particulière dans l'eſpèce du ſanglier ordinaire.

XIII.

Le LOUP du Mexique.

Comme le loup eſt originaire des pays froids, il a paſſé par les terres du Nord & ſe trouve également dans les

deux continens. Nous avons parlé des loups noirs & des loups gris de l'Amérique septentrionale, il paroît que cette espèce s'est répandue jusqu'à la nouvelle Espagne & au Mexique, & que dans ce climat plus chaud, elle a subi des variétés, sans cependant avoir changé ni de nature, ni de naturel; car ce loup du Mexique a la même figure, les mêmes appétits & les mêmes habitudes que le loup d'Europe ou le loup de l'Amérique septentrionale, & tous paroissent être d'une seule & même espèce. Le loup du Mexique ou plutôt de la nouvelle Espagne, où on le trouve bien plus communément qu'au Mexique, a cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derrière; les oreilles longues & droites, & les yeux étincelans comme nos loups; mais il a la tête un peu plus grosse, le cou plus épais & la queue moins velue: au-dessus de la gueule il a quelques piquans aussi gros, mais moins roides que ceux du hérisson: sur un fond de poil gris, son corps est marqué de quelques taches jaunes; la tête de la

même couleur que le corps eſt traverſée de raies brunes, & le front eſt taché de fauve; les oreilles ſont griſes comme la tête & le corps : il y a une longue tache fauve ſur le cou, une ſeconde tache ſemblable ſur la poitrine & une troiſième ſur le ventre; les flancs ſont marqués de bandes tranſverſales depuis le dos juſqu'au ventre; la queue eſt griſe & marquée d'une tache fauve dans ſon milieu; les jambes ſont rayées de haut en bas de gris & de brun *(d)*. Ce loup eſt, comme l'on voit, le plus beau des loups, & ſa fourrure doit être recherchée par la variété des couleurs *(e)*; mais, au reſte rien n'indique qu'il ſoit d'une eſpèce différente des nôtres, qui varient du gris au blanc, du blanc au noir &

(d) Xoloitſcuintli, *Lupus Mexicanus.* Hernand. *Hiſt. Mex.* pag. 479, fig. *Ibid.*

(e) Nota. On pourroit ſoupçonner à cauſe de la variété des couleurs, que ce loup du Mexique eſt un *lynx* ou *loup-cervier*, dont l'eſpèce ſe trouve auſſi-bien que celle du loup dans les deux continens : mais il ſuffit de jeter les yeux ſur la figure que nous a donnée Recchi pour reconnoître qu'elle reſſemble tout-à-fait à celle du loup & point du tout à celle du lynx.

au mêlé, sans pour cela changer d'espèce; & l'on voit par le témoignage de Fernandès, que ces loups de la nouvelle Espagne, dont nous venons de donner la description, d'après Recchi & Fabri, varient comme le loup d'Europe, puisque dans ce pays même ils ne sont pas tous marqués comme nous venons de le dire, & qu'il s'en trouve qui sont de couleur uniforme & même tout blancs *(f)*.

XIV.

L'ALCO.

Nous avons dit qu'il y avoit au Pérou & au Mexique, avant l'arrivée des Européens, des animaux domestiques nommés *Alco*, qui étoient de la grandeur & à peu près du même naturel que nos

(f) Cuetlachtli, *seu Lupus indicus.* Jo. Fabri. Xoloitscuintli. *Forma, colore, moribus & mole corporis lupo nostrati similis est atque adeo ejus (ut mihi quidem videtur) speciei, sed ampliori capite. Tauros verò sicut & nostras lupus aggreditur & interdum etiam homines, reperiuntur nonnulli candentes . . . . Vivit in calidis novæ Hispaniæ locis.* Fernand. *Hist. anim. nov. Hispan,* pag. 7.

petits chiens, & que les Espagnols les avoient appelés *Chiens du Mexique, Chiens du Pérou*, par cette convenance & parce qu'ils ont le même attachement, la même fidélité pour leurs maîtres; en effet l'espèce de ces animaux ne paroît pas être essentiellement différente de celle du chien, & d'ailleurs il se pourroit que le mot *alco* fût un terme générique & non pas spécifique. Recchi nous a laissé la figure d'un de ces alcos, qui s'appeloit en langue Mexicaine, *Ytzcuinte Porzotli*, il étoit prodigieusement gras & probablement dénaturé par l'état de domesticité, & par une nourriture trop abondante; la tête est représentée si petite qu'elle n'a, pour ainsi dire, aucune proportion avec la grosseur du corps; il a les oreilles pendantes, autre signe de domesticité; le museau ressemble assez à celui d'un chien, tout le devant de la tête est blanc, & les oreilles sont en partie fauves; le cou est si court qu'il n'y a point d'intervalle entre la tête & les épaules; le dos est arqué & couvert d'un poil jaune; la queue est blanche & courte, elle est pendante &

ne deſcend pas plus bas que les cuiſſes; le ventre eſt gros & tendu, marqué de taches noires, avec ſix mamelles très-apparentes; les jambes & les pieds ſont blancs, & les doigts ſont comme ceux du chien, & armés d'ongles longs & pointus *(g)*. Fabri qui nous a donné cette deſcription, conclut, après une très-longue diſſertation, que cet animal eſt le même que celui qu'on appelle *alco*, & je crois que ſon aſſertion eſt fondée; mais il ne faut pas la regarder comme excluſive, car il y a encore une autre race de chien en Amérique à laquelle ce nom convient également; outre les chiens, dit Fernandès, que les Eſpagnols ont tranſportés d'Europe en Amérique, on y en trouve trois autres eſpèces qui ſont aſſez ſemblables aux nôtres, par la nature & les mœurs, & qui n'en diffèrent pas infiniment par la forme. Le premier & le plus grand de ces chiens Américains

(g) Ytzcuinte porzotli. *Canis Mexicana . . . . Ad unguem animal quod hic proſtat, nanum, pingue & manſuetum effigiatum, mihi videtur illud eſſe quod Americani nomine communi,* Alco *vocabant.* Hernand. *Hiſt. Mex.* pag. 466 & 478, *fig.* pag. 466.

eſt celui qu'on appelle *Xoloiztcuintli ;* ſouvent il a plus de trois coudées de longueur, & ce qui lui eſt particulier, c'eſt qu'il eſt tout nu & ſans poil, il eſt ſeulement couvert d'une peau douce, unie & marquée de taches jaunes & bleues. Le ſecond eſt couvert de poil, & pour la grandeur eſt aſſez ſemblable à nos petits chiens de Malte ; il eſt marqué de blanc, de noir & de jaune ; il eſt ſingulier & agréable par ſa difformité, ayant le dos boſſu & le cou ſi court qu'il ſemble que ſa tête ſorte immédiatement des épaules ; on l'appelle *Michuacanens,* du nom de ſon pays. Le troiſième de ces chiens ſe nomme *Techichi,* il eſt aſſez ſemblable à nos petits chiens, mais il a la mine ſauvage & triſte. Les Américains en mangent la chair *(h)*.

En comparant ces témoignages de Fabri & de Fernandès, il eſt clair que le ſecond chien que ce dernier Auteur appelle *michuacanens,* eſt le même que l'*ytzcuinte porzotli,* & que cette eſpèce

(h) Fernandès. *Hiſt. anim. nov. Hiſp.* pag. 6 & 7, cap. XX ; & pag. 10, cap. XXI.

d'animal existoit en effet en Amérique avant l'arrivée des Européens ; il doit en être de même de la troisième espèce appelée *techichi.* Je suis donc persuadé que le mot *alco*, étoit un nom générique qui les désignoit toutes deux, & peut-être encore d'autres races ou variétés que nous ne connoissons pas. Mais à l'égard de la première, il me paroît que Fernandès s'est trompé sur le nom & la chose ; aucun Auteur ne dit qu'il se trouve des chiens nus à la nouvelle Espagne ; cette race de chiens vulgairement appelés *chiens Turcs*, vient des Indes & des autres pays les plus chauds de l'ancien continent, & il est probable que ceux que Fernandès a vus en Amérique y avoient été transportés, d'autant plus qu'il dit expressément qu'il avoit vu cette espèce en Espagne avant son départ pour l'Amérique : ces deux raisons sont suffisantes pour qu'on doive présumer que ce chien nu n'en étoit pas originaire, mais y avoit été transporté ; & ce qui achève de le prouver, c'est que cet animal n'avoit point de nom Américain, & que Fernandès pour lui en

en donner un, emprunte celui de *Xoloitzcuintli,* qui eſt le nom du loup de Mexique ; ainſi des trois eſpèces ou variétés des chiens Américains, dont cet Auteur fait mention, il n'en reſte que deux que l'on déſignoit indifféremment par le nom d'*alco.* Car indépendamment de l'alco gras & potelé, qui ſervoit de chien bichon aux Dames Péruviennes, il y avoit un alco maigre & à mine triſte qu'on employoit à la chaſſe ; & il eſt très-poſſible que ces animaux, quoique de races très-différentes en apparence de celles de tous nos chiens, ſoient cependant iſſus de la même ſouche. Les chiens de Laponie, de Sibérie, d'Iſlande, &c. ont dû paſſer comme les renards & les loups d'un continent à l'autre, & ſe dénaturer enſuite comme les autres chiens par le climat & la domeſticité. Le premier *alco* dont le cou eſt ſi court ſe rapproche du chien d'Iſlande ; & le *techichi* de la nouvelle Eſpagne, eſt peut-être le même animal que le *koupara (i)* ou *chien-crabe* de la Guiane, qui reſſemble au renard

(i) Canis ferus, Major, Cancroſus, vulgo dictus

par la figure, & au chacal par le poil; on l'a nommé *chien-crabe*, parce qu'il se nourrit principalement de crabes & d'autres crustacées. Je n'ai vu qu'une peau de cet animal de la Guiane, & je ne suis pas en état de décider s'il est d'une espèce particulière, ou si l'on doit le rapporter à celles du chien, du renard ou du chacal.

X V.

LE TAYRA OU LE GALERA.

Cet animal dont M. Brown nous a donné la description & la figure, est de la grandeur d'un petit lapin, & ressemble assez à la belette ou à la fouine; il se creuse un terrier, il a beaucoup de force dans les pieds de devant, qui sont considérablement plus courts que ceux de derrière; son museau est alongé, un peu pointu & garni d'une moustache; la mâchoire inférieure est beaucoup plus courte que la supérieure, il a six dents incisives & deux canines à chaque mâchoire, sans compter les mâchelières; sa

Koupara. *Barrère, Essai d'Hist. nat. de la France Équin.* page 149.

langue eſt rude comme celle du chat; ſa tête eſt oblongue; ſes yeux qui ſont auſſi un peu oblongs ſont à une égale diſtance des oreilles & de l'extrémité du muſeau; ſes oreilles ſont plates & aſſez ſemblables à celles de l'homme; ſes pieds ſont forts, & faits pour creuſer; les métatarſes ſont alongés, il y a cinq doigts à tous les pieds; la queue eſt longue & droite, & va toujours en diminuant; le corps eſt oblong & reſſemble beaucoup à celui d'un gros rat; il eſt couvert de poils bruns, dont les uns ſont aſſez longs & les autres beaucoup plus courts *(k)*. Cet animal nous paroît être une petite eſpèce de fouine ou de putois. M. Linnæus a ſoupçonné, avec quelque raiſon, que la belette noire du Breſil pourroit bien être le *galera* de M. Brown, & en effet les deux deſcriptions s'accordent aſſez pour qu'on puiſſe le préſumer *(l)*; au reſte, cette

(k) The hiſtory of Jamaïca by Pat. Brown. *Lond.* *1756,* chap. V, pag. 485, tab. XLIX, *fig. 1.*

(l) Muſtela atra collo ſubtus maculâ albâ trilobâ. Habitat in Braſilia.... Holmens. *Confer.* Brown. *Jam. 485, tab. XLIX, fig. 1.* Galera. *Statura*

belette noire du Breſil ſe trouve auſſi à la Guiane où elle ſe nomme *tayra (m)*; & je ſoupçonne que le nom *galera*, dont M. Brown ne donne pas l'origine, eſt un mot corrompu & dérivé de tayra, qui eſt le vrai nom de cet animal.

X V I.

LE PHILANDRE DE SURINAM.

Cet animal eſt du même climat &

martis at nigra, pilis rigidioribus, auriculæ rotundæ villoſæ. Area ante oculos cineraſcens, maculæ ſub medio collo non verò ſub gula. Mammæ pone umbilicum quatuor. NOTA. M. Brown, dit à la vérité, qu'il n'a pu voir que deux mamelles au bas du ventre, mais il ſe peut que les deux autres lui aient échappé; il dit auſſi, que le Galera ſe trouve en Guinée, & la Belette noire ſe trouve au contraire au Breſil; mais cela ne doit point arrêter, car tous les jours il arrive que des animaux du Breſil, premièrement tranſportés en Guinée & enſuite ailleurs, paſſent pour être de Guinée, & réciproquement; en ſorte que je ſuis de l'avis de M. Linnæus, & je crois que le galera de M. Brown, eſt le même que la belette noire du Breſil.

(m) *Muſtela maxima atra Moſchum redolens.* Tayra. *Groſſe Belette.* Cet animal en ſe frottant contre les arbres y laiſſe une eſpèce d'humeur onctueuſe qui ſent beaucoup le muſc. *Barrère, Hiſtoire naturelle de la France Équinoxiale, pages 155 & 156.*

d'une eſpèce voiſine de celle du ſarigue, de la marmoſe, du cayopollin & du phalanger. Sibille Merian eſt le premier Auteur qui en ait donné la figure, avec une courte indication *(n)*. Enſuite Seba a donné pour la femelle la figure même de Merian, & pour le mâle une nouvelle figure avec une eſpèce de deſcription : cet animal, dit-il, a les yeux très-brillans & environnés d'un cercle de poil brun-foncé ; le corps couvert d'un poil doux ou plutôt d'une eſpèce de laine d'un jaune-roux ou rouge, clair ſur le dos ; le front, le muſeau, le ventre & les pieds ſont d'un jaune-blanchâtre ; les oreilles ſont nues & aſſez roides ; il y a de longs poils en forme de mouſtaches ſur la lèvre ſupérieure & auſſi au-deſſus des yeux ; ſes dents ſont

(n) *Hic genus gliris ſylveſtris depictum eſt qui catulos quorum vulgo quinque vel ſex una fœtura enititur in dorſo ſecum portat, ex flavo fuſci coloris, at ſubucula ejus alba eſt : cum antra exeunt alimenti cauſa, à catulis circum curritur qui jam ſaturi vel moleſtias ſuſpicantes, illico matris dorſum aſcendunt, & caudas ſuas parentum caudis involvunt, qui illos ſtatim in antra apportant.* Mar. Sibil. Merian. Inſect. Surinam. *Amſt.* pag. 66, *fig.* tab. LXVI.

comme celles du loir, pointues & piquantes ; sur la queue qui est nue & d'une couleur pâle, il y a dans le mâle des taches d'un rouge-obscur qui ne se remarquent pas sur la queue de la femelle ; les pieds ressemblent aux mains d'un singe, ceux de devant ont les quatre doigts & le pouce garnis d'ongles courts & obtus, au lieu que des cinq doigts des pieds de derrière, il n'y a que le pouce qui ait un ongle plat & obtus, les quatre autres sont armés de petits ongles aigus. Les petits de ces animaux ont un grognement assez semblable à celui d'un petit cochon de lait. Les mamelles de la mère ressemblent à celles de la marmose. Seba remarque avec raison que dans la figure, donnée par Merian, les pieds & les doigts sont mal représentés *(o)*. Ces philandres produisent cinq ou six petits, ils ont la queue très-longue & prenante comme celle des sapajous; les petits montent sur le dos de leur mère & s'y tiennent en accrochant leur queue à la sienne; dans cette situation qui leur est familière, elle

(o) Seba, *Volume I, page 49, table XXI, fig. 4.*

les porte & transporte avec autant de sûreté que de légèreté.

XVII.

L'AKOUCHI.

L'Akouchi est assez commun à la Guiane & dans les autres parties de l'Amérique méridionale ; il diffère de l'agouti, en ce qu'il a une queue, au lieu que l'agouti n'en a point; l'akouchi est ordinairement plus petit que l'agouti, & son poil n'est pas roux, mais de couleur olivâtre *(p)*; voilà les seules différences que nous connoissions entre ces deux animaux, qui néanmoins nous paroissent suffisantes pour constituer deux espèces distinctes & séparées.

XVIII.

LE TUCAN.

Fernandès donne le nom de *Tucan* à un petit quadrupède de la nouvelle Espagne, dont la grandeur, la figure &

(p) Cuniculus minor, caudatus, olivaceus. Akouchi. *Barrère, hist. nat. de la Fr. Équin.* pag. 153.

les habitudes naturelles approchent plus de celles de la taupe que d'aucun autre animal; il me paroît que c'eſt le même qu'a décrit Seba, ſous le nom de *Taupe rouge* d'Amérique *(q)*, au moins les deſcriptions de ces deux Auteurs s'accordent aſſez pour qu'on doive le préſumer. Le tucan eſt peut-être un peu plus grand que notre taupe, il eſt comme elle gras & charnu, avec des jambes ſi courtes que le ventre touche à terre; il a la queue courte; les oreilles petites & rondes; les yeux ſi petits qu'ils lui ſont, pour ainſi dire, inutiles; mais il diffère de la taupe par la couleur du poil, qui eſt d'un jaune-roux, & par le nombre des doigts, n'en ayant que trois aux pieds de devant & quatre à ceux de derrière, au lieu que la taupe a cinq doigts à tous les pieds; il paroît en différer encore, en ce que ſa chair eſt bonne à manger, & qu'il n'a pas l'inſtinct de la taupe pour retrouver ſa retraite lorſqu'il en eſt ſorti; il creuſe à chaque fois un nouveau trou, en ſorte que dans de certaines terres qui lui conviennent, les

(q) Seba, *Volume I, page 51, tab.* XXXII, *fig.* 2.

trous que font ces animaux *(r)*, font en fi grand nombre, & fi près les uns des autres qu'on ne peut y marcher qu'avec précaution.

X I X.

LA MUSARAIGNE DU BRESIL.

Nous indiquons cet animal par la dénomination de *Mufaraigne* du Brefil, parce que nous en ignorons le nom, & qu'il reffemble plus à la mufaraigne qu'à aucun autre animal; il eft cependant confidérablement plus grand, ayant environ cinq pouces depuis l'extrémité du mufeau jufqu'à l'origine de la queue, qui n'a pas deux pouces, & qui par conféquent eft plus courte à proportion que celle de la mufaraigne commune; il a le mufeau pointu & les dents très-aiguës: fur un fond de poil brun, on remarque trois bandes noires affez larges qui s'étendent longitudinalement depuis la tête jufqu'à la queue, au-deffous de laquelle on remarque auffi la bourfe avec les

(r) Fernandès. *Hift. anim. nov. Hifp.* pag. 9; cap. XXIV.

testicules qui sont pendans entre les pieds de derrière : cet animal, dit Marcgrave, jouoit avec les chats, qui d'ailleurs ne se soucient pas de le manger *(s)*; & c'est encore une chose qu'il a de commun avec la musaraigne d'Europe, que les chats tuent, mais qu'ils ne mangent jamais.

X X.

L' A P É R E A.

Cet animal qui se trouve au Bresil, n'est ni lapin ni rat, & paroît tenir quelque chose de tous deux; il a environ un pied de longueur sur sept pouces de circonférence; le poil de la même couleur que nos lièvres, & blanc sous le ventre; il a aussi la lèvre fendue de même; les grandes dents incisives, & la moustache autour de la gueule & à côté des yeux; mais ses oreilles sont arrondies comme celles du rat, & elles sont si courtes qu'elles n'ont pas un travers de doigt de hauteur; les jambes de devant n'ont que trois pouces de hauteur, celles de derrière sont un peu

(s) Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 229.

plus longues; les pieds de devant ont quatre doigts couverts d'une peau noire & munis de petits ongles courts; les pieds de derrière n'ont que trois doigts dont celui du milieu eſt plus long que les deux autres; l'apérea n'a point de queue; ſa tête eſt un peu plus alongée que celle du lièvre, & ſa chair eſt comme celle du lapin, auquel il reſſemble par la manière de vivre *(t)*. Il ſe recèle auſſi dans des trous, mais il ne creuſe pas la terre comme le lapin, c'eſt plutôt dans des fentes de rochers & de pierres que dans des ſables qu'il ſe retire: auſſi eſt-il bien aiſé à prendre dans ſa retraite. On le chaſſe comme un très-bon gibier, ou du moins auſſi bon que nos meilleurs lapins *(u)*. Il me paroît que l'animal dont Oviedo, & après lui, Charlevoix *(x)* & du Perrier de Montfraiſier font mention

(t) Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 223, fig. *Ibid.*

(u) Piſon. *Hiſt. Braſil.* pag. 103.

(x) Oviedo dit, que le *Cori* eſt comme un petit lapin, qu'il y en a de tout blancs & d'autres de couleurs mêlées. *Hiſtoire de Saint-Domingue par le P. Charlevoix, tome I, page 35.*

ſous le nom de *cori*, pourroit bien être le même que l'*apérea (y)*; que dans quelques endroits des Indes occidentales on a peut-être élevé de ces animaux dans les maiſons ou dans des garennes, comme nous élevons des lapins; & qu'enfin c'eſt par cette raiſon qu'il s'en trouve de roux, de blancs, de noirs & de variés de couleurs différentes; ma conjecture eſt fondée; car Garcilaſſo dit expreſſément, qu'il y avoit au Pérou des lapins champêtres & d'autres domeſtiques, qui ne reſſembloient point à ceux d'Eſpagne *(z)*.

(y) Le *Cori* (des indes Eſpagnoles) eſt un petit animal à quatre pieds, aſſez ſemblable à nos lapins & aux taupes; il a les oreilles petites, & les porte tellement couchées ſur le dos qu'à peine les aperçoit-on; il n'a point de queue. Les uns ſont tout blancs, les autres tout noirs, les autres mouchetés de noir & de blanc; il y en a de tout rouges & d'autres mouchetés de rouge & de blanc..... Ils ſont privés & ne font aucune ordure dans les maiſons; ils mangent de l'herbe & ſe nourriſſent de peu de choſe; ils ont le goût & le ſumet des meilleurs lapins. *Hiſtoire des voyages, par Duperrier de Montfraiſier.* Paris, 1707, *page 343.*

(z) Hiſt. des Incas, tome II, page 267.

XXI.

LE TAPETI.

Le Tapeti *(a)* me paroît être une eſpèce très-voiſine, & peut-être une variété de celle du lièvre ou du lapin : on le trouve au Breſil & dans pluſieurs autres endroits de l'Amérique ; il reſſemble au lapin d'Europe par la figure ; au lièvre par la grandeur & par le poil, qui ſeulement eſt un peu plus brun ; il a les oreilles très-longues & de la même forme ; ſon poil eſt roux ſur le front & blanchâtre ſous la gorge, quelques-uns ont un cercle de poil blanc autour du cou, tous ſont blancs ſous la gorge, la poitrine & le ventre ; ils ont les yeux noirs, & des mouſtaches comme nos lapins, mais ils n'ont point de queue *(b)*. Le tapeti reſſemble encore au lièvre par ſa manière de vivre, par ſa fécondité & par la qualité de ſa chair, qui eſt très-bonne à manger ; il demeure dans les

(a) Tapity, ſelon le P. d'Abbeville. *Miſſion au Maragnon, page 251.*

(b) Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 223, *fig.* pag. 224.

champs ou dans les bois comme le lièvre, & ne se creuse pas un terrier comme le lapin *(c)*. Il me paroît que l'animal de la nouvelle Espagne, indiqué par Fernandès, sous le nom de *citli (d)*, est le même que le *tapeti* du Bresil, & que ces animaux ne sont qu'une variété de nos lièvres d'Europe, qui ont pu passer par le Nord, d'un continent à l'autre.

Il y auroit bien encore quelques espèces d'animaux à ajouter à ceux qui sont compris dans les Notices précédentes, mais ils sont si mal indiqués qu'elles deviendroient trop incertaines, & j'aime mieux me borner à ce que l'on sait avec quelque certitude, que de me livrer à des conjectures, & tomber dans l'inconvénient de donner pour existans des êtres fabuleux, & pour des espèces réelles des animaux défigurés: avec cette limite, & malgré ce retranchement, que j'ai cru nécessaire, les

(c) Pison. *Hist. Brasil.* pag. 102.

(d) Citli..... Lepores novæ Hispaniæ nostratibus similes formâ atque alimento sed auriculis longissimis pro corporis magnitudine, latissimisque. Fernandès, *Hist. anim. nov. Hisp.* pag. 2, cap. III.

personnes instruites, s'apercevront aisément que notre Histoire des animaux est aussi complète qu'on pouvoit l'espérer: elle contient un grand nombre d'animaux nouveaux, & il n'y en a aucun de ceux qui étoient anciennement connus, dont il ne soit fait mention dans le cours de cet Ouvrage.

Les notices précédentes, quoique composées de vingt-un articles, ne contiennent réellement que neuf ou dix espèces d'animaux différens, car tous les autres ne sont que des variétés; l'ours blanc n'est qu'une variété de l'espèce de l'ours; la vache de Tartarie de celle du bison; le cochon de Guinée & le cochon du Cap-verd de celle du cochon, &c. Ainsi en ajoutant ces dix espèces à cent quatre-vingt ou environ, dont nous avons donné l'histoire, le nombre de tous les animaux quadrupèdes, dont l'existence est certaine & bien constatée, n'est tout au plus que de deux cents espèces sur la surface entière de la terre connue.

FIN du douzième volume.





